3


BIB
M

COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

LE TASSE



LES CLASSIQUES POPULAIRES

Publiés sous la direction de M. Emile FAGUET

Prix de chaque volume, broché. 1 50
— — *cart. souple, tr. rouges.* . 2 50

Chaque volume contient de nombreuses illustrations.

CHATEAUBRIAND, par A. BARDOUX, membre de l'Institut, 1 vol.

LAMARTINE, par EDOUARD ROD, 1 vol.

ALFRED DE MUSSET, par CLAVEAU, 1 vol.

VICTOR HUGO, par ERNEST DUPUY, inspecteur général de l'Enseignement secondaire, 1 vol.

BÉRANGER, par CH. CAUSERET, agrégé de l'Université, docteur ès Lettres, inspecteur d'Académie.

AUGUSTIN THIERRY, par F. VALENTIN, agrégé de l'Université, professeur au Lycée Buffon.

MICHELET, par F. CORRÉARD, professeur agrégé d'histoire au lycée Charlemagne, 1 vol.

THIERS, par EDGAR ZEVORT, recteur de l'Académie de Caen, 1 vol.

GUIZOT, par J. DE CROZALS, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.

EMILE AUGIER, par H. PARIGOT, professeur de rhétorique au lycée Janson-de-Sailly, 1 vol.

MONTESQUIEU, par EDGAR ZEVORT, recteur de l'Académie de Caen, 1 vol.

LESAGE, par LÉO CLARETIE, agrégé des Lettres, docteur ès Lettres.

VOLTAIRE, par EMILE FAGUET, professeur à la Sorbonne.

ANDRE CHÉNIER, par PAUL MORILLOT.

BUFFON, par H. LEBASTEUR, professeur agrégé des Lettres au Lycée de Lyon, 1 vol.

J.-J. ROUSSEAU, par L. DUCROS, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, 1 vol.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par DE LESCURE, 1 vol.

FLORIAN, par LÉO CLARETIE, professeur agrégé des Lettres, docteur ès Lettres, 1 vol.

CORNEILLE, par EMILE FAGUET

LA FONTAINE, par LE MÊME, 1 vol.

MOLIÈRE, par H. DURAND, inspecteur général honoraire de l'Université, 1 vol.

BOILEAU, par P. MORILLOT, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.

RACINE, par PAUL MONCEAUX, professeur de rhétorique, docteur ès Lettres, 1 vol.

RETZ, par CH. NORMAND, docteur ès Lettres, 1 vol.

Mme DE SÉVIGNÉ, par R. VALLERY RADOT, lauréat de l'Académie française, 1 vol.

BOSSUET, par G. LANSON, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, docteur ès Lettres, 1 vol.

LA ROCHEFOUCAULD, par Félix HÉMON.

FÉNELON, par G. BIZOS, recteur de l'Académie de Dijon, 1 vol.

LA BRUYÈRE, par MAURICE PELLISSON, 1 vol.

SAINT-SIMON, par J. DE CROZALS, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.

RONSARD, par G. BIZOS, 1 vol.

MONLUC, par CH. NORMAND, docteur ès Lettres, professeur agrégé d'histoire au lycée Condorcet, 1 vol.

RABELAIS, par EMILE GEBHART, professeur à la Sorbonne.

MONTAIGNE, par MAXIME LANUSSE docteur ès Lettres, professeur agrégé au Lycée Charlemagne.

LES CHRONIQUEURS, par A. DEBIDOUR, inspecteur général de l'Enseignement secondaire.
PREMIÈRE SÉRIE : *Villehardouin ;— Joinville,* 1 vol.
DEUXIÈME SÉRIE : *Froissart ; — Commines*, 1 vol.

LA POÉSIE LYRIQUE EN FRANCE AU MOYEN AGE, par L. CLÉDAT, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon, 1 vol.

LE THÉATRE EN FRANCE AU MOYEN AGE, par LE MÊME, 1 vol.

SHAKESPEARE, par JAMES DARMESTETER, professeur au Collège de France, 1 vol.

DANTE, par EDOUARD ROD 1 vol.

LE TASSE, par EMILE MELLIER, inspecteur d'Académie, 1 vol.

GŒTHE, par FIRMERY, professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de Lyon, 1 vol.

CERVANTÈS, par LUCIEN BIART, 1 vol.

HOMÈRE, par A. COUAT, recteur de l'Académie de Bordeaux, 1 vol.

VIRGILE, par A. COLLIGNON, professeur de rhétorique et maître de conférences à la Faculté des Lettres de Nancy, 1 vol.

PLUTARQUE, par J. DE CROZALS, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.

DÉMOSTHÈNE, par H. OUVRÉ, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, 1 vol.

CICÉRON, par M. PELLISSON, agrégé des Lettres, inspecteur d'Académie, docteur ès Lettres, 1 vol.

HÉRODOTE, par F. CORRÉARD, professeur agrégé d'histoire au lycée Charlemagne, 1 vol.

Tous les volumes parus ont été honorés d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ. ΦΑΛΤΑΙΤΣ



D'après une reproduction de la Bibliothèque nationale

COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

LE TASSE

PAR

ÉMILE MELLIER

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE, AGRÉGÉ
DE L'UNIVERSITÉ, INSPECTEUR D'ACADÉMIE

Un volume orné d'un portrait
et de plusieurs reproductions de la Bibliothèque Nationale



PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

(ANCIENNE MAISON LECÈNE, OUDIN ET Cie)

15, RUE DE CLUNY, 15

—

1897



ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ

LE TASSE

PREMIÈRE PARTIE

VIE DU TASSE

CHAPITRE PREMIER

LA LÉGENDE.

Lorsque Torquato Tasso (le Tasse), le front ceint d'un laurier tardif, promené triomphalement, après sa mort, à travers les rues de Rome, reposa enfin dans son tombeau de Sant'Onofrio, la légende commença à se former autour de son nom. L'Italie, qui redisait avec transport les immortelles octaves de sa *Jérusalem délivrée*, s'émut du bruit de ses infortunes ; saisie de pitié et comme de remords, elle voulut connaître la vie, pleine de douloureux mystères, du poète dont elle admirait les œuvres. Pour répondre au vœu public et pour se satisfaire lui-même, un


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ

des derniers amis du Tasse (1), le Napolitain Manso, marquis de Villa, écrivit de souvenir et d'enthousiasme une vie du grand homme (2). Mais sa mémoire ne fut pas toujours fidèle, et parfois l'enthousiasme l'entraina hors des limites du vrai. « Devenu comme idolâtre de son héros » (3), et l'admiration lui enlevant le sens critique, il donna au récit de certains faits une teinte romanesque, en altéra certains autres et fut trop souvent la dupe de son imagination et de son cœur. Il eût bien voulu pourtant éclaircir pour la postérité le mystère de cette existence si tourmentée, et dans ses longues causeries, auprès du feu, à sa maison de campagne de Bisaccio, près de Naples, il ramenait le poète aux souvenirs de son passé, le pressait de questions, sollicitait ses confidences. Mais sur le point principal le Tasse restait muet. Pourquoi, demandait Manso, le duc vous a-t-il enfermé dans l'hôpital Sainte-Anne ? « Ami, répondait le poète, ne sais-tu pas qu'au jugement d'Ariston, il n'est pas de vent plus ennuyeux que celui qui nous enlève la cape ? Apprends donc que la prudence a pour manteau le secret. »

Le tort de Manso fut de vouloir découvrir lui-même ce secret dont Tasse lui refusaitl'aveu. Il eut recours aux conjectures, il interrogea les *Rime*, et le résultat de son enquête fut que le Tasse avait aimé Léonore d'Este, une des sœurs d'Alphonse II, duc de Ferrare. Cet amour violent, mais respectueux et discret, s'exaltant par la contrainte et par les obstacles, par les dangers même, n'avait-il pu altérer peu à peu l'humeur

(1) Il ne connut le Tasse qu'en 1588, à Naples.

(2) Ecrite en 1600, publiée à Venise en 1621, 26 ans après la mort du Tasse.

(3) Expression de Serassi.

et l'esprit du Tasse ? Et ne pouvait-on trouver là l'explication des brusques inquiétudes, des découragements, des soupçons, des bizarreries de caractère, enfin des malheurs successifs du poète ? Manso avait ouvert le champ aux suppositions, il avait commencé le roman : des auteurs se trouvèrent pour le continuer et pour l'achever.

Tout d'abord le livre de Manso, plein de détails intéressants, de récits animés, écrit d'un style facile et élégant, avec un air surprenant de vérité, fut, dit Serassi, un autre biographe du Tasse, la source où vinrent puiser en aveugles tous ceux qui se proposèrent d'écrire à leur tour la vie du Tasse. Pendant un siècle et demi, Italiens ou étrangers ne firent que transcrire ou abréger cet ouvrage. Ainsi Guido Casoni (Venise, 1625) et Petronio Barbato (Padoue, 1626) ; ainsi Jean Baudoin, dans son Abrégé de la Vie de Torquato Tasso (Paris, 1632) ; ainsi l'abbé de Charnes, dans sa belle Vie du Tasse, publiée à Paris en 1690, chez Etienne Michallet, et de nouveau à Paris, chez la veuve Cramoisi, en 1695. C'est encore à la même source que le marquis de Mirabeau puisa l'abrégé qu'il mit en tête de sa traduction en prose française de la *Jérusalem délivrée*, imprimée pour la première fois à Paris, en 1724, chez François Barrois. Deux ans après, Voltaire, qui venait d'achever la *Henriade*, la faisait suivre d'un Essai sur la poésie épique (1726), où il consacre un chapitre au Tasse, et résume en quelques pages la vie du poète. Mais il se met peu en peine d'expliquer la cause de ses disgrâces. Il se contente de rapporter, sans trop y croire, la tradition commune : « On prétend, dit-il, qu'il fut amoureux à la cour de Ferrare de la sœur du duc et que cette passion, jointe aux mauvais traitements qu'il reçut dans cette cour, fut la source de cette



humeur mélancolique qui le consuma vingt années, et qui fit passer pour fou un homme qui avait mis tant de raison dans ses ouvrages. »

Manso fut encore l'autorité suivie par l'Allemand Frédéric Koppen (1744) et, quelques années plus tard, par l'Anglais Hoole, dans les notices qu'ils mirent en tête de leurs traductions du Tasse. Le second pourtant, avec sa froide raison d'homme du Nord, n'ajoute pas une foi entière aux récits de l'auteur napolitain et déplore « que l'enthousiasme des Italiens pour leur poète le plus renommé ait fait raconter de lui beaucoup de choses extravagantes et fausses. » Ce doute est un premier pas fait dans la critique ; mais, pour réfuter les erreurs de Manso, il eût fallu s'appuyer sur des documents nouveaux. Le savant Muratori avait bien découvert, dans les archives de Modène, quelques lettres inédites ; mais elles n'éclairaient aucun des points obscurs de la vie du poète, et en les envoyant, le 28 mars 1735, à Apostolo Zeno, qui préparait à Venise une édition du Tasse, Muratori ne fit que confirmer les conjectures de Manso sur les causes de la prison du Tasse, en rapportant le récit d'un vieil abbé Caretta, écho lui-même du bruit suivant : « Torquato se trouvant à la cour, où était le duc Alphonse avec les princesses ses sœurs, s'approcha de Léonore pour répondre à une question qu'elle lui avait adressée, et, saisi d'un transport plus que poétique, lui donna un baiser. Le duc, témoin de cet acte irrégulier, se tourna tranquillement vers les chevaliers qui étaient présents, et leur dit : « Voyez quel malheur est arrivé à un si grand homme ! il est tout d'un coup devenu fou. » Mais si la prudence du prince épargna au Tasse des punitions plus graves elle exigea ensuite que, suivant cette idée qu'il

avait eue de le traiter de fou, il le fît conduire à l'hôpital où les véritables fous étaient traités à Ferrare (1). »

Quel étonnant sang-froid dans cet Alphonse, et quelle ingénieuse délicatesse! Comment comprendre ensuite qu'il ait tenu le Tasse enfermé pendant sept ans, sans prêter l'oreille à sa prière, sans céder aux instances des plus puissants personnages? Un prince si chevaleresque, implacable dans sa vengeance! Muratori n'a point songé à cette invraisemblance, non moins choquante que celle du fait lui-même.

Selon Quadrio (2), Tasse n'aurait pas été fou par ordre supérieur, mais il aurait simulé la folie pour pallier ses erreurs amoureuses et échapper à un châtiment rigoureux.

Baruffaldi (3), dans son histoire de Ferrare, émet la même conjecture.

Un dernier perfectionnement à l'anecdote du baiser fut trouvé par les ciceroni du palais ducal, longtemps sans doute après la mort du Tasse, et lorsque le roman de son téméraire amour fut devenu populaire. « Je visitais à Ferrare, écrit en 1844 Vimercati Sozzi, l'imposant château des ducs d'Este, et l'on me montrait certains miroirs placés obliquement dans les murs d'un petit salon : l'un d'eux espionnait ou plutôt renvoyait les images vers le balcon d'un cabinet situé en face : c'est de là, suivant une tradition des gens du palais, que le regard du duc Alphonse, venant à tomber par hasard, aperçut cet acte confidentiel qui fut pour l'ardent et malheureux poète la cause d'une si cruelle disgrâce. »

(1) Traduction de Ginguené.

(2) Quadrio, Storia et ragionamento di ogni letteratura. (Milan, 7 volumes, 1739-1759.)

(3) Baruffaldi (1675-1755), né à Ferrare.

Gœthe, qui séjourna plusieurs années en Italie et ne termina qu'au retour sa tragédie du *Tasse* (1), connut-il ce récit, prétendu traditionnel, des ciceroni du palais ducal de Ferrare ? On ne saurait le dire ; car, l'eût-il connu, il devait et il a en effet préféré, comme plus dramatique, l'anecdote du baiser donné publiquement à la princesse. Il trouvait là un coup de théâtre, une catastrophe à laquelle il pouvait difficilement renoncer. Il a su toutefois en atténuer l'invraisemblance et préparer, par la peinture du trouble et des sentiments exaltés du poète, l'explosion finale. Tasse est seul avec la princesse : Eléonore Sanvitale, le duc et son conseiller Antonio se sont éloignés un moment. La princesse, affligée de la résolution prise par le poète de quitter Ferrare, lui émoigne un tendre intérêt; mais le parfum, si discret pourtant, de cet amour fait d'admiration et de pitié, est trop capiteux pour le cerveau débile de l'infortuné :

« Mon œil se trouble dans le bonheur et la lumière, mes sens vacillent, mon pied ne me retient plus ! Tu m'entraînes par une force irrésistible et mon cœur me pousse invinciblement vers toi. Tu m'as subjugué tout entier pour jamais ; eh bien, prends donc aussi tout mon être! »

Il saisit la princesse dans ses bras et la presse avec force.)

LA PRINCESSE (*le repoussant et reculant avec précipitation*).

Arrière !

ELÉONORE (*qui s'est montrée depuis quelques moments au fond du théâtre.*)

Qu'est-il arrivé ? Tasse ! Tasse !

Elle suit la princesse.

(1) En juillet 1 89. Il en avait conçu le projet dès 1780.

LE TASSE (*sur le point de les suivre*).

O Dieu !

ALPHONSE (*qui depuis un instant s'est approché avec Antonio*).

Il perd l'esprit ! Arrête-le.

Ainsi que le poète allemand, lord Byron attribue aux amours du Tasse la cause de tous ses malheurs. Mais pourquoi faut-il qu'il l'ait dit en français, et en vers français ! J'ai quelque honte de rapporter ce malheureux essai du grand poète dans une langue étrangère, et, en dépit de Valery (1) et de la marquise Ginevra Canonici Fachini (2), je veux croire qu'il n'a jamais commis les vers suivants, cités par eux avec l'orthographe originale :

Là le Tasse brul d'un flam fatal
Expiant dans les fers sa gloire et son amur
Quand il va recevoir la palm trionfal
Descand au noyr seyur.

Non moins ridicule est le personnage qu'ils font jouer à Byron, visitant la prison du Tasse, à Sant'Anna. Il aurait, selon eux, demandé à y être enfermé deux heures : et le portier, qui l'épiait par une fente de la porte, le vit se promener à grands pas, se frapper le front de la main, et parfois s'arrêter pensif, les bras pendants et la tête inclinée sur la poitrine. Et en sortant, il aurait dit au portier, en lui mettant dans la main une pièce de monnaie : « Je te remercie, brave

(1) Valery. *Voyage en Italie*, livre VII, chap. XIV. (Bruxelles, 1845.)

(2) Della prigione di Torquato Tasso ; lettera della marchesa Ginevra Canonici Fachini al signor Giovanni Monti (1827).

homme : toutes les pensées du Tasse sont maintenant dans mon esprit et dans mon cœur. »

Ne serait-ce pas là une histoire de cicerone, comme celle des miroirs révélateurs ? Peut-être et pourtant, lorsqu'on étudie la pièce, authentique cette fois, et en vers anglais, composée par Byron au sortir de Sainte-Anne, les *Lamentations du Tasse*, on y trouve une imagination échauffée plutôt qu'un cœur vivement ému. Le poète, pour exciter sa verve, a cherché à s'identifier avec le Tasse, mais c'est lui-même qu'il a peint ; les sentiments qu'il exprime sont les siens propres et ne sont vrais qu'à ce titre. Quel est, en effet, cet amant de la solitude, oisif dès l'enfance, « aimant à s'étendre sous l'ombrage mobile des arbres et passant de longues heures à rêver », sinon Byron lui-même ? Poète personnel, il ne pouvait s'oublier assez pour vivre entièrement de la vie du Tasse : aussi lui a-t-il prêté son âme et sa fermeté virile. Le Tasse n'est plus l'infortuné écrivant lettre sur lettre à ses amis, à ses protecteurs, à son bourreau surtout, pour en obtenir délivrance ou soulagement ; c'est une victime fière, sinon résignée, de la calomnie et de la haine.

Il a osé aimer Léonore et ses yeux ont parlé ; mais ils n'ont rencontré qu'un dédaigneux silence. Accusé de folie, et jeté dans la solitude d'un cachot, il a conservé dans son cœur cet amour puissant, qui l'a fait triompher dans toutes les épreuves. « O Léonore, s'écrie-t-il, toi qui avais honte d'être aimée par un homme tel que moi, toi qui rougissais d'apprendre que tu inspirais de l'amour à d'autres qu'à des monarques ; va, dis à ton frère que mon cœur a résisté à l'épuisement de ma douleur et de ma longue captivité, peut-être même à un peu de cette folie dont il voudrait me voir atteint ; dis-lui que du fond de cet antre, dont

l'infection se communique à l'âme, mon cœur t'adore toujours; et ajoute que lorsqu'on aura abandonné les palais qui protègent les heures joyeuses de ses banquets, de ses danses et de ses fêtes, cette cellule sera un lieu consacré (1). »

N'est-ce pas là le fier langage de Prométhée sur son rocher, ou de Byron dans son exil volontaire? Le grand poète anglais connaissait mal le caractère vrai du Tasse; il l'a peint d'après lui-même, tout en restant dans les données vagues, et quelque peu fausses, de la tradition.

Nous n'avons jusqu'ici étudié cette tradition que dans ses interprètes les plus illustres, Voltaire en France, Gœthe en Allemagne, Byron en Angleterre. Nous pourrions pousser plus loin et la suivre jusque dans le peuple; nous la verrions pénétrer, sous la forme d'estampes vendues par des colporteurs italiens, dans nos plus humbles campagnes. Mais alors, pour être saisi de tous, le roman des amours du Tasse se simplifie : la complexité des événemenis et des causes, les nuances délicates disparaissent; les caractères prennent plus de relief et d'accent, comme ceux d'un drame populaire. Alphonse devient un père orgueilleux et cruel, Léonore une fille aussi aimante que respectueuse de l'autorité paternelle; le Tasse, égaré par sa passion, se transforme en un prétendant audacieux. Voici ce qu'on lit dans un ouvrage moderne, à l'usage des écoles primaires :..... « Alphonse II, duc de Ferrare, le fit enfermer pendant sept ans dans une maison de fous.

— Connaît-on le motif de ce traitement barbare?

— Le Tasse avait, dit-on, osé aspirer à la main d'Eléonore, fille du duc Alphonse II. »

(1) Traduction d'Amédée Pichot.



ВІВЛІОТЕКИ
М. ОДЕСИ

C'est là une explication saisissable et une raison péremptoire. On objectera que le duc, malgré trois mariages successifs, n'eut jamais d'enfant, et qu'Éléonore était sa sœur ; mais aussi la légende n'est pas l'histoire. Voyons si cette dernière nous fera saisir avec la même netteté, autrement toutefois, la cause des malheurs du Tasse.

Les historiens contemporains du poète, Tiraboschi (1) les a consultés. Bibliothécaire, comme Muratori et après lui, des ducs de Modène, héritiers collatéraux d'Alphonse II, le savant jésuite a fouillé tout à son aise les archives de la maison d'Este. Il a bien mis la main sur « sept ou huit écrivains inédits des choses arrivées en ce temps-là à Ferrare. » Il les a examinés tous, et il n'y a pas même trouvé le nom du Tasse. « Parmi les auteurs imprimés, Faustini (2) seul en parle, mais de telle façon que son récit nous fait rire au lieu de nous instruire : il voudrait en effet nous donner à croire que le duc Alphonse II l'emprisonna pour le guérir d'une fistule qui le travaillait. »

On ne voit pas bien ce qui obligeait Faustini à nous donner cette explication grotesque, mais on comprend mieux le silence prudent des autres annalistes ferrarais. Lorsque Racine et Boileau, prenant au sérieux leurs fonctions d'historiographes, crurent avoir à parler des faiblesses du grand roi, ils allèrent, dit-on, demander à Louis XIV la permission de traiter, on pense avec quels ménagements, cette partie délicate de son histoire. Comme le roi refusait, Racine insista, alléguant les devoirs de l'historien. Louis parut hésiter un instant, puis brusquement, et d'un ton décidé :

(1) Tiraboschi (1731-1794). *Storia della letteratura italiana*, t. VII, 3e partie.

(2) Faustini, *Histoire de Ferrare*, livre II, page 99.

« N'en parlez pas », dit-il. Il ne restait aux deux écrivains qu'à s'incliner devant la volonté du maître.

J'imagine que si les historiographes de la maison d'Este ont consulté au sujet du Tasse le duc Alphonse, ils ont dû recevoir la même réponse. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que, moins courageux et moins scrupuleux que Racine, ils n'ont pas pris l'avis de leur souverain. Il leur a paru vraiment trop difficile d'expliquer l'emprisonnement de sept années infligé au poète par son ancien protecteur, par celui qu'il invoque sous le nom de magnanime Alphonse au début de son immortel poème. Suffisamment éclairés sur le caractère ombrageux du duc, instruits par l'exemple même du Tasse, ils ont jugé opportun de garder le silence.

Ainsi les annalistes ferrarais, contemporains qui pouvaient connaître la vérité, n'ont pas osé nous la dire ; et d'autre part nous allons voir que les écrivains étrangers, dont la crainte ne retenait pas la plume, ont mal connu le Tasse, en ont parlé brièvement, sans intérêt, d'après des renseignements vagues, incomplets et inexacts. Montaigne, qui pourtant fut admis à le visiter dans sa prison, ne vit en lui qu'un illustre exemple de la fragilité de la raison humaine : « J'eus, dit-il, plus de despit encore que de compassion de le voir à Ferrare en si piteux estat, survivant à soy-mesme, mescoignoissant et soy et ses ouvrages. » Il ne s'enquit ni des causes de sa disgrâce, ni de la nature et des caractères de sa mélancolie. Habitué à s'observer lui-même et à se suivre complaisamment dans tous les mouvements de sa pensée et jusque dans les caprices de son humeur, il s'en est tenu pour le Tasse aux apparences, au dire d'un gardien ou d'un cicerone. Son égoïsme a craint d'être ému et

son despit dédaigneux a méconnu l'infortuné qu'il accuse de se méconnaître soi-même.

Trouverons-nous du moins chez un historien français une information plus exacte? De Thou a été, comme Montaigne, contemporain du Tasse et il lui a consacré dans son histoire, à la date du 26 avril 1595, une page curieuse, mais remarquable par l'inexactitude et le vague des détails. « Le même jour, dit-il, arriva à Rome la mort de Torquato Tasso, âgé de 45 ans ou environ, dont nous avons les lettres et les vers italiens. » Le Tasse, né en 1544, est mort à 51 ans, et il est difficile d'étendre jusque-là les environs de 45 ans. Le grave historien veut bien nous apprendre que le Tasse a écrit des vers italiens. Pourquoi ne pas citer tout au moins le nom de ses deux immortels poèmes, l'*Aminta* et la *Jerusalemme liberata ?* Dans une histoire, même abrégée, on voudrait trouver des détails plus précis et des renseignements plus exacts. De Thou n'est guère mieux informé lorsqu'il ajoute que le Tasse, « sujet dans sa jeunesse (lorsqu'il était à la cour de Ferrare) à des accès de démence, écrivit en vers et en prose dans ses bons intervalles. » Sans doute, mais le poète avait 33 ans lorsqu'il sentit les premières atteintes de son mal, et il avait alors donné l'*Aminte* et achevé sa *Jérusalem.*

CHAPITRE II

L'HISTOIRE.

Jusqu'ici nous n'avons vu qu'un Tasse légendaire ou mal connu : il est temps de sortir de ces incertitudes et d'opposer à des légendes trompeuses une histoire exacte, appuyée sur des documents authentiques. Tous les mystères ne seront pas dévoilés, et il restera dans l'âme du Tasse des coins obscurs, dont lui-même a interdit l'accès à son ami Manso ; mais nous connaîtrons les détails de sa vie, nous le suivrons dans toutes les étapes de son existence tourmentée, nous saurons dans quelles circonstances et à quelle époque il a composé ses principales œuvres : peut-être alors l'étude de celles-ci nous ouvrira-t-elle sur l'âme du poète des jours que nous n'aurons pas trouvés dans sa biographie.

Le meilleur guide dans la vie du Tasse est l'abbé P. Ant. Serassi, né en 1721, à Bergame, près du palais des Tassi, et qui consacra, pour ainsi dire, toute sa vie à élever au Tasse un monument impérissable. A peine âgé de 20 ans, il avait publié son *Avis* sur la patrie de Bernardo Tasso et de Torquato son fils : plus tard il écrivit une préface de l'*Amadis*, mit une Vie de Bernardo en tête de ses poésies et ajouta à ses lettres déjà publiées un grand nombre de lettres inédites. Au milieu de toutes ces occupations, il ne cessa de travailler, avec l'aide successive de Muratori et de Tiraboschi, à son œuvre principale, la biographie du

Tasse, étudiant les livres et les documents à sa portée et priant ses amis de consulter pour lui les archives et les bibliothèques lointaines.

Serassi a donc été bien renseigné et il a pu réfuter souvent les erreurs de Manso ; s'il n'a pas pénétré tous les mystères, s'il est plus consciencieux que sagace, il n'en reste pas moins le meilleur biographe du Tasse et celui que nous devrons surtout suivre dans cet abrégé.

Torquato Tasso (le Tasse) naquit le 11 mars 1544 à Sorrente, de Bernardo Tasso et de Porzia de'Rossi. Il descendait de l'ancienne et noble maison de Taxis, dont le nom est devenu Tassi en italien. Un de ses ancêtres étant allé se fixer à Bergame, la famille continua d'y résider jusqu'à ce que Bernardo, qui lui-même y avait passé sa jeunesse au sein de l'étude des lettres et de la philosophie morale, fut obligé de s'attacher, en qualité de secrétaire, à Ferrante Sanseverino, prince de Salerne (1531). Il devait demeurer auprès de lui vingt-trois ans, traité plutôt en ami qu'en serviteur. Il avait déjà édité plusieurs livres de poésies lorsqu'en 1543, dans les loisirs que le prince lui laissait à Sorrente, heureux entre sa femme et sa fille Cornelia, il composa en italien un poème intitulé *Amadigi*, imité du célèbre roman espagnol *Amadis des Gaules*. Cet ouvrage fit monter Bernardo au rang des premiers écrivains de son temps et contribua à affermir les poètes italiens dans la voie inaugurée par Dante et par Pétrarque, qui les premiers avaient osé substituer au latin la langue nationale. Quelques mois après, sous ce beau ciel et dans cette douce retraite, embaumée d'amour et de poésie, naissait le futur chantre d'Herminie, de Clorinde et d'Armide, Torquato Tasso.

Dès le berceau, il étonna par le développement précoce de son esprit et de son caractère. Enfant,

on ne le vit jamais, dit-on, rire pour rien, comme font les enfants, et rarement pleurer. A sept ans, emmené à Naples dans la famille de sa mère, il fut envoyé par elle à l'école que venaient d'ouvrir les Pères de la Compagnie de Jésus. « Il se mit à l'étude, dit Serassi, avec tant d'ardeur et d'application que jamais l'aurore ne le surprit au lit, et que souvent il se levait la nuit, si pressé de se rendre auprès du maître, que sa mère dut le faire conduire avec des flambeaux allumés pour éclairer la route. » Contentons-nous de signaler cet exemple, assez rarement imité par nos écoliers modernes.

Cependant Bernardo, en butte, ainsi que son protecteur San Severino, à l'inimitié du vice-roi de Naples, était passé avec lui au service du roi de France, Henri II. Ses biens avaient été confisqués par le vice-roi, et les frères de sa femme, profitant de sa disgrâce, refusaient de lui payer la dot de leur sœur. Après avoir rempli sa mission à la cour de France, avec plus d'honneur que de profit, il revint à Rome, en 1554, et y fit venir son fils. Torquato, confié à un excellent maître, apprit du latin et surtout du grec ; mais il fut interrompu dans ses études, deux ans plus tard, par un nouveau malheur, la mort de sa mère, que Bernardo partant pour l'exil avait fait admettre, pour la protéger, dans un monastère de Naples, et qu'il ne devait plus revoir. Il composa sur la mort de sa femme bien-aimée quarante-neuf sonnets, qu'il montrait à mesure au jeune Torquato : « Celui-ci, dit son biographe, sentit s'éveiller dans son âme un merveilleux désir de suivre l'élan paternel et de se donner entièrement à l'étude de la poésie, grâce à laquelle il voyait son père monté à une telle renommée. »

Sur ces entrefaites, la guerre ayant éclaté entre Philippe II et le pape Paul IV, Bernardo fit partir,



ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ. ΦΙΛΙΠΠΑΤΗΣ

Tasse, étudiant les livres et les documents à sa portée et priant ses amis de consulter pour lui les archives et les bibliothèques lointaines.

Serassi a donc été bien renseigné et il a pu réfuter souvent les erreurs de Manso ; s'il n'a pas pénétré tous les mystères, s'il est plus consciencieux que sagace, il n'en reste pas moins le meilleur biographe du Tasse et celui que nous devrons surtout suivre dans cet abrégé.

Torquato Tasso (le Tasse) naquit le 11 mars 1544 à Sorrente, de Bernardo Tasso et de Porzia de'Rossi. Il descendait de l'ancienne et noble maison de Taxis, dont le nom est devenu Tassi en italien. Un de ses ancêtres étant allé se fixer à Bergame, la famille continua d'y résider jusqu'à ce que Bernardo, qui lui-même y avait passé sa jeunesse au sein de l'étude des lettres et de la philosophie morale, fut obligé de s'attacher, en qualité de secrétaire, à Ferrante Sanseverino, prince de Salerne (1531). Il devait demeurer auprès de lui vingt-trois ans, traité plutôt en ami qu'en serviteur. Il avait déjà édité plusieurs livres de poésies lorsqu'en 1543, dans les loisirs que le prince lui laissait à Sorrente, heureux entre sa femme et sa fille Cornelia, il composa en italien un poème intitulé *Amadigi*, imité du célèbre roman espagnol *Amadis des Gaules*. Cet ouvrage fit monter Bernardo au rang des premiers écrivains de son temps et contribua à affermir les poètes italiens dans la voie inaugurée par Dante et par Pétrarque, qui les premiers avaient osé substituer au latin la langue nationale. Quelques mois après, sous ce beau ciel et dans cette douce retraite, embaumée d'amour et de poésie, naissait le futur chantre d'Herminie, de Clorinde et d'Armide, Torquato Tasso.

Dès le berceau, il étonna par le développement précoce de son esprit et de son caractère. Enfant,

on ne le vit jamais, dit-on, rire pour rien, comme font les enfants, et rarement pleurer. A sept ans, emmené à Naples dans la famille de sa mère, il fut envoyé par elle à l'école que venaient d'ouvrir les Pères de la Compagnie de Jésus. « Il se mit à l'étude, dit Serassi, avec tant d'ardeur et d'application que jamais l'aurore ne le surprit au lit, et que souvent il se levait la nuit, si pressé de se rendre auprès du maître, que sa mère dut le faire conduire avec des flambeaux allumés pour éclairer la route. » Contentons-nous de signaler cet exemple, assez rarement imité par nos écoliers modernes.

Cependant Bernardo, en butte, ainsi que son protecteur San Severino, à l'inimitié du vice-roi de Naples, était passé avec lui au service du roi de France, Henri II. Ses biens avaient été confisqués par le vice-roi, et les frères de sa femme, profitant de sa disgrâce, refusaient de lui payer la dot de leur sœur. Après avoir rempli sa mission à la cour de France, avec plus d'honneur que de profit, il revint à Rome, en 1554, et y fit venir son fils. Torquato, confié à un excellent maître, apprit du latin et surtout du grec ; mais il fut interrompu dans ses études, deux ans plus tard, par un nouveau malheur, la mort de sa mère, que Bernardo partant pour l'exil avait fait admettre, pour la protéger, dans un monastère de Naples, et qu'il ne devait plus revoir. Il composa sur la mort de sa femme bien-aimée quarante-neuf sonnets, qu'il montrait à mesure au jeune Torquato : « Celui-ci, dit son biographe, sentit s'éveiller dans son âme un merveilleux désir de suivre l'élan paternel et de se donner entièrement à l'étude de la poésie, grâce à laquelle il voyait son père monté à une telle renommée. »

Sur ces entrefaites, la guerre ayant éclaté entre Philippe II et le pape Paul IV, Bernardo fit partir,



ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ ΦΙΛΑΤΑΤΤΗ

en 1556, son fils pour Bergame, puis, l'année suivante, l'appela à Pesaro, où le duc d'Urbin le donna pour compagnon à son fils Francesco Maria, qui fut plus tard un ami constant et un protecteur du Tasse. Sous un maître habile, les deux jeunes gens firent de rapides progrès : Torquato se perfectionna dans la connaissance du grec et en même temps s'exerça dans les sciences, dans les armes et dans tous les arts d'un gentilhomme « in tutte l'arti cavalleresche. »

Mais le duc d'Urbin ayant été nommé capitaine général de Philippe II, Bernardo abandonna, sur ses conseils, le parti français et le prince de Salerne, et vint s'établir à Venise, pour y faire imprimer son *Amadis*. Il y appela Torquato, aux premiers jours de mai 1559, et lui fit continuer ses études, surtout celle des meilleurs prosateurs et poètes italiens, trouvant que c'est folie « de se faire citoyen d'autres pays et de rester étranger dans le sien. »

Torquato fit donc une étude profonde de la langue italienne ; il revit et recopia une partie de l'*Amadis*, ainsi que le second volume des Lettres de son père : « et il est incroyable, dit Serassi, combien cet exercice contribua à imprimer dans sa mémoire la fleur de l'élocution, en même temps à féconder son esprit de belles pensées, d'idées nobles et gracieuses. C'est ainsi que Bembo copia de sa main, pour s'exercer, tout Dante et tout Pétrarque, copies conservées dans la bibliothèque du Vatican. Les auteurs que Torquato étudia surtout, ce sont les *trois pères de la langue italienne*, Dante, Pétrarque et Boccace, et particulièrement le premier, qu'il annota tout entier, et dont il emprunta plus tard les expressions vives et hardies dans ses poèmes, et surtout dans la *Jérusalem délivrée*. »

On voit de quels éléments s'est formée la langue

poétique du Tasse, et par quelle suite d'exercices et d'études il se préparait à son œuvre immortelle. Bernardo était fier de ce fils, qui, à peine âgé de seize ans, donnait de si belles espérances : « Spero, écrivait-il, che debbia riuscir un gran uomo. » J'espère qu'il deviendra un grand homme. Mais, sachant par sa propre expérience combien peu aide au soutien de la vie et à la fortune la simple profession des lettres, il envoya Torquato à Padoue pour y étudier le droit.

Le Tasse se trouva à Padoue à l'ouverture des cours, en novembre 1560, et pour répondre au désir paternel, il suivit assidûment les leçons de droit civil, mais sans pouvoir y adapter son génie, et il se remit, en secret, à cultiver la poésie, qu'il aimait par-dessus tout. Ainsi avaient fait Ovide, Pétrarque et l'Arioste. Le fruit de cette application furtive fut le charmant poème de *Rinaldo* (Renaud), qu'il composa en 1561, pendant que son père le croyait plongé dans l'étude des lois. Aussi Bernardo eut-il peine à permettre que l'œuvre de cet auteur de 17 ans fût publiée l'année suivante. Elle était dédiée au cardinal Louis d'Este, au service duquel venait d'entrer Bernardo.

Pendant son séjour à Padoue, le jeune poète suivit les leçons du savant Sigonio sur la poétique d'Aristote. Il fréquentait aussi la maison du docte Speronе Speroni et s'adonnait à l'étude de la philosophie.

En novembre 1562, il passa à l'Université de Bologne, où il retrouva comme professeur Sigonio et prit part aux travaux d'une académie nouvellement fondée. Il put même y montrer l'élévation de son esprit et l'étendue de ses connaissances, en raisonnant publiquement des matières qu'il devait plus tard développer dans ses *Discorsi del Poema eroico*.

C'est dès cette époque, il est important de le noter, c'est en 1563, à l'âge de 19 ans, que Tasse conçut le projet de sa *Jérusalem délivrée* et qu'il composa une ébauche des trois premiers chants, formée de 116 stances, ébauche dont Serassi donne les deux premières octaves. Désormais il portera en lui son poème et ne le perdra plus de vue ; il en mûrira le plan et en exécutera les différentes parties au gré des circonstances et de son inspiration.

De Bologne, le Tasse se rendit l'année suivante à Padoue, où Scipione Gonzaga lui fit fête et le reçut dans l'Académie des Eterei (les Ethérés), qu'il venait de fonder. Le jeune poète y revint avec ardeur à ses études favorites et composa trois discours sur l'art poétique, et en particulier sur le poème héroïque.

Bientôt il apprit que le cardinal d'Este l'avait admis parmi ses gentilshommes et lui demandait de se rendre à Ferrare pour l'arrivée de Barbara d'Autriche, la nouvelle épouse du duc Alphonse II, son frère. Il arriva, le dernier jour d'octobre 1565, dans cette ville et dans cette cour qui devaient le prendre tout entier, où allait s'épanouir son génie et sombrer sa raison, où il devait goûter, après l'enivrement de la faveur et des triomphes poétiques, les amertumes de la captivité. Nous avons vu par quelles études il avait étendu son esprit, éclairé son goût, enrichi d'images et de sentiments son imagination et son cœur ; nous l'avons suivi dans toutes les étapes de sa jeunesse studieuse, si féconde pour nous en enseignements. Le voici, à l'âge de 21 ans, muni de tous ses moyens, en possession de tout son talent ; mais chez lui l'homme doit rester inférieur au poète, et puissant par l'imagination et par le cœur, il entre faiblement armé dans la vie réelle, au milieu des intrigues et des dangers d'une cour.

Dès son arrivée, il fut ébloui par le luxe et la magnificence des fêtes données en l'honneur de la nouvelle duchesse. Bientôt, grâce à son talent poétique, il s'insinua dans les bonnes grâces des deux sœurs du duc, Lucrèce et Léonore d'Este. Filles de Renée de France, elle-même fille de Louis XII, elles avaient, dit Brantôme (1), « appris les sciences et les bonnes lettres... et en faisoient honte aux plus savants ; de sorte que si elles avoient beau corps, elles avoient l'âme autant belle. » Lucrèce était née en 1534 et Léonore l'année suivante : elles avaient donc l'une dix ans, l'autre neuf ans de plus que le Tasse. Elles étaient alors dans leur pleine beauté, de manières à la fois si gracieuses et si nobles, qu'elles n'inspiraient pas moins de respect que d'admiration. Le jeune poète fut vivement frappé, et aurait pu s'éprendre éperdument, sans l'extrême distance qui le séparait des deux princesses. Il a lui-même exprimé ce sentiment dans une canzone adressée à Léonore et imprimée l'année suivante : « Et certes le premier jour que la pure clarté de ton beau front s'offrit à mes yeux, et que je vis s'y poser l'Amour armé, si le respect et l'étonnement n'eussent alors changé mon sein en une froide pierre, mon cœur périssait d'une double mort; et pourtant, dans ce marbre glacé, je sentis encore une partie des traits brûlants du dieu. »

Tasse devait se maintenir dans ce respect et cette admiration passionnée : chez lui le poète était doublé d'un courtisan, qui trouvait dans les deux sœurs ses plus puissantes protectrices auprès d'Alphonse II. Encouragé par la faveur du duc, il ne tarda pas à reprendre son poème de

(1) *Vies des dames illustres de France.* Leyde, 1655, tome Ier.

Godefroi, interrompu depuis deux ans, et, en quelques mois, il acheva les six premiers chants. En l'absence du cardinal d'Este, retenu à Rome par l'avènement d'un nouveau pape, le Tasse alla à Padoue, où il soumit à Scipione Gonzaga cette première partie de son poème ; puis il se rendit à Mantoue, auprès de son père, heureux « de voir reverdir sur la tête de son fils son laurier déjà sec».

A l'approche du retour du cardinal, son maître, il revint à Ferrare, et par les bons offices des princesses, obtint de quitter la salle (tinello) où mangeaient les pauvres courtisans, et d'être admis à la table ordinaire, ce qu'on n'accordait qu'aux familiers les plus nobles et les plus intimes. Il se lia dès lors avec les plus illustres courtisans, et s'en fit des appuis avant de rencontrer en eux des rivaux et, plus tard, des ennemis.

Le 4 septembre 1569, il perdait son père Bernardo ; l'année suivante, sa protectrice, Lucrèce d'Este, à l'âge de 36 ans, épousait le duc d'Urbin, qui comptait quinze ans de moins qu'elle. Tasse chanta cette union dans une ode magnifique. Mais les distractions et les fêtes ne lui faisaient pas oublier son poème : outre les six premiers chants, dont nous avons parlé, il en avait composé quelques autres, mais pas à la suite : « il avait tracé en prose le dessin de l'ouvrage et il le colorait ici et là suivant son inspiration (1). »

Le cardinal d'Este, qui possédait en France plusieurs abbayes et l'archevêché d'Auch, se résolut à les visiter, et pour faire plaisir à son cousin le roi Charles IX, qui était poète, il emmena avec lui Torquato.

En janvier 1571, le poète fut présenté au roi, qui l'eut bientôt en très grande estime et « n'aurait pas

(1) Serassi, tome I, page 208.

manqué de le combler de présents, si la modération philosophique du Tasse ne se fût opposée aux bienfaits du monarque et n'eût comme arrêté sa libéralité par une espèce de refus (1). » Il semble donc difficile de croire ce que dit Balzac dans ses *Entretiens*, que Torquato eut besoin d'un écu à la cour de France et en demanda l'aumône à une dame de sa connaissance. N'avait-il pas son maître le riche cardinal d'Este ? Il plut aux courtisans, et se lia avec Ronsard, dont il goûtait fort les poésies dans le goût des grecs, des latins et des meilleurs italiens. Il avait continué, en voyage, à travailler à son poème de *Godefroi* : il en fit une partie aussi dans l'abbaye de Chalis, dont le cardinal d'Este était abbé.

Il avait, entre temps, composé et envoyé à Ferrare des observations sur les mœurs et sur les contrées de la France. Ses remarques, parfois ingénieuses, sont souvent superficielles et faussées par un esprit trop exclusivement italien. Dans ses jugements sur les huguenots, il se montra, paraît-il trop ardent catholique, et ses imprudences de langage lui aliénèrent l'esprit du cardinal, politique et soucieux de ses bénéfices. Tasse demanda et obtint son congé, en décembre 1571. Il était resté un an en France.

Après un séjour de quelques mois à Rome, il fut enfin reçu au service du duc Alphonse II, par l'entremise de ses deux sœurs, et revint à Ferrare en mai 1572 Il y était exempté par le duc de toute obligation, afin qu'il pût en repos s'appliquer à ses études et achever son poème. Il avait commencé à le revoir et à le polir, quand mourut, en 1572, la duchesse Barbara, dont il célébra les mérites dans un grand discours.

(1) Serassi, tome I, page 217.


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ. ΦΙΛΑΤΑΙΤΣ

En 1574, la chaire de géométrie et de sphère étant devenue vacante à l'Université de Ferrare, le duc la conféra à son poète favori, qui venait, l'année précédente, de composer l'*Aminta*, représentée avec le plus grand succès. Il y avait fait des allusions transparentes à la cour et à ses principaux personnages : le sage Elpino, c'est Pigna, le secrétaire du duc ; l'envieux Mopso, c'est Sperone Speroni : lui-même s'était représenté sous les traits de Tirsi, afin qu'on ne le soupçonnât pas de peindre sa passion par la bouche d'Aminta, amant respectueux de la belle Silvia. Il avait donné à celle-ci le caractère et les vertus d'Éléonore. Tasse ne fut pas le créateur du genre, mais quand son œuvre eut été publiée, en 1581, à l'insu du poète, elle suscita tant d'imitateurs, qu'en 1615 on comptait quatre-vingts pièces pastorales, et plus de deux cents en 1700.

La duchesse d'Urbin, qui n'avait pu assister à la représentation d'*Aminta*, voulut l'entendre de la bouche même du poète et le fit venir à Pesaro, pendant l'été de 1573. Tasse lui lut sa pièce et aussi quelques chants, déjà achevés et revus, de sa *Jérusalem délivrée*. Il accompagna la princesse à Castel Durante, et de retour à Ferrare, en octobre, il se remit avec obstination à son œuvre épique, dont il avait composé environ dix-huit chants : mais il n'était pleinement satisfait que des douze premiers. Pour les opérations militaires et la description des combats, bien qu'il eût lui-même étudié l'art de la guerre, il eut recours aux conseils du duc Alphonse, qui avait autrefois servi en France, auprès de son cousin Henri II, dans la guerre contre Charles-Quint. « De là vient, remarque Serassi, que dans toute la *Jérusalem*, on ne rencontre aucun fait militaire qui ne corresponde exactement aux règles les plus rigoureuses

de l'art. » On peut même, sur ce point, égaler le Tasse à Homère et à Virgile : Homère, que le maréchal de Puységur (1) place au premier rang des écrivains militaires; Virgile, dont on a dit qu'il avait parlé de la guerre, dans son Enéide, comme César dans ses Commentaires.

La mort de Charles IX, roi de France, mit en deuil la cour de Ferrare ; mais Henri III, alors roi de Pologne, devant passer par l'Italie pour aller succéder à son frère, le duc Alphonse se porta à sa rencontre et le ramena à Ferrare, où Henri séjourna deux jours (29 juillet 1574). En août, Tasse avait commencé le dernier chant de son poème, quand, par l'effet des chaleurs excessives ou des banquets royaux, il fut saisi d'une fièvre quarte, accompagnée d'une telle faiblesse, qu'il fut longtemps obligé de renoncer à tout travail. Il ne se rétablit qu'au printemps de 1575, où il eut enfin la satisfaction de terminer son poème.

Restait à le revoir et à le publier : mais c'est ici que commencent les hésitations du Tasse et ses défaillances de caractère. C'est avec un intérêt douloureux qu'on suit le poète dans toutes les épreuves auxquelles il se soumet, dans toutes les tortures, intellectuelles et morales, qu'il s'impose, pour perfectionner son œuvre. Malgré son vif désir de la voir imprimer, Tasse envoya une copie de sa *Jérusalem* à Scipione Gonzaga, alors prélat à Rome. Celui-ci s'adjoignit quatre des plus grands lettrés de cette cour, Bargeo, Nobili, Antoniano et Sperone Speroni. Ils approuvèrent généralement la trame de l'ouvrage, mais, pour les détails, ils différèrent d'opinion et souvent furent d'avis contraire,

Il paraissait à la plupart d'entre eux que le poète

(1) *L'Art de la guerre*, 1748, in-folio.

avait attribué à Godefroi un rôle trop grand, et ils estimaient qu'il convenait d'enlever quelques actions à ce protagoniste, pour les donner aux autres. Sperone eût voulu, au contraire, une unité absolue et rigoureuse : Tasse trouva plus parfaite l'unité dans la variété, *unità di molti*. Les uns jugeaient peu vraisemblable l'épisode d'Erminie : celui d'Armide parut trop lascif et fut corrigé en plusieurs endroits par le Tasse, docile à cette sorte de critique. Il résista pourtant à Antoniano qui voulait lui faire enlever non seulement les enchantements d'Armide, mais tous les amours sans distinction. L'épisode de Sophronie et d'Olinde fut très menacé, mais maintenu par le Tasse, sur l'avis de Sperone. En composant cet épisode, qui ne se rattache guère à l'action, Tasse disait qu'il avait voulu *indulgere genio et principi*, parce qu'il avait dans Sophronie tracé le portrait de madame Léonore, ce qui devait, ajoute le bon Serassi, causer au duc « un merveilleux plaisir. »

Enfin, tous les reviseurs trouvaient le style trop fleuri, trop orné, convenant mieux au genre lyrique qu'à la gravité de l'épopée. Tasse résista, montrant que l'italien n'avait pas, comme le latin et le grec, des mots composés, des inversions fréquentes, des figures nombreuses : de là, nécessité des ornements, pour éviter le style vulgaire et rampant. « Et puis, ajoutait-il, l'instrument du poète héroïque latin et grec est le vers hexamètre, qui peut seul et sans autre aide élever le style : il en va autrement de notre endecasyllabe. »

Un défaut dont le Tasse s'avisa de lui-même, c'est que son style manquait de liaison, *arenam esse sine calce*, défaut qu'il croyait avoir pris dans la continuelle lecture de Virgile. C'était, a dit un

critique italien (1), un travail de marqueterie, plutôt qu'une peinture à l'huile. Il chercha de son mieux à atténuer ce défaut. Il eut aussi pour conseiller Luca Scalabrino, gentilhomme de Ferrare, qui lui était très dévoué, et Pinelli, chez qui il alla passer quelque temps à Padoue, pour revenir à Ferrare le jeudi saint.

C'est alors qu'à la fatigue de revoir et de corriget son poème, s'ajouta le soupçon que ses rivaux interceptaient ses lettres et celles qu'il recevait de Rome, pour connaître les critiques faites à son poème, et le discréditer auprès du duc. Ne serait-ce pas là le début et le premier symptôme de la folie du Tasse (2) ? Il fut en effet, un mois après, tourmenté par son humeur mélancolique, et fit bientôt une gave maladie, dont il se releva pourtant au bout de cinq à six jours.

Rassuré par ses amis sur tout ce qui touchait à l'art dans son poème, il tenait encore à savoir si l'œuvre plairait, non pas au vulgaire, mais aux lecteurs d'intelligence moyenne, et il demanda à Gonzaga de le renseigner à cet égard. La réponse fut satisfaisante. L'œuvre était donc mûre pour l'impression, et si le Tasse avait su se décider alors il eût évité bien des ennuis et la plupart, sans doute, des malheurs qui allaient l'atteindre. Avant d'éditer son poème, il voulut aller à Rome. Madame Lucrèce, qui, séparée du duc d'Urbin, était revenue s'établir à Ferrare, et avait fait de Tasse son lecteur et sa compagnie intime, essaya en vain, avec sa sagesse tendre et prévoyante, de détourner le Tasse de ce malheureux projet. Il se rendit à Rome, où Scipione Gonzaga le présenta au cardinal Ferdinand de Médicis, plus tard grand-duc de

(1) Galileo Galilei, le grand Galilée.
(2) Voir sa lettre du 3 mai à Scipione Gonzaga.

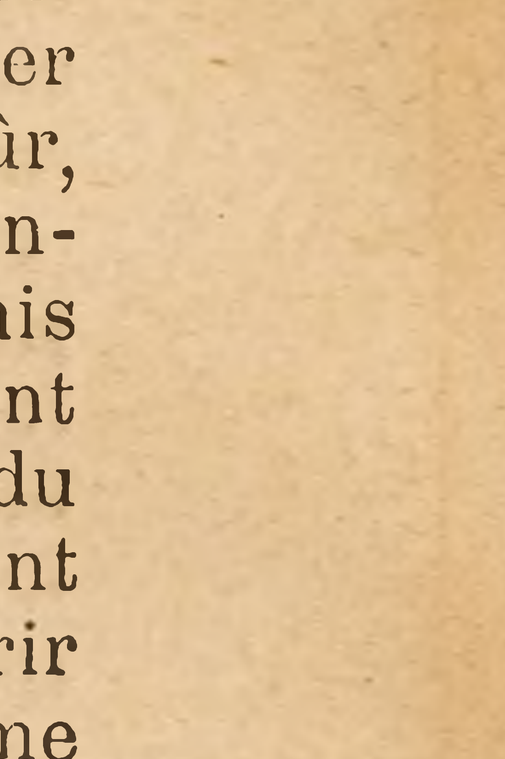
Toscane, dont la famille était l'ennemie de la famille d'Este. Le cardinal engagea le Tasse à quitter Alphonse pour passer à son service, et bien que le poète eût décliné ses offres, Alphonse devait plus tard le punir cruellement de ces négociations, dont les ennemis du Tasse lui fournirent la peuve.

Cependant, à son retour à Ferrare, il fut bien accueilli par le duc et par les princesses. Mais il recevait plus de compliments que de dons : « Je voudrais, écrivait-il, *frutti e non fiori*, des fruits et non des fleurs. » Il avait hâte de publier sa *Jérusalem* pour demander congé au duc, et s'attacher aux Médicis : de nouveaux empêchements surgirent. Il sollicita l'emploi vacant d'historien de la maison d'Este, dans l'espoir d'être refusé et d'en prendre prétexte pour quitter Ferrare : il fut agréé et demeura perplexe. Gonzaga, attaché aux Médicis, s'affligeait de cette irrésolution et de ce manque de fermeté : Tasse lui écrivait pour lui demander la continuation de ses bons offices auprès de ses maîtres, désirant que leurs offres magnifiques parussent faites à son mérite, et non par haine de la maison d'Este. Cependant il ne cessait de communiquer à quelque nouvel ami des parties de son poème, et cherchait, à force de conseils et de retouches, à amener l'œuvre à sa perfection. Son esprit troublé et faible était encore tourmenté par les manœuvres perfides des courtisans ses rivaux ; il se forma contre lui une sorte de conjuration. Pendant un voyage qu'il fit à Modène, un certain Brunello fit même ouvrir par un serrurier la porte de la chambre où Tasse gardait ses livres et ses papiers. En septembre 1576, le poète ayant reproché à Maddalo des calomnies lancées par ce courtisan, en reçut une réponse impertinente et, irrité, souffleta son insulteur. Celui-ci dissimula son res-

sentiment; mais, peu après, uni à ses frères, il attaqua sur la place publique Torquato, qui, tirant son épée, fit tête aux meurtriers et les mit en fuite.

Peu de temps après, le poète fut avisé que sa *Jérusalem* s'imprimait dans une ville d'Italie. Son émotion fut grande: l'œuvre lui semblait encore trop imparfaite et il allait perdre, par cette publication furtive, tous les avantages qu'il se promettait de son ouvrage. Il eut recours au duc Alphonse, qui écrivit aux différents princes voisins, notamment au duc de Parme, pour empêcher cette fraude. Le pape Grégoire XIII lui-même fut averti et prit des mesures préventives.

Pour essayer de calmer le trouble moral du Tasse, un de ses amis, le comte Ferrante Tassone, le fit venir à Modène, pour y passer les fêtes de Noël : mais ses ennemis ne l'y laissèrent pas en repos, et lui écrivirent pour le mettre en défiance de Scipione Gonzaga, son ami le plus dévoué. Sans être dupe de cette perfidie, l'infortuné ne put s'empêcher d'écrire pour en informer Gonzaga et lui demander une nouvelle assurance de ses bonnes grâces. La défiance et les soupçons le tourmentaient de plus en plus. Persuadé que ses serviteurs étaient gagnés par ses ennemis, il écrivit au marquis del Monte à Urbin pour le supplier de lui envoyer un de ses serviteurs, le plus sûr, et qui ne pût être corrompu. Bientôt sa mélancolie et ses craintes redoublèrent : il s'était mis dans l'imagination que ses persécuteurs l'avaient non seulement accusé d'ingratitude auprès du duc, mais encore d'incrédulité au tribunal du Saint Office. Plus encore il redoutait qu'on ne le fit périr par le poison ou par le fer. En vain le duc, madame Léonore et particulièrement la duchesse d'Urbin essayèrent de lui enlever de l'esprit ces vaines



terreurs : un soir, le 17 juin 1577, dans l'appartement de la duchesse, il voulut frapper d'un couteau un des serviteurs, qu'il avait pris en suspicion. Il fallut l'enfermer dans une chambre dépendant du palais, pour éviter un plus grand malheur et l'amener à se laisser soigner, plutôt que pour le punir. Mais, à peine enfermé, Tasse se crut en disgrâce : il écrivit une supplique au duc, qui le fit mettre en liberté et lui témoigna, comme l'a reconnu le poète lui-même, « l'affection non d'un maître, mais d'un père ou d'un frère. » Avant de l'emmener à sa villa de Belriguardo, le duc voulut qu'il se présentât au Saint Office de Ferrare, où le père inquisiteur vit bien que ses doutes n'étaient que l'effet de son humeur et de son imagination échauffée, et lui assura qu'il était bon et fidèle catholique. Mais à Belriguardo, les scrupules du Tasse persistèrent, et il se tourmenta tellement, que le duc crut sage de le renvoyer à Ferrare et de le placer, sur son désir même, chez les Pères de Saint-François, avec deux religieux attachés à sa personne. Torquato s'y trouva d'abord si bien, qu'il écrivit à Son Altesse pour lui demander la permission de rester au couvent et de s'y faire moine. Mais sa folie s'aggrava : il ne se crut pas régulièrement absous par l'inquisiteur de Ferrare et écrivit à Rome lettre sur lettre pour être admis à comparaître devant le tribunal suprême de l'Inquisition. Il suppliait Alphonse d'intervenir dans ce sens, et s'accusait de l'avoir injustement soupçonné. Il demandait la permission d'écrire à la duchesse d'Urbin une seule lettre, qu'elle montrerait au duc : celui-ci refusa, et le poète alarmé se décida à fuir.

Il quitta furtivement Ferrare vers le 20 juillet 1577, prit, de peur d'être poursuivi, des chemins de traverse, évitant les villes, traversa les Abruzzes

où il échangea ses vêtements contre ceux d'un berger, et arriva enfin à Sorrente, chez sa sœur Cornélie. Pour éprouver ses sentiment,s il se présenta à elle comme un envoyé de son frère, et lui remit une lettre, où il se dépeignait en péril de la vie, s'il n'était secouru par l'affection de sa sœur. Consternée par cette lecture, Cornélie se hâta de demander au messager des détails complémentaires. « C'est alors, raconte Manso, que le Tasse, exagérant ses périls imaginaires, lui fit une histoire si vraisemblable, en termes si pathétiques, que sa sœur, vaincue par l'excès de sa douleur et de sa tendresse, s'évanouit. Sûr alors de son amour et regrettant de lui avoir causé cette angoisse, Torquato commença à la consoler, puis à se faire reconnaître peu à peu et par degrés, pour ne pas l'exposer à perdre la vie par un excès de joie. »

Entouré d'affection et de soins, le poète vécut heureux pendant quelques mois dans cette paisible retraite, entre sa sœur et ses deux jeunes neveux ; mais, avec les forces physiques, l'inquiétude d'esprit lui revint. Il se lassa d'un bonheur calme et monotone, il voulut éprouver de nouvelles agitations et s'exposer à de nouvelles aventures. Dès novembre, il était à Rome, avec l'intention de retourner à Ferrare. Malgré les conseils de ses amis, il fit intercéder auprès d'Alphonse, qui lui permit de revenir, à condition qu'il se laisserait soigner par les médecins, et qu'il renoncerait à ses soupçons. Le poète accepta et fut d'abord bien accueilli du duc et des princesses : bientôt il s'aperçut que le duc voulait lui faire une existence oisive et molle, et ne tenait aucun compte de ses compositions, qu'un grand seigneur de la cour lui aurait prises pour les publier : ne pouvant se faire écouter, ni parvenir jusqu'aux princesses,

il quitta de nouveau Ferrare, n'ayant pas même une copie de sa *Jérusalem*, et se rendit à Mantoue, puis à Venise, en juillet 1578. Là, son ami Veniero écrivit en sa faveur au grand-duc de Toscane une lettre curieuse sur l'état moral et les pensées du poète (1). Il demandait au prince de recevoir à sa cour le Tasse ; mais, sans attendre la réponse, celui-ci, toujours inquiet, était parti pour Urbin, où le duc Francesco Maria l'accueillit avec empressement, et lui témoigna tant d'amitié, qu'il lui rendit un peu de calme. Les craintes, hélas ! eurent bientôt repris le dessus : le duc d'Urbin n'était-il pas parent d'Alphonse ? Tasse partit donc secrètement, et parvint, en passant par Verceil, jusqu'à Turin. Il a raconté lui-même, avec un grand charme, dans le dialogue du Père de famille, un incident de ce voyage : l'hospitalité qu'il reçut dans la maison de campagne d'un gentilhomme de Novare. « On ne peut guère douter, dit Lamartine (2), que l'épisode d'Herminie chez le jardinier, dans la *Jérusalem*, ne soit une réminiscence de cette soirée chez l'hôte champêtre. » Lamartine oublie que l'épisode est antérieur de plusieurs années au voyage de Turin, puisqu'il figurait dans la copie que le Tasse envoya, en 1575, à Scipione Gonzaga. Mais ce qui est vrai, c'est qu'on trouve, dans le récit et dans l'épisode, le même parfum de poésie et la même fraîcheur de sentiment.

De Turin, où il avait trouvé bon accueil chez le marquis Philippe d'Este, le Tasse écrivit à Rome, au cardinal Albano, pour s'accuser de l'avoir suspecté, comme tous les autres, et lui demander son pardon. Le cardinal l'accorda volontiers, en-

(1) Voir Serassi, tome II, page 16.
(2) Lamartine, *Cours familier de littérature*, entretien XCIII.

gageant le poète au calme et lui conseillant, pour arracher « la radice dell'umor peccante », de se laisser gouverner par les médecins. L'humeur peccante du Tasse lui permit toutefois d'écrire alors une gracieuse canzone adressée à Marie de Savoie, femme du marquis d'Este, et aux dames de sa compagnie, ainsi qu'un grave et élégant dialogue sur la noblesse. Mais il ne cessait de songer à Ferrare : il voulait recouvrer son livre et ses écrits, et obtint de nouveau l'intervention auprès d'Alphonse II du cardinal Albano. La réponse fut favorable et Tasse, impatient, résistant à tous les conseils, se hâta de partir pour Ferrare, où il arriva le 21 février 1579, au moment des fêtes du mariage du duc avec sa troisième femme, Marguerite de Gonzague. Mais il ne put obtenir audience ni du duc, ni des princesses ; les courtisans firent mauvais accueil à ce fâcheux et ne lui ménagèrent pas les déboires : abandonné de ses anciens amis, jouet de ses adversaires, l'infortuné perdit patience et s'emporta en paroles violentes contre le duc et toute la maison d'Este, contre les principaux seigneurs de la cour, maudissant sa *servitude* passée et rétractant tous les éloges qu'il leur avait donnés dans ses vers.

Le duc, généreux et magnanime, dit Serassi, se contenta de commander qu'il fût conduit et enfermé sous bonne garde, comme frénétique, dans l'hôpital Sainte-Anne.

Ainsi d'imprudentes et téméraires paroles seraient la seule cause de l'emprisonnement du Tasse ? Serassi l'affirme et en donne comme preuve les aveux du poète lui-même qui s'écrie, dans une lettre au duc, après avoir exalté sa clémence : « Je vous supplie de m'accorder le pardon des fausses et folles et téméraires paroles pour lesquelles j'ai été mis en prison. » D'autres


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ

lettres du Tasse, adressées à d'autres personnages, confirment cette déclaration. Mais le duc offensé punit si cruellement le coupable et se montra si obstiné dans sa vengeance, que bon nombre d'auteurs n'ont pu se contenter de l'explication donnée par Serassi et qu'ils ont, pour justifier Alphonse, attribué au Tasse des fautes plus graves, probablement imaginaires. Les uns, comme Manso, et plus tard Rosini (1), supposent qu'il aima madame Eléonore, et que le duc pénétra le secret de ses amours ; d'autres, comme Capponi (2) et Giacomazzi (3), veulent qu'il ait aimé, non pas Eléonore, mais la duchesse d'Urbin, l'autre sœur du duc. A défaut de faits, ils ont cherché dans les poésies du Tasse des indices ; ils se sont livrés à des conjectures plus ou moins ingénieuses, sans arriver à rien de probant. On peut appliquer à tous le mot de madame de Lassay à son mari, qu'elle entendait discuter à fond et trancher sur la vertu de madame de Maintenon : « Comment faites-vous, Monsieur, pour être si sûr de ces choses-là ? » « Ce mot, dit Sainte-Beuve (4), qui est piquant, adressé par une femme à son mari... n'est pas moins vrai dans tous les sens, et peut s'adresser également à ceux qui se croient si sûrs de ces fautes d'autrui dont personne jamais n'est témoin. »

Il est fort douteux que le Tasse ait jamais eu pour les deux princesses autre chose qu'un amour de poète, tout platonique, imposé par les circonstances et par la mode. Il a pu, en arrivant à Fer-

(1) Rosini, *Saggio sugli amori di Torquato Tasso*, Pisa, 1832.
(2) G. Capponi, *Saggio sulla causa, finora ignota, delle sventure...* Firenze, 1840.
(3) St. Giacomazzi, *Dialogi sopra gli amori...* etc. Buscia, 1827.
(4) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, tome IV, art. Marie-Antoinette.

rare, être ébloui de leur beauté, alors dans tout son éclat ; mais le respect a contenu son admiration, et la prudence intéressée du courtisan en a retenu l'expression trop vive ; il n'a mis dans ses sonnets que la dose de passion suffisante pour les animer, et leur donner tout leur prix aux yeux de la beauté qu'ils flattent sans offenser.

Madame Eléonore était, d'ailleurs, au-dessus du soupçon. D'une beauté froide et digne, elle avait de la distinction et de la noblesse plus que du sentiment ; elle était pieuse, et mourut en odeur de sainteté. C'était une sorte de chanoinesse maladive, vivant retirée : le peuple croyait que ses prières avaient préservé la ville d'une inondation Elle avait renoncé à protéger le Tasse prisonnier, et, quand elle mourut, elle fut pleurée par un grand nombre de poètes, excepté par Torquato, qui en fut empêché, dit-il, « par une répugnance secrète. »

Quant à la duchesse d'Urbin, c'était une admiratrice sincère du Tasse: elle aimait à lui entendre lire ses vers, et l'admettait volontiers dans son intimité. Elle paraît avoir gardé avec lui moins de froide réserve que sa sœur ; mais, malgré le caractère d'un ou deux sonnets qui passent pour lui avoir été adressés, rien ne prouve qu'elle ait été pour le poète plus qu'une protectrice bienveillante. Au fond, le Tasse n'a qu'une passion, un culte persistant, c'est celui du duc, dont il était, il l'avoue lui-même (1), devenu comme idolâtre. En vain il essaie deux fois de briser sa chaîne: à Sorrente même, entouré de l'affection et des tendres soins de sa sœur Cornelia, il s'ennuie, il ne peut vivre loin du duc, il implore son pardon et revient

(1) Lettre au duc d'Urbin (1573).

à Ferrare avant de l'avoir obtenu. Et cet amour est chez lui si profond et si entier, que plus tard, dans sa prison, il persiste à croire qu'Alphonse n'ordonne, ni ne connaît, les durs traitements dont il est l'objet ; et lorsqu'au bout de sept ans de réclusion, il est enfin rendu à la liberté, son plus grand regret, en quittant Ferrare, est de ne pouvoir obtenir audience du duc ! Touchant et triste aveuglement, qui fait paraître d'autant plus odieuse la conduite d'Alphonse. Celui-ci, bien que lettré, était avant tout un homme d'action, sans cesse préoccupé de lutter contre ses puissants voisins, et ne prêtant aux vers du poète qu'une oreille distraite et dédaigneuse ; il aimait le luxe, les tournois, les fêtes brillantes, et il était bien aise d'avoir, comme ornement de sa cour, son poète attitré, chargé de célébrer ses louanges et l'illustration de sa race. Il lui témoignait la bienveillance un peu hautaine d'un homme positif pour un homme d'imagination ; et après avoir protégé le chantre de Renaud, ancêtre de la maison d'Este, il frappa sans pitié un imprudent et un malade.

Tasse aussi, il faut bien le dire, fut un peu lui-même la cause de sa chute et de ses malheurs. M. Cherbuliez, dans un livre attachant, le *Prince Vitale* (1), a étudié curieusement cette âme mystérieuse, et en a débrouillé les sentiments complexes : il y trouve une passion dominante, l'ambition, que le Tasse ne sut jamais ni cacher, ni contenir. « Je veux vous confier un secret, écrit le poète à Ascanio Mori : je suis ambitieux, c'est là ma seule faiblesse. » Plus loin, il avoue « qu'il ne peut se souffrir dans une ville où tous les nobles ne lui cèdent pas la première place, ou tout au

(1) Paris, Michel Lévy, 1864.

moins ne lui accordent pas de marcher de pair avec eux. » Au lieu de ménager sa fortune et de désarmer l'envie à force de modestie et de prudence, il s'enivrait de ses triomphes, il avait le bonheur indiscret et débordant : il bravait ses ennemis et défiait leurs atteintes. Et de fait, dans le premier enthousiasme soulevé par son génie, quand le palais ducal retentissait encore des applaudissements qui avaient accueilli la représentation d'*Aminta*, le Tasse, enveloppé de sa gloire comme d'une cuirasse d'or, demeura invulnérable. Mais peu à peu les jalousies grandirent et se liguèrent contre lui : on chercha à le perdre dans l'esprit du duc, déjà fatigué par les prétentions et l'humeur capricieuse du Tasse. Esprit chimérique, celui-ci s'abusait sur son rôle de poète, et croyait pouvoir vivre oisif et honoré, entouré de luxe et comblé de présents. Il se trompait d'époque, et comme l'a fort bien dit M. Cherbuliez, il arrivait cinquante ans trop tard. On n'était plus dans la première ferveur de la Renaissance, et les âmes n'étaient plus possédées tout entières, comme sous Jules II et Léon X, de l'amour des arts et de la poésie. Tasse a écrit souvent : « Je suis platonicien et chrétien. » Cette alliance du sacré et du profane, du paganisme antique et du catholicisme, c'est là la Renaissance. S'il eût vécu sous Léon X, il eût pu être cardinal, comme Raphaël, à qui on offrit la pourpre. Plus tard, à Rome, il ne parvint à obtenir ni une abbaye, ni même une audience du pape Sixte-Quint.

Une autre cause du malheur du Tasse, c'est son indécision et sa faiblesse de caractère. Sans cesse on le voit inquiet, irrésolu, consultant sur son poème, sur sa conduite, sur l'orthodoxie de ses croyances religieuses. Il hésite, il a des scrupules et ne peut se décider à publier sa *Jéru-*

salem : on la lui dérobe et il perd tous les fruits matériels et moraux de son travail. Il négocie, à Rome, pour entrer au service des Médicis de Florence, sans se résoudre à accepter leurs offres brillantes, et il s'aliène l'esprit d'Alphonse, qui ne lui pardonne pas d'avoir songé à passer à ses ennemis. Tasse l'avoue vingt fois dans ses lettres et dans son Apologie adressée à Scipione Gonzaga : il a offensé le duc « in trattar mutazion di servitù. » L'irritation sourde et contenue d'Alphonse n'en devait être que plus persistante.

Enfermé dans l'hôpital des fous, le Tasse fut d'abord traité comme tel, c'est-à-dire isolé, privé de tout secours et laissé dans un complet dénuement. Ce qui l'affligeait le plus, ce n'était pas seulement « le désordre de sa barbe, de ses cheveux, de ses vêtements, l'horrible malpropreté de son séjour, c'était surtout la solitude, son ennemie naturelle, la cruelle solitude, qu'il avait redoutée et fuie au temps de son bonheur. »

Le premier secours dans sa misère physique et morale lui vint d'un jeune homme, Giulio Mosti, neveu du prieur de l'hôpital : épris de l'amour des lettres, il était heureux de profiter des savants entretiens du Tasse : il venait le voir très souvent et passait avec lui quelques heures ; il le consolait par son affection dévouée et lui inspira bientôt une telle confiance, que le poète lui communiquait à mesure tout ce qui sortait de sa plume et lui permettait d'en prendre copie.

Le Tasse avait essayé tout d'abord d'attendrir le cœur du duc et des princesses, et d'en obtenir son pardon : il ne reçut aucune réponse. Il s'adressa alors à différents souverains, à l'empereur Rodolphe lui-même, et à son frère, le cardinal Albert d'Autriche, au duc de Mantoue, frère de la nouvelle duchesse de Ferrare ; mais à tous

ces puissants protecteurs, Alphonse répondait « que, dans l'intérêt du Tasse, il ne convenait pas de lui procurer la liberté, mais de lui persuader de se laisser diriger par les médecins ; que lorsqu'il serait bien rétabli, lui Alphonse, qui ne l'aimait et ne l'estimait pas moins qu'eux, ne retarderait pas d'un instant sa mise en liberté, et lui donnerait le choix, ou de rester à sa cour, ou de se rendre où il voudrait. »

A toutes les impatiences, à toutes les déceptions du poète vint encore s'ajouter la nouvelle que sa *Jérusalem*, défigurée et tronquée, avait été publiée furtivement à Venise. Le livre, au lieu de vingt chants, n'en contenait que quatorze, et encore très incorrects, avec de nombreuses lacunes (1580). Ce fut en vain que le Tasse se plaignit et protesta. Pour réparer du moins le dommage fait à sa gloire, son ami Ingegneri, qui avait transcrit en six nuits une copie de la *Jérusalem*, corrigée par le Tasse lui-même, se hâta d'en donner en même temps deux éditions complètes, l'une in-4°, à Castelmaggiore, l'autre in-12, à Parme. Elles parurent à la même date, le 1er février 1581. Quelques mois après, le poème était de nouveau imprimé à Lyon, par Pierre Roussin. Dans l'espace de six mois, dit Serassi, il y eut sept réimpressions, six en Italie et une en France : tant l'œuvre fut célèbre dès sa naissance et accueillie par d'universels applaudissements.

Il n'était plus possible à Alphonse de retenir dans un cachot infect celui qui soulevait ainsi l'admiration de toute l'Europe lettrée : on lui donna, dans l'enceinte de l'hôpital, un appartement convenable ; il put y recevoir des visites, puis en sortir pour quelques heures : on lui permit même de passer des jours et des semaines chez ses amis. Pour le guérir de ses visions et dé-



tourner le cours de ses sombres pensées, le duc ordonna de le conduire aux mascarades du carnaval.

Son imagination, en effet, était malade comme son corps. Il se croyait persécuté par un esprit follet qui renversait tout chez lui, dérobait son argent et enlevait sous ses yeux les mets qu'on lui servait. « On m'a apporté, écrit-il à Cataneo, son vieil ami, deux lettres de votre Seigneurie ; mais l'une a disparu depuis que je l'ai lue, et je crois que l'esprit follet l'a emportée, car c'était celle où l'on parlait de lui : et c'est là un de ces prodiges dont j'ai été souvent témoin dans l'hôpital. Aussi je suis certain qu'ils sont l'œuvre de quelque magicien, et j'en ai beaucoup d'autres preuves..... » Il ajoute, dans une autre lettre, en parlant de son follet : « Le petit larron m'a dérobé beaucoup d'écus, je ne sais combien, parce que je ne tiens pas de compte comme les avares, mais ils peuvent arriver à vingt : il me met tous mes livres sens dessus dessous, il ouvre les cassettes, dérobe les clefs, sans que je puisse m'en garder. Je suis malheureux en tout temps, mais surtout la nuit : je ne sais si mon mal est de la frénésie, ou autre chose, et je n'y trouve pas de meilleur remède que de manger beaucoup et de satisfaire mon appétit, pour dormir profondément. »

Heureux le Tasse si ce remède, d'ailleurs assez facile, eût pu lui assurer le repos. Mais il avait souvent des insomnies et des épouvantes nocturnes : « J'ai cru voir, dit-il à Cataneo, des flammes dans l'air, et quelquefois il est sorti de mes yeux des étincelles, qui m'ont fait craindre de perdre la vue... J'ai entendu des bruits effrayants, et souvent j'ai senti dans mes oreilles des sifflements, des tintements interminables de cloches et d'horloges battant la mesure : dans

mon sommeil, il m'a semblé qu'un cheval me heurtait le dos, et je me suis senti quelque peu brisé; j'ai craint l'épilepsie, la goutte : j'ai été affaibli par des vomissements, par la dysenterie, par la fièvre : et au milieu de toutes mes terreurs et de tous mes maux, m'est apparue dans l'air l'image de la Vierge glorieuse avec son Fils dans les bras, au milieu d'un cercle de brillantes couleurs. » L'infortuné voudrait croire à un miracle; mais sa raison résiste : « C'est peut-être là, dit-il, un effet d'imagination, car je suis frénétique et presque toujours troublé par mille fantômes, et plein d'une mélancolie infinie. »

Tel était, vers la fin de sa captivité, l'état d'âme du Tasse. Ce qui avait pu contribuer à l'aggraver, c'étaient les ardentes et injustes attaques provoquées par le succès même de sa *Jérusalem délivrée*. Un admirateur passionné du poème, Camillo Pellegrino, ayant publié un dialogue (1), où il élevait l'auteur bien au-dessus de l'Arioste, excita la bile des partisans de ce dernier, et alluma la colère jalouse de l'Académie de la Crusca. Fondée à Florence, deux ans auparavant, cette Académie s'était donné la mission de séparer dans les écrits la farine du son (*crusca*), et chacun de ses membres avait pris un nom en rapport avec l'art du meunier ou du boulanger. Deux d'entre eux, Lionardo Salviati, sous le titre de l'Infarinato (l'Enfariné), et Sebastiano di Rossi, sous celui de l'Inferigno (le Pain bis), ripostèrent avec violence à Pellegrino, et, pour défendre le Roland furieux, déchirèrent la *Jérusalem* et son auteur.

Serassi a raconté en détail, et avec sa connaissance habituelle, toute cette querelle littéraire,

(1) Il Carrafa, *Owero dell'Epica poesia*, Firenze, 1584, in-8°.

assez semblable à celle du Cid, cinquante ans plus tard, mais où l'Académie florentine ne fit preuve ni de modération ni de courtoisie. Les attaques et les ripostes sont aujourd'hui tombées dans l'oubli, le chef-d'œuvre du Tasse est resté debout.

Cependant l'heure de la délivrance, tant de fois implorée et si longtemps attendue, allait sonner enfin. Au printemps de 1586, le prince de Mantoue, parent d'Alphonse, étant venu à Ferrare, visita plusieurs fois le prisonnier, et demanda au duc de le lui donner, promettant de veiller sur lui et de ne pas le laisser s'éloigner sans la permission du duc. Cette sorte d'engagement vainquit les dernières hésitations d'Alphonse ; car, si l'on en croit Serassi, il n'avait résisté aux demandes des puissants protecteurs du Tasse que pour éviter des représailles : « Réfléchissant que les poètes sont de leur nature *genus irritabile*, et craignant que le Tasse, devenu libre, ne voulût avec l'arme redoutable de sa plume se venger de la longue prison et des mauvais traitements reçus à la cour, il ne pouvait se résoudre à le laisser sortir de ses Etats sans s'être assuré d'avance qu'il ne tenterait rien contre l'honneur et le respect dus à un grand prince comme lui. » Le candide poète songeait si peu à la vengeance, que son plus grand regret, en quittant Ferrare, fut, on le sait, de n'avoir pu obtenir une audience de son bourreau. Il fut mis en liberté le 6 juillet 1586, après une captivité de sept ans et deux mois. Quelques jours plus tard, le prince de Mantoue l'emmena à Mantoue, où il reçut de toute la cour, et surtout de la jeune princesse Léonora de Médicis, l'accueil le plus empressé et le plus flatteur. Le vieux duc, père du libérateur du Tasse, lui fit donner un appartement dans son palais, des serviteurs empressés, des habits somptueux. Tasse fut tout

enivré de ces honneurs et de ce bien-être. Sa fierté se redresse, son cœur se dilate ; il sent le besoin de communiquer sa joie à ses amis. Les plaisirs même de la table ne le laissent pas indifférent : « Nous avons ici, écrit-il à un ami, de bonnes viandes, de bons fruits, d'excellent pain, des vins piquants et qui grattent (1), comme les aimait mon père, de bons poissons aussi et du gibier, et par-dessus tout un bon air ; mais peut-être est-il meilleur à Bergame. »

Notons ce dernier trait : c'est l'amertume qui se lève du sein du bonheur (2). En vain le Tasse se promet de rester à Mantoue l'été, et même l'hiver suivant ; en vain il reprend ses travaux littéraires, achève sa tragédie de *Torrismond* et repolit les derniers chants de la *Jérusalem* : sa situation est changée, mais son âme est restée la même. Il est repris de ses fantaisies et de son humeur noire. Bientôt il se plaint de n'être pas assez libre, de n'être plus entouré des mêmes égards : il obtient de partir et se rend à Bergame, la ville de ses aïeux et sa patrie d'adoption. Il ne tarde pas à se lasser de l'accueil cordial qu'il y reçoit, et va partir pour Rome, quand l'élévation au trône du jeune duc de Mantoue le rappelle dans cette ville. Mais rien ne peut l'y retenir, ni les conseils du prince, ni les avertissements de ses meilleurs amis, qui veulent le désabuser de chimériques espérances. Au mois d'octobre 1587, il s'achemine vers Rome, en passant par Bologne et par Lorette, où il accomplit au sanctuaire de la Vierge un pieux pèlerinage et promet de ne plus « exercer sa muse sur des matières pro-

(1) Piccanti et raspanti. Lamartine traduit : « un vin doux et sucré ». C'est ce qu'on peut appeler une traduction libre.

(2) Surgit amari aliquid medio de fonte leporum. (*Lucrèce.*)

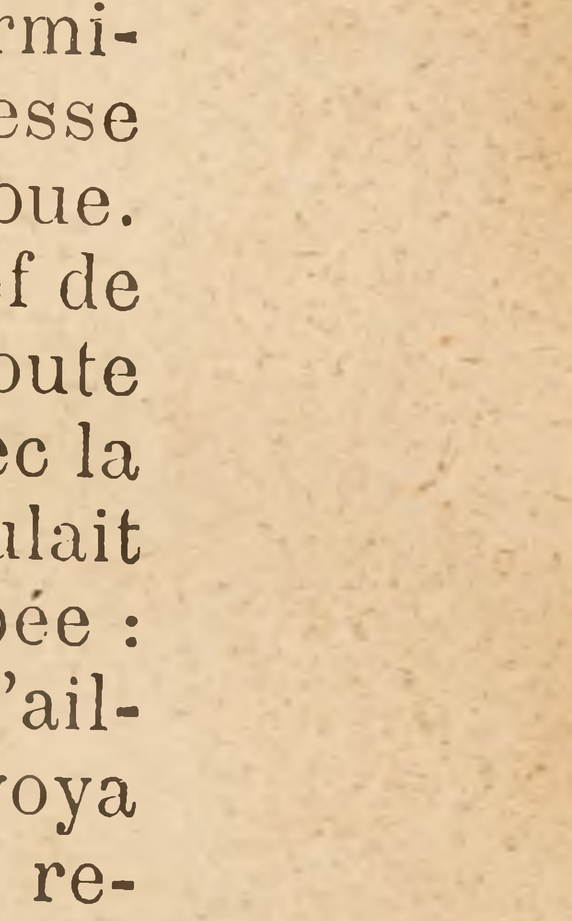
fanes. » Il arrive le 4 novembre, et tout d'abord il se montre plein d'allégresse et de confiance en l'avenir ; mais, dès le 22 du même mois, il écrit à Lorenzo Pitti : « Je suis à Rome, et, à mon incroyable peine, j'y vois s'évanouir toutes mes espérances. Je suis inquiet, pour ne pas dire accablé, surtout de la nécessité de devenir encore un courtisan, métier dont j'abhorre le nom, autant que la chose : mais je m'enfuirai plutôt dans quelque désert, tant je suis las des cours et du monde. »

Il eût désiré obtenir de Sixte-Quint, par l'entremise de ses amis, un office, ou un don, ou quelque honnête pension. Le pape ne lui accorda même pas une audience. Ses plaintes continuelles aliénèrent ou refroidirent ses anciens protecteurs, et force lui fut de partir pour Naples, où il se proposait de revendiquer, par une action en justice, la dot maternelle, et de rentrer, par des démarches, en possession d'une partie des biens confisqués de son père.

On le reçut à Naples comme en triomphe : un cortège brillant se porta à sa rencontre : on voulut le loger dans un palais ; mais, dégoûté des vains honneurs et soucieux de sa liberté, il préféra l'hospitalité tranquille du couvent de Monte Oliveto. La beauté du site, la pureté de l'air, la sécurité, les soins attentifs des religieux, fiers d'un tel hôte, dissipèrent promptement sa mélancolie. Des hommes distingués, de nobles jeunes gens, épris de ses vers, accoururent pour le visiter : parmi eux était Manso, marquis de Villa, qui devint bientôt l'ami intime du Tasse, et devait être, plus tard, son premier biographe. Il emmena le poète dans sa maison de campagne de Bisaccio, et ils y passèrent le mois d'octobre et une partie de novembre à chasser et à se divertir.

Le soir, ils avaient, au coin du feu, de longs entretiens, dont le récit donne tant d'intérêt au livre de Manso. Après un nouveau séjour chez les religieux de Monte Oliveto, lassé du repos et repris de ses inquiétudes, le Tasse partit pour Rome, où il trouva plus de froideur encore et des déceptions plus profondes que la première fois. Sa détresse devint telle, qu'il dut y mendier un lit de malade, dans un hôpital fondé par ses ancêtres de Bergame.

Au printemps de 1590, le grand-duc de Toscane l'ayant invité à sa cour, le Tasse se rendit à Florence, et y fut comblé de libéralités et d'honneurs. Jalouse de Ferrare, de Rome et de Naples, la puissante cité fit fête au grand poète et sembla vouloir le dédommager des attaques de l'Académie de la Crusca. Et pourtant, deux mois plus tard, fatigué de Florence, le Tasse retourne à Rome, la quitte pour un long séjour à Mantoue, où toutes les instances amicales du duc et de la duchesse ne peuvent le retenir, et, à peine rentré à Rome, il part pour Naples, afin d'y suivre son procès contre le prince d'Avellino. Il revendiquait la moitié du palais Gambacorti, qui avait appartenu à sa mère, et que lui-même avait habité dans son enfance. Mais les lenteurs du procès le déterminèrent bientôt à repartir pour Rome. La noblesse napolitaine lui fit cortège jusqu'à Capoue. Arrivé à Mola di Gaëta, il apprit qu'un chef de brigands, Marco di Sciarra, interceptait la route et avait pillé et tué plusieurs voyageurs. Avec la bravoure d'un des héros de son poème, il voulait marcher en avant et teindre de sang son épée : il fut retenu par ses compagnons de route. D'ailleurs Sciarra, informé de sa présence, lui envoya aussitôt un sauf-conduit ; et comme Tasse refusait d'en profiter seul, il étendit sa protection



sur toute la suite du poète. On dit même qu'il vint le saluer en chemin, et lui témoigna le plus grand respect. C'est ainsi que des brigands de l'Apennin avaient traité l'Arioste : l'aventure du Tasse prouve que sa renommée n'était ni moins grande, ni moins populaire que celle du chantre de Roland furieux.

Les deux neveux du pape Clément VIII lui firent, à Rome, l'accueil le plus empressé. L'aîné, Cinthio Aldobrandini, conçut pour lui une tendre amitié et le logea dans ses appartements du Vatican. Le Tasse y mit la dernière main à sa *Jérusalem conquise*, qu'il avait composée à Naples, et la publia peu de mois après (1). Son dessein avait été, pour obéir à ses scrupules religieux, de refaire la *Jérusalem délivrée*, jugée par lui trop profane. Dans ce nouveau poème épique, il suit de plus près Homère et Virgile, il retranche quelques épisodes jugés, dans le premier, étrangers au sujet, et introduit de la théologie. L'œuvre est sérieuse et élevée, régulière, mais sans charme : elle n'a ni la fleur, ni le parfum de grâce et de jeunesse qui se respirent encore dans la *Jérusalem délivrée*. « Malheur, dit Lamartine, aux poètes qui refont leurs œuvres ; le génie est comme la beauté, il a son instant. »

Plus froid encore, et non moins oublié, est un poème que le Tasse écrivit alors en vers libres (*s iolti*) et demeuré inachevé, les *Sept Journées de la Création*. En mars 1594, sentant redoubler ses infirmités et craignant une mort prochaine, il désira d'aller passer l'été à Naples. Il en obtint la permission du pape et des deux cardinaux ses neveux ; et, arrivé à Naples, il choisit pour demeure le cou-

(1) *Di Gerusalemme conquistata* dell. sig. Torquato Tasso libr. XXIV. Roma, 1593, in-4°.

vent de San Severino. Il y retrouva ses admirateurs et ses amis le marquis Manso, le prince de Concha, qui avait pour secrétaire Marino, dit le cavalier Marin. C'est alors qu'un de ses protecteurs voulant l'emmener avec lui à Ferrare, Tasse, le croirait-on ? écrivit lui-même au duc pour solliciter l'honneur d'aller lui baiser la main. Mais Alphonse, blessé de ce que, dans sa *Jérusalem conquise*, il avait supprimé la dédicace « au magnanime Alphonse », et avec le personnage de Renaud, l'éloge de la sérénissime maison d'Este, se montra inflexible, et refusa au poète le pardon qu'il implorait.

Cependant, le cardinal Cinthio, pour le rappeler à Rome, imagina de demander au pape et au sénat d'accorder au Tasse le triomphe et le couronnement au Capitole, honneur qui n'avait pas été décerné depuis Pétrarque. Le pape en porta le décret, et son neveu se hâta d'en informer le Tasse, qui se montra peu touché, et ne consentit à ce couronnement solennel que pour ne pas contrister, par un refus, ses puissants amis. En se séparant de son ami Manso, il affirma qu'on lui destinait en vain la couronne, et qu'il n'arriverait pas à temps pour la recevoir Il se mit en route par le mont Cassin et s'arrêta quelques jours au tombeau de saint-Benoît, pour lequel il avait une dévotion particulière, et arriva heureusement à Rome, le 10 novembre 1594. Le cardinal Cinthio, une foule de prélats et de courtisans étaient allés à sa rencontre hors des murs de la ville. Le lendemain, il fut conduit à l'audience du pape, qui lui dit, après avoir loué son mérite : « Nous vous avons destiné la couronne de laurier pour qu'elle reçoive de vous autant de lustre qu'elle en a jusqu'ici conféré aux autres » Le cardinal Cinthio eût voulu qu'on commençât de suite les préparatifs de la cérémonie,

mais la saison était froide et pluvieuse : il fallut attendre le printemps.

La santé du poète s'affaiblit pendant l'hiver et, au commencement de 1595, sans forces et sans espoir de guérison, il songeait plutôt à se préparer à la mort qu'au triomphe. Il obtint de quitter le Vatican pour l'humble monastère de Sant'Onofrio, sur le sommet du Janicule. Le lendemain, il écrivait à son ami Costantini : « Je me suis fait conduire à ce monastère de Saint-Onuphre, non seulement parce que les médecins en jugent l'air meilleur que celui des autres parties de Rome, mais en quelque sorte pour commencer de ce lieu élevé, et par la conversation de ces pieux religieux, ma conversation dans le ciel. »

Le 10 avril, il fut pris d'une fièvre ardente, et lorsque, quelques jours après, le médecin lui annonça que sa fin était proche, il l'embrassa, pour le remercier d'une si heureuse nouvelle. Il n'eut plus, dès lors, de pensée que pour la mort, reçut avec une profonde piété les derniers sacrements, et expira le 25 avril, âgé de cinquante-un ans, un mois et quelques jours.

Le cardinal Cinthio lui ferma les yeux, et voulut qu'il reçût après sa mort le triomphe qu'on lui destinait. Le corps du Tasse, revêtu d'une toge romaine, le front ceint d'une couronne de lauriers, fut porté à travers le Bourg et la place Saint-Pierre, au milieu d'un nombreux cortège, de toute la cour palatine, des maisons des deux cardinaux neveux, d'une foule de nobles et de lettrés. On courait pour voir une dernière fois l'homme qui avait été la gloire de son siècle ; les peintres se pressaient autour de lui, pour reproduire ses traits. C'est dans cet appareil qu'il fut rapporté à Saint-Onuphre et enterré, suivant son désir, dans la chapelle du couvent.

A son lit de mort, le Tasse eût voulu, comme autrefois Virgile, mais pour un autre motif, pouvoir anéantir son chef-d'œuvre : comme l'*Enéide*, la *Jérusalem délivrée* demeure immortelle.


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ. ΦΑΛΤΑΙΤΣ

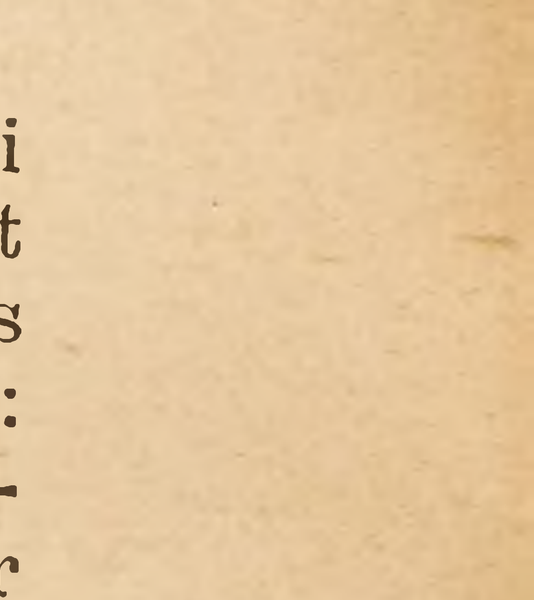
DEUXIÈME PARTIE

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

CHANT PREMIER.

Newton, à qui on demandait comment il avait découvert les lois de la gravitation, répondit : « En y pensant toujours. » C'est à peu près ainsi que le Tasse a fait sa *Jérusalem délivrée*. Il en avait conçu le dessein à l'âge de dix-neuf ans : il en disposa le plan et en exécuta les différentes parties dans les années qui suivirent : il en retouchait encore les derniers chants quand le poème circulait déjà, sans son aveu, par toute l'Italie.

Le sujet est la prise de Jérusalem par Godefroi de Bouillon et l'armée des croisés. Au moment où s'ouvre l'action, les chrétiens ont enduré, sans faiblir, cinq années de fatigues et de combats : Antioche est en leur pouvoir et Bohémond y commande en souverain : l'armée, qui a passé l'hiver à Tortose, un port sur la Méditerranée, se prépare à marcher contre Jérusalem. Mais, avant de nous faire assister à la levée du camp, le Tasse, fidèle aux traditions des poètes épiques, indique d'abord à grands traits, dans une première oc-



tave (1), le sujet du poème, puis, dans une seconde, invoque le secours de la Muse. Cette Muse n'est pas la déesse antique, au front ceint de laurier, qui habitait jadis le sommet de l'Hélicon ; ce n'est pas non plus la Muse immatérielle et abstraite de Lamartine :

> Muse des derniers temps, divinité sublime,
> Qui des monts fabuleux n'habite plus la cime ;
> Toi qui n'as pour séjour, pour temples, pour autels,
> Que le sein frémissant des généreux mortels.....
> Sentiment plus qu'humain que l'homme déifie,
> Viens seul, c'est à toi seul que mon cœur sacrifie (2) !

La Muse du Tasse est une vierge immortelle, couronnée d'étoiles : elle appartient aux chœurs célestes, à celui sans doute dont la sainte Cécile de Raphaël écoute les suaves mélodies. Aussi le poète lui demande-t-il pardon, si, pour plaire aux mortels, il mêle dans ses chants la fiction à la vérité.

Enfin le Tasse dédie son poème à son redoutable protecteur, le duc de Ferrare, et lui présage des hauts faits égaux à ceux de Godefroi.

Mais écoutons la voix du poète, sinon dans sa langue savante et harmonieuse, du moins à travers une traduction aussi fidèle que possible, et qui, ne pouvant égaler l'original, s'efforcera du moins de ne pas le défigurer (3).

(1) L'octave, employée par le Tasse, comme par l'Arioste, est une stance de huit vers de onze syllabes, soumise à des règles spéciales. Le vers héroïque italien a moins d'ampleur et de majesté que l'hexamètre latin, et c'est pour compenser en partie cette infériorité que le Tasse aurait donné, comme il le dit lui-même dans une de ses lettres, à ses endécasyllabes cette richesse et ces ornements que la critique a jugés souvent excessifs.

(2) *Le dernier chant du pèlerinage d'Harold.*

(3) Nous avons consulté les principales traductions, notamment celles de Lebrun, de Panckoucke et de Desplaces, qui ont chacune

DÉBUT ET DÉDICACE DU POÈME

« Je chante la guerre sainte et le Capitaine (1) qui délivra le grand tombeau du Christ. Il fit beaucoup et par sa prudence et par sa valeur : il eut beaucoup à souffrir dans sa glorieuse conquête. En vain l'enfer se leva contre lui, en vain s'armèrent les peuples d'Asie mêlés à ceux d'Afrique : protégé par le ciel, il ramena sous les saints étendards ses compagnons errants.

« O Muse, toi qui sur l'Hélicon ne ceins pas ton front de lauriers périssables, mais qui dans le ciel, parmi les chœurs bienheureux, portes une couronne d'étoiles immortelles, Muse, souffle dans mon sein de célestes ardeurs, éclaire mes chants et pardonne si je mêle des ornements à la vérité, si je répands sur mes vers d'autres charmes encore que les tiens !

« Tu sais que le monde court où le Parnasse épanche le plus de ses doux mensonges et que le vrai, entouré de vers harmonieux, attire et persuade les plus rebelles. Ainsi (2) nous présentons à l'enfant malade les bords du vase arrosés d'une douce liqueur : trompé, il boit les sucs amers, et doit la vie à son erreur.

« Et toi, magnanime Alphonse (3), qui as enlevé à la fureur de la fortune et guidé au port ma barque errante, ballottée et presque engloutie au milieu des écueils et des flots, reçois d'un front souriant ces vers que je t'apporte comme un *ex-voto* qui t'est consacré. Peut-être un jour ma plume osera-t-elle écrire de toi ce qu'elle te présage et indique à peine aujourd'hui.

« Oui, si jamais on voit en paix le bon peuple du Christ et qu'il aille, avec navires et chevaux, enlever au Thrace farouche sa grande et injuste proie, il est bien juste qu'il t'accorde sur terre le sceptre du commandement, ou si tu l'aimes mieux, l'empire suprême des mers. Emule de Godefroi, prête, en attendant, l'oreille à mes chants et prépare-toi aux combats. »

---

leurs qualités et leurs défauts. Au lieu d'en suivre une exclusivement, nous avons essayé d'en composer une nouvelle, et, grâce au concours des anciennes, d'en composer une meilleure. Puissions-nous y avoir réussi !

(1) Godefroi de Bouillon, le héros principal du poème, intitulé d'abord par le Tasse il Goffredo.

(2) Comparaison empruntée à Lucrèce, livre I, vers 935.

(3) Alphonse II, duc de Ferrare. Voir la biographie du Tasse.

Au début de la sixième année de l'expédition, les croisés attendent, aux environs de Tortose, port sur la Méditerranée, le retour de la belle saison, quand, du haut du ciel, l'Eternel abaisse ses regards sur la terre.

« De ce regard qui pénètre jusqu'aux plus profonds replis des sentiments humains, il voit Godefroi, qui brûle de chasser les païens impies de la cité sainte : plein de foi, plein de zèle, il dédaigne toute gloire mortelle, l'empire et les richesses.

« Mais il voit dans Baudoin un esprit ambitieux qui n'aspire qu'aux grandeurs humaines ; il voit Tancrède, plein de dégoût pour la vie, tant un malheureux amour le tourmente et le martyrise ! Il voit Boëmond jeter dans Antioche les bases profondes de son nouvel empire, imposer des lois, introduire les bonnes mœurs, les arts et le culte du vrai Dieu.

« Et il est tellement absorbé par ces pensées, qu'il semble avoir oublié tout autre dessein. Il voit dans Renaud une âme guerrière, et un esprit impatient du repos. En lui point de désir de l'or, ni de l'empire, mais une soif ardente, immodérée, de gloire ; il le voit, suspendu aux lèvres de Guelfe (1), écouter les brillants exploits de ses aïeux. »

Après avoir pénétré les sentiments les plus secrets des divers chefs, Dieu fait venir l'ange Gabriel et le charge d'inviter Godefroi à réunir les princes en conseil, pour hâter avec eux la marche de l'expédition. Godefroi obéit, et aux chefs accourus à son appel il adresse cet éloquent discours :

DISCOURS DE GODEFROI AUX CHEFS DE SON ARMÉE

« Soldats de Dieu, que le Roi du ciel a choisis pour réparer les pertes de la foi ; vous qu'il a conduits et protégés au milieu des armes, au sein des dangers de la terre et de la mer ; vous qui avez soumis à sa loi, en si peu d'années,

(1) Oncle de Renaud : tous deux appartiennent à la maison d'Este et sont les ancêtres d'Alphonse II, duc de Ferrare.

tant de provinces rebelles, et qui avez porté parmi les nations vaincues et domptées les enseignes triomphantes et le nom du Christ ;

« Nous n'avons pas, je le crois du moins, abandonné de doux liens et le toit natal, exposé notre vie à une mer infidèle et aux périls d'un guerre lointaine, pour acquérir le bruit vulgaire d'une courte renommée, et posséder une terre barbare : c'eût été nous proposer un prix misérable, et verser notre sang à la perte de nos âmes.

« Mais le but de nos pensées fut d'emporter d'assaut les nobles murs de Sion, et de soustraire les chrétiens au joug indigne d'une servitude aussi dure qu'odieuse, en fondant dans la Palestine un nouveau royaume où la piété eût un sûr asile et où le dévot pèlerin fût libre de venir adorer la grande tombe et acquitter son vœu.

« Nous avons jusqu'à présent beaucoup risqué, et travaillé plus encore ; mais nous avons peu fait pour la gloire et rien pour nos desseins, si nous restons en ces lieux ou si nous tournons ailleurs l'effort de nos armes. Que servira d'avoir tiré d'Europe de si grandes forces et mis le feu à l'Asie, si la fin de tous ces mouvements n'est pas la fondation, mais la ruine des royaumes ?

« Il n'édifie pas, celui qui veut élever un empire sur des fondements mondains, au milieu d'une mul'itude de peuples païens, étrangers de croyance et de patrie, où il ne doit rien espérer des Grecs, ni de l'Occident, qui est trop loin : non, il remue plutôt des ruines qui doivent l'écraser, et se creuse lui-même un tombeau.

« Turcs, Persans, Antioche, illustres échos de grands noms et de grandes choses ; mais ces exploits ne sont pas notre œuvre, ce sont des dons du ciel et des victoires vraiment miraculeuses. Si nous les détournons du but assigné par leur Auteur, je crains qu'il ne nous en prive, et que cette renommée si éclatante ne devienne la risée des nations.

« Ah ! pour Dieu, qu'aucun ne perde ou ne consume des dons si précieux en un si criminel usage ! Que le cours et la fin de notre entreprise répondent à ses glorieux débuts ! Maintenant que les chemins sont libres et faciles, maintenant que la saison nous est favorable, que ne courons-nous à la cité sainte, le terme de toutes nos victoires ? et qui peut nous retarder encore ?

« Princes, je vous le proteste (le monde présent, la postérité entendront mes paroles, comme les esprits célestes les entendent maintenant dans le ciel), le temps de l'entreprise est mûr. Le moment sera moins favorable, si nous tar-

dons plus longtemps ; ce qui est sûr deviendra très incertain. Je le prédis : si notre marche est lente, la Palestine recevra le secours de l'Egypte. »

Après ce discours, Pierre l'Ermite, qui siégeait dans le conseil des princes, se lève pour appuyer l'avis de Godefroi, et inspiré par Dieu, il le proclame et le fait reconnaître par tous chef suprême de l'expédition. Bouillon se montre aux soldats, et fait défiler devant lui cavaliers et fantassins. Suit un dénombrement, à la façon d'Homère et de Virgile, où le Tasse nous montre successivement, à la tête de leurs troupes, les principaux héros chrétiens de son poème: Baudoin, frère de Godefroi ; Guelfe, Italien d'origine, Allemand de surnom et de puissance ; le vaillant Tancrède, épris d'une guerrière païenne ; Dudon, chef des redoutables Aventuriers ; Eustache, autre frère de Godefroi ; Gernand, fils du roi de Norvège ; Gildippe et Odoard, deux époux unis dans le combat et, plus tard, dans la mort.

« Mais le jeune Renaud est au-dessus d'eux et au-dessus de tous. Une douce fierté brille sur son front royal, et tous les regards sont fixés sur lui Il devance l'âge et les espérances, et dans la saison des fleurs, déjà il fait paraître des fruits : couvert de ses armes, la foudre à la main, on le prendrait pour Mars ; pour l'Amour, s'il se découvre le visage (1). »

Après les cavaliers paraissent les fantassins, commandés par Raimond, comte de Toulouse, Etienne d'Amboise, Alcastre avec six mille Hélvétiens, Camille avec sept mille hommes de troupes romaines. Godefroi, appelant les princi-

(1) Ce double caractère de Renaud est aussi celui du poème, tour à tour guerrier et passionné.

paux chefs, fixe le départ au lendemain. L'armée se déploie et s'avance le long de la mer, à portée d'une flotte chargée de lui fournir les provisions nécessaires. Les îles de la Grèce envoient leurs blés, Scio et la Crète leurs vins.

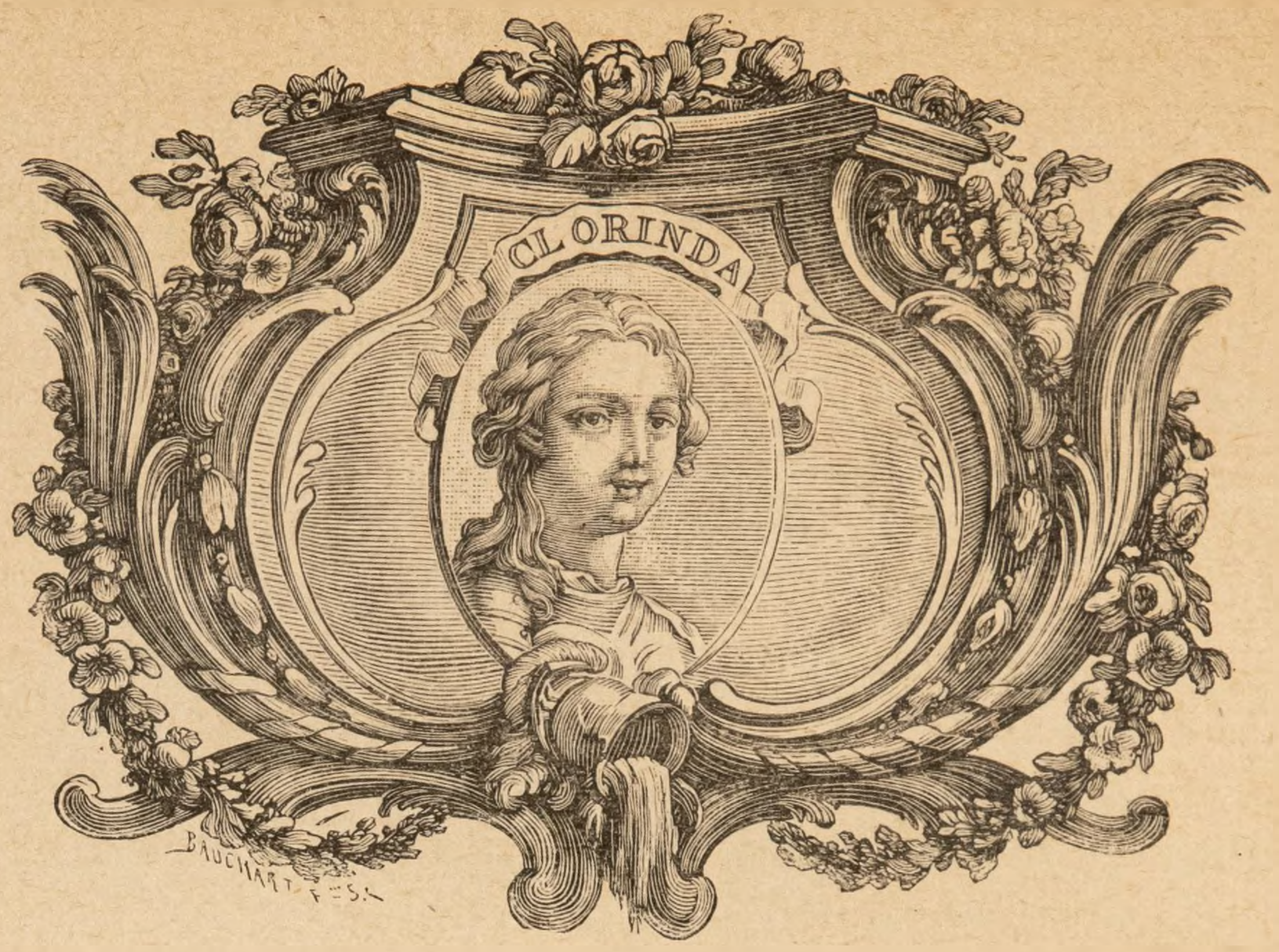
Cependant le bruit de l'approche des croisés parvient à Jérusalem, où règne le cruel Aladin (1). La première pensée du vieillard est d'égorger dans la ville la partie chrétienne de la population ; mais la crainte des représailles d'un ennemi vainqueur arrête son bras, et toute son ardeur s'emploie à mettre la ville en défense.

« Il abat et rase les habitations rustiques, et livre aux flammes les lieux cultivés ; il détruit ou gâte tout ce qui pourrait servir à nourrir ou à loger les Francs : il trouble les fontaines et les ruisseaux, et mêle aux ondes pures de mortels poisons. »

Il n'oublie pas de fortifier Jérusalem, très forte de trois côtés, mais un peu moins sûre vers le nord. Aux premières alarmes, il fait munir ce dernier côté de hauts remparts et rassemble en hâte une grande quantité de soldats mercenaires et de sujets.

(1) Dans une lettre à Orazio Capponi, le Tasse avoue qu'il a inventé la plupart des noms Sarrasins; celui d'Aladin est de ce nombre. Michaud, dans son *Histoire des croisades*, dit que l'émir de Jérusalem se nommait Socman. Pour se justifier d'avoir donné aux Sarrasins de faux noms, le Tasse ajoute « que les vrais ne se lisent pas dans les histoires, qui varient, sont incertaines et pleines de ténèbres, en ce qui concerne les Sarrasins. »





CHANT DEUXIÈME.

PORTRAIT DE L'ENCHANTEUR ISMEN.

« Tandis que le tyran se prépare ainsi aux combats, Ismen, seul, un jour, se présente à lui : Ismen, qui peut tirer un mort de son sépulcre de marbre et lui rendre la vie et le sentiment ; Ismen, qui au bruit d'accents magiques épouvante Pluton jusqu'en son palais ; qui, pour ses œuvres impies, dispose des démons comme de ses esclaves, et les délie ou enchaîne à son gré.

« Chrétien jadis, il adore maintenant Mahomet : mais il n'a pu renoncer encore à ses premiers rites : aussi confond-il souvent, dans un usage profane et impie, les deux lois qu'il connaît mal. Et maintenant du fond des cavernes, où, loin du vulgaire, il exerce son art mystérieux, il vient, dans le danger public, trouver son maître, d'un roi méchant conseiller pire encore. »

Ismen engage le roi à enlever dans un temple chrétien une image de la Mère de Dieu et à la placer dans sa mosquée, où, tant qu'elle y sera

gardée, elle rendra les remparts inexpugnables. Mais, dès le lendemain, cette sorte d'otage, ce nouveau Palladium a disparu, et Aladin le fait en vain chercher dans les églises et dans les maisons. Ne pouvant atteindre autrement le voleur inconnu, il ordonne, dans son aveugle fureur, le massacre général des chrétiens.

EPISODE DE SOPHRONIE ET OLINDE.

« Parmi eux était une vierge dans sa pleine jeunesse, d'une âme haute et royale, d'une grande beauté ; mais cette beauté qu'elle dédaigne, ne lui sert qu'à parer sa vertu. Son mérite le plus grand est de cacher ses mérites dans une humble maison, où, simple et solitaire, elle se dérobe aux louanges et aux regards des admirateurs.

« Mais il n'est point d'asile qui puisse cacher une beauté digne d'être vue et admirée. Amour, tu ne le permis pas, mais tu la révélas aux ardents désirs d'un adolescent. Amour, qui tantôt aveugle, tantôt Argus, nous couvres les yeux d'un bandeau, ou nous les ouvres et les diriges, tu as, à travers mille gardes, porté dans la plus chaste des demeures un regard étranger.

« Elle s'appelle Sophronie, et lui Olinde : tous deux ont la même patrie et la même foi. Comme il est modeste autant qu'elle est belle, il désire beaucoup, espère peu et ne demande rien : il ne sait ou n'ose découvrir son amour. Elle, de son côté, ne le voit pas, ou ne le remarque pas, ou le dédaigne. Ainsi jusqu'alors le malheureux a vécu son esclave inaperçu, méconnu ou méprisé.

« Cependant la nouvelle arrive qu'il se prépare un horrible massacre de leur peuple. Sophronie, aussi généreuse qu'honnête, songe au moyen de le sauver. Cette grande pensée excite son courage, mais la pudeur et la timidité la retiennent ; le courage enfin l'emporte, ou plutôt par un heureux accord, l'audace devient pudique, et la pudeur audacieuse.

« La vierge s'avance seule au milieu de la foule, sans cacher, ni exposer ses charmes ; les yeux recueillis, elle marche serrée dans son voile, d'un air modeste et noble. On ne saurait dire si elle est parée, ou sans apprêt, si c'est à l'art ou au hasard qu'elle doit sa beauté : ses négligences sont l'œuvre de la nature, de l'amour et des Cieux qui l'aiment.

« Objet de tous les regards, elle passe sans daigner regarder personne et se présente devant le roi. Elle ne recule pas à la vue de son courroux, mais soutient avec fermeté son aspect farouche : Seigneur, dit-elle, suspens ta vengeance et contiens ton peuple ; je viens te découvrir et te livrer le coupable que tu cherches et qui t'a si gravement offensé.

« A cette noble assurance, à l'éclat inattendu de cette beauté fière et pure, le roi presque confus, presque subjugué, réprime sa colère et adoucit son farouche visage. S'il eût eu l'âme moins dure, et Sophronie l'air moins sévère, il en devenait épris ; mais une beauté sauvage ne séduit pas un cœur farouche et les douces manières sont les amorces de l'amour.

« L'étonnement, la curiosité, le plaisir, sinon l'amour, émurent ce cœur grossier : « Raconte tout, lui dit-il, et je vais défendre qu'on offense ton peuple chrétien. » Mais elle : « Le coupable est en ta présence : le vol, Seigneur, est l'œuvre de cette main : c'est moi qui ai ravi l'image, moi que tu cherches, moi que tu dois punir. »

« C'est ainsi qu'elle dévoue sa noble tête au danger commun et veut l'attirer sur elle seule. Magnanime mensonge : fût-il jamais vérité assez belle pour te surpasser ! Le tyran demeure irrésolu et ne se livre pas aussitôt à sa furie accoutumée. Enfin il lui demande : « Je veux que tu me révèles qui t'a donné ce conseil, et qui fut ton complice.

« Je n'ai voulu partager, reprit-elle, ma gloire avec personne; j'ai été mon seul complice, mon seul conseil, et seule j'ai tout exécuté. — C'est donc sur toi seule que tombera ma colère vengeresse.» — Elle dit : « C'est juste, si j'ai été seule à l'honneur, je dois seule en porter la peine (1). »

« Ici la fureur du tyran se rallume : il lui demande : Où as-tu caché l'image ? — « Je ne l'ai pas cachée, répond-elle, je l'ai brûlée, et en la brûlant j'ai cru faire un acte louable. Ainsi du moins elle ne sera plus souillée par la main outrageante des mécréants. Seigneur, ou tu cherches le vol, ou tu cherches le voleur ; le premier, tu ne le verras jamais ; l'autre, tu le vois.

« Du reste, il n'y a ici ni vol, ni voleur. Il est juste de reprendre ce qui fut pris injustement. » A ces mots, la

(1) A rapprocher du mot de Jeanne d'Arc, parlant de son étendard : « Il a été à la peine, il est juste qu'il soit à l'honneur. »

voix menaçante du tyran frémit, et sa colère n'a plus de frein. N'espère plus trouver grâce, cœur pudique, âme haute, noble visage ! En vain l'Amour, contre une barbare colère, lui fait un bouclier de ses charmes.

« On saisit la belle jeune fille et le roi, reprenant toutesa férocité, la condamne à périr sur un bûcher. Déjà son voile et son chaste manteau lui sont enlevés, de rudes liens serrent ses bras délicats. Elle se tait, son grand cœur est sans épouvante, bien qu'un peu ému ; son beau visage se décolore, mais il n'est pas pâle, il a l'éclat de la blancheur.

« Cet acte héroïque se divulgue : déjà le peuple s'était rassemblé, Olinde aussi accourt. Le fait était sûr, la personne encore inconnue, et ce pouvait être celle qu'il aimait. Dès qu'il aperçoit la belle prisonnière dans l'attitude non d'une coupable, mais d'une condamnée ; dès qu'il voit les bourreaux occupés à leur cruel office, il s'élance, heurtant la foule.

« Il crie au roi : « Ce n'est pas, non, ce n'est pas elle qui est coupable du vol, et c'est par folie qu'elle s'en vante. Une femme seule et sans expérience ne pouvait ni concevoir, ni oser, ni exécuter une telle entreprise. Comment a-t-elle trompé les gardes ? par quelle adresse a-t-elle dérobé la sainte image ? Si elle l'a fait, qu'elle s'explique. C'est moi, Seigneur, qui l'ai volée. » Tant il aime, hélas ! celle dont il n'est pas aimé.

« Puis il ajoute : « Je suis monté, de nuit, jusqu'à l'ouverture qui donne l'air et le jour à ta haute mosquée, et, tentant des voies inaccessibles, j'ai franchi cet étroit passage. L'honneur m'en revient, comme aussi la mort : qu'elle n'usurpe pas mon supplice ; ces chaînes sont les miennes ; c'est pour moi que cette flamme s'allume, et que ce bûcher s'apprête. »

« Sophronie lève les yeux, et porte sur lui des regards pleins de douceur et de pitié : « Que viens-tu faire, ô malheureux innocent ! quel dessein te guide, ou quelle folie te pousse ? Ne suis-je donc pas capable sans toi de soutenir ce que peut la colère d'un homme ? J'ai aussi un cœur qui se croit seul assez fort contre la mort, et ne demande pas de compagnon. »

« Ainsi elle parle à son amant, mais elle ne l'amène ni à se rétracter, ni à changer de dessein. Spectacle sublime, où sont en lutte l'amour et la vertu magnanime, où la mort est le prix du vainqueur, et la vie la peine du vaincu ! Mais le roi s'irrite d'autant plus que l'un et l'autre mettent plus de constance à s'accuser.

« Il s'imagine en être avili, et voit un outrage pour lui-même dans ce mépris du supplice. « Qu'on les en croie tous deux, s'écrie-t-il, qu'ils aient tous deux la victoire, et la palme qui leur convient. » Puis il fait signe aux sergents, qui à l'instant chargent de chaînes le jeune homme. Tous deux sont liés à un même poteau, mais le dos contre le dos et le visage caché au visage.

« On forme autour d'eux le bûcher, et déjà le soufflet excite les flammes, quand le jeune homme, éclatant en gémissements, dit à celle qui lui est unie: « C'est donc là le lien qui devait m'attacher à toi pour la vie ? c'est là le feu qui devait embraser nos cœurs d'une mutuelle ardeur !

« L'Amour m'avait promis d'autres flammes, d'autres nœuds ; et voilà ceux que nous apprête un injuste sort. Il nous a trop, hélas! bien trop séparés jusqu'ici, mais il nous joint durement au trépas. Il m'est doux au moins, quand tu vas subir une mort si cruelle, de partager ton bûcher ; je plains ta destinée et non la mienne, puisque je meurs à tes côtés. » Il parle ainsi en pleurant ; elle le reprend avec douceur et le conseille en ces termes :

« Ami, ce moment demande d'autres pensées, d'autres larmes pour une plus haute cause. Que ne songes-tu à tes fautes ? Que ne te rappelles-tu l'ample récompense que Dieu promet aux bons ? Souffre en son nom, et les tourments te seront doux, aspire avec joie au séjour céleste. Regarde le ciel, comme il est beau ; regarde le soleil, qui semble nous appeler à lui et nous consoler. »

« Alors la foule des païens éclate en sanglots, le fidèle gémit, mais d'une voix plus basse. Je ne sais quel sentiment inconnu de compassion passe dans l'âme cruelle du roi, mais en l'éprouvant, il s'en indigne, il n'y veut pas céder, détourne les yeux et se retire. Toi seule, Sophronie, tu ne partages pas la douleur commune, et, pleurée de tous, tu ne pleures pas. »

ARRIVÉE ET INTERVENTION DE CLORINDE.

« En ce péril extrême survient un guerrier, ou paraissant tel, de haute et noble apparence. Ses armes et son habillement étranger annoncent qu'il arrive de loin. Le tigre qui sert de cimier à son casque attire tous les regards; c'est l'enseigne fameuse, l'enseigne habituelle de Clorinde dans les combats ; on croit la reconnaître, et en effet, c'est Clorinde.

« Dès l'âge le plus tendre, elle méprisa les amusements

et les occupations des femmes : jamais sa main superbe ne daigna s'abaisser aux travaux d'Arachné, à l'aiguille et aux fuseaux : elle fuit les vêtements délicats, et les asiles fermés, car dans les camps même elle peut faire respecter sa vertu. Elle arma d'orgueil son visage et se complut à le rendre sévère ; mais il charme, quoique sévère.

« Jeune encore, sa faible main apprit à gouverner le mors d'un coursier, à manier la lance et l'épée ; elle endurcit son corps à la lutte et le rendit léger à la course : puis par les sentiers montagneux, à travers les forêts, elle suivit les traces du lion et de l'ours : enfin, devenue guerrière, elle parut un lion dans les combats, comme au milieu des bois, elle paraissait un homme aux bêtes féroces.

« Elle arrive, en ce moment, des contrées Persanes pour résister de toutes ses forces aux chrétiens : plus d'une fois elle a semé les plaines de leurs membres, et teint les eaux de leur sang. A son arrivée, l'appareil du supplice frappe son premier regard : curieuse de voir les coupables et de savoir quel crime les condamne, elle pousse en avant son cheval.

« La foule s'écarte, et Clorinde s'arrête à contempler de près les deux victimes attachées ensemble. Elle remarque le silence de l'une et les gémissements de l'autre, et que le sexe le plus faible montre le plus de fermeté. Elle voit que le jeune homme pleure de pitié, non d'effroi, et qu'il ne se lamente pas sur lui-même ; tandis que Sophronie, muette, les yeux fixés au ciel, semble, avant de mourir, ne plus tenir à la terre.

« Clorinde s'attendrit, les plaint tous deux et verse quelques larmes. Cependant elle sent plus de pitié pour celle qui ne se plaint pas : le silence l'émeut plus que les lamentations. Sans plus tarder, elle se tourne vers un vieillard placé à ses côtés : « Dis-moi qui sont ces jeunes gens, et quel sort ou quel crime les conduit au supplice ? »

« Elle dit, et en peu de mots, il satisfait à sa demande. Etonnée de son récit, elle comprend bientôt qu'ils sont tous deux innocents, et déjà elle a résolu d'empêcher leur mort, autant que le pourront ses prières ou ses armes. Elle vole au bûcher, en fait écarter la flamme déjà prête, et dit aux bourreaux :

« Qu'aucun de vous n'ait l'audace de poursuivre son cruel ministère jusqu'à ce que j'aie parlé au roi ; je réponds qu'il ne vous reprochera point ce retard. » Ils obéissent, frappés de sa grande et noble contenance. Alors elle marche vers le roi, et le trouve en chemin, qui venait à sa rencontre.

« Je suis Clorinde, dit-elle ; peut-être as-tu quelquefois entendu mon nom. Je viens, Seigneur, aider à la défense de la foi commune et de ton royaume. Ordonne, je suis prête pour toutes les entreprises : je ne redoute pas les grandes, je ne dédaigne pas les humbles ; veuille m'employer en rase campagne ou dans l'enceinte de ces murs, je ne me refuse à rien. »

« Elle se tait, et le roi répond : « Quel est le pays si loin de l'Asie et de la route du soleil, où ta renommée, vierge illustre, ne soit parvenue, et où n'ait volé ta gloire? En joignant ton épée à la mienne, tu me délivres de toute crainte et tu me rassures ; non, quand une grande armée s'unirait à mes forces, je n'aurais pas un espoir plus certain.

« Déjà, déjà l'arrivée de Godefroi me paraît trop tarder. Tu demandes que je t'emploie : je ne juge dignes de ta valeur que les périlleuses et grandes entreprises. Je t'accorde tout pouvoir sur nos guerriers ; que ton commandement soit leur loi. » Il dit, et Clorinde le remercie de ses éloges ; puis elle ajoute :

« Il devra paraître bien étrange, sans doute, que la récompense précède le service ; mais, confiante en ta bonté, je veux que pour prix de mes services futurs, tu m'abandonnes ces deux condamnés. Je les demande comme un don: et pourtant, si le crime est incertain, un jugement trop sévère les frappe : mais je me tais là-dessus, je tais les preuves manifestes qui me convainquent de leur innocence.

« Je dirai seulement que si l'opinion générale est que les chrétiens ont enlevé l'image, je suis en désaccord avec elle; et ce n'est point sans de graves raisons que je tiens à ce sentiment. Ce fut une profanation de nos lois que l'acte conseillé par le magicien, car nous ne devons pas avoir d'idoles dans nos temples, et moins encore des idoles étrangères.

« C'est donc à Mahomet que j'aime à rapporterle miracle; et il l'a fait pour montrer qu'il défend de souiller ses temples par un nouveau culte. Qu'Ismen fasse son métier d'enchanteur, lui qui pour armes a les maléfices ; mais nous, chevaliers, manions le fer ; c'est là notre art, et n'espérons qu'en lui seul. »

« Cela dit, elle se tait ; et le roi, bien que son cœur irrité cède difficilement à la pitié, veut néanmoins lui complaire : il se laisse persuader par ses raisons et toucher par ses instantes prières. — « Qu'ils aient, répond-il, la vie et la liberté : on ne peut rien refuser à un tel intercesseur. Que

ce soit justice, ou pardon : innocents, je les absous ; coupables, je te les donne. »

« C'est ainsi qu'ils furent délivrés : le destin d'Olinde fut vraiment heureux, car il parvint par cette preuve d'amour à éveiller l'amour dans un cœur généreux. Il va du bûcher à l'autel de l'hymen, de condamné il devient époux : il n'était qu'amant, il est amant aimé : il voulait mourir avec Sophronie : elle consent que, ne mourant pas, il vive avec elle. »

Tel est l'épisode célèbre, que tous les critiques consultés par le Tasse voulaient lui faire enlever et qu'il persista à maintenir. Si, au point de vue de la composition, cet épisode a le défaut d'attirer l'attention et l'intérêt sur deux personnages, Olinde et Sophronie, qui ne paraissent plus dans tout le reste du poème, il sert du moins à nous apitoyer sur les malheurs des chrétiens de Jérusalem, et, de plus, il ménage à Clorinde une entrée en scène digne de la généreuse guerrière. Le poète a dû trouver trop dur de sacrifier un morceau bien venu, un tableau des plus touchants : et puis son cœur avait des raisons, comme dirait Pascal, que la raison de ses censeurs ne comprenait pas : il avait idéalisé dans Sophronie la duchesse Eléonore, et son imagination se plaisait à rêver pour lui-même le dévouement et le sort d'Olinde.

Cependant Aladin, toujours inquiet, exile les deux époux ; puis, gardant comme otage les femmes et les enfants, il bannit les chrétiens les plus vigoureux et les plus entreprenants. Beaucoup de ceux-ci vont rejoindre à Emmaüs l'armée des croisés. On n'est pas loin de Jérusalem, et on doit l'atteindre le lendemain, quand, vers le soir, arrivent au camp deux ambassadeurs du roi d'Egypte.

PORTRAITS D'ALÈTE ET D'ARGANT

« L'un est Alète, de basse origine et sorti de la fange du peuple, mais qu'une parole élégante, habile et fallacieuse, un caractère souple, un esprit varié, prompt à feindre et exercé à tromper, ont élevé aux premières dignités du royaume : grand artisan de calomnies, il les déguise si bien que, quand il accuse, il paraît louer.

« L'autre est le Circassien Argant, venu en aventurier à la cour d'Egypte ; il a été fait satrape et a obtenu les plus hauts grades dans l'armée. Impatient, inexorable, féroce, infatigable et invincible dans les combats, contempteur de tous les dieux (1), il a mis dans son épée sa loi et sa raison. »

Ils sont reçus en audience par Godefroi, entouré des chefs chrétiens ; et Alète, dans un discours étudié et habile, expose l'objet de sa mission. Après s'être incliné devant la fortune et le grand nom de Godefroi, il l'engage à ne pas compromettre sa gloire, en voulant pousser plus loin ses conquêtes. Une défaite peut tout lui enlever ; tandis qu'il consolidera les résultats déjà obtenus en concluant avec le roi d'Egypte paix et alliance. A ce discours où la menace se mêle à la flatterie, Godefroi répond, d'un ton calme et ferme, qu'il n'est guidé dans son entreprise ni par la cupidité, ni par l'ambition ; il obéit à la volonté de Dieu, dont la main l'a conduit jusqu'ici et lui a donné la victoire. Il ne refuse pas l'amitié du roi d'Egypte ; mais que celui-ci renonce à s'occuper de la Judée, qui ne lui appartient pas, et qu'il règne en paix sur ses propres États.

La réponse excite la rage d'Argant : « qui ne veut de la paix, s'écrie-t-il, aura la guerre. »

(1) C'est le caractère de Mézence, dans Virgile : *Contemptorque deum Mezentius.*

ARGANT DÉCLARE LA GUERRE AUX CROISÉS

« Puis il prend un pan de son manteau, le courbe, en forme un pli qu'il présente à Godefroi, et reprend d'un ton encore plus insultant et plus farouche : O toi qui braves les hasards les plus douteux, je t'apporte dans ce pli et la guerre et la paix; à toi de choisir, mais décide sans retard, et choisis à ton gré.

« A ce geste outrageant et à ce langage, tous demandent la guerre d'un cri unanime, sans attendre la réponse de Godefroi, leur généreux chef. Le barbare alors secoue le pli de son manteau : « Je vous défie, dit-il, à une guerre mortelle. » Et il parle d'un air si féroce et si terrible, qu'il semble ouvrir le temple fermé de Janus ».

Bouillon répond qu'il accepte la guerre; puis, en véritable chevalier, et d'un air doux et gracieux, il donne à Alète un casque magnifique: Argant reçoit une épée, à la poignée d'or, enrichie de pierreries. Les deux envoyés prennent ensuite congé et se séparent: Alète retourne en Egypte pour y rendre compte de sa mission; Argant, sans respect du droit des nations, se transforme d'ambassadeur en ennemi, et pénètre dans Jérusalem pour la défendre contre les chrétiens.

CHANT TROISIEME.

A l'aube, le camp s'éveille ; l'armée, pleine d'allégresse, se met en mouvement et, vers le milieu du jour, arrive devant Jérusalem, qu'elle salue de mille cris.

LES CROISÉS ARRIVENT DEVANT JÉRUSALEM

« Mais à la grande joie que cette première vue a répandue dans leur âme. succède une contrition profonde, mêlée de crainte et d'affectueux respect : ils osent à peine élever leurs regards vers la cité, séjour choisi par le Christ, où il mourut, où il fut enseveli, où il reprit son corps mortel.

« Les accents étouffés, les paroles sourdes, les sanglots interrompus, et les soupirs plaintifs de cette armée qui tout à la fois se réjouit et se désole, frappent l'air d'un murmure qui se répand à l'entour. Ainsi dans l'épaisseur des forêts on entend souffler le vent à travers le feuillage ; ainsi brisée entre les rochers ou heurtée par le rivage, la mer siffle, gronde et mugit.

« Tous s'avancent les pieds nus, à l'exemple de leurs chefs ; tous ont dépouillé leurs ornements de soie ou d'or, et enlevé de leur tête plumes et cimiers superbes. Ils déposent en même temps l'orgueil hautain du cœur et versent pieusement de chaudes larmes. »

Cependant, dès que, du haut des murs de la ville, une vigie a signalé l'approche des ennemis, Aladin donne ses derniers ordres et va se poster sur une tour qui domine toute la campagne. Près de lui est la belle Herminie, qui, après la mort de son père et la prise d'Antioche, a trouvé asile

dans sa cour. Avec lui elle assiste aux premières hostilités et le renseigne sur les héros chrétiens qui apparaissent dans la plaine (1). Le premier qui frappe l'attention d'Aladin est Tancrède, qu'Herminie aime en secret, tandis que lui-même est épris de Clorinde. La guerrière musulmane a déjà tué un chef chrétien et dispersé sa troupe, lorsque Tancrède se porte à leur secours.

COMBAT DE CLORINDE ET DE TANCRÈDE

« Clorinde fond sur Tancrède, la lance en arrêt : ils se frappent à la visière et leurs lances volent en éclats : Clorinde reste en partie désarmée, car le héros, d'un coup merveilleux, a brisé les liens de son casque et l'a enlevé de sa tête : ses cheveux d'or flottent au vent et montrent une jeune femme au milieu du champ de bataille.

« Ses yeux brillent, ses regards étincellent, doux même dans la colère, que serait-ce dans les ris ? Tancrède, à quoi donc penses-tu ? que regardes-tu ? ne reconnais-tu point ce visage aimé ? c'est la beauté pour laquelle tu brûles : ton cœur, où son image est gravée, doit te le dire : c'est elle que tu vis un jour rafraîchir son front à une fontaine solitaire.

« Il n'avait pas pris garde d'abord au cimier de Clorinde, ni aux couleurs de son bouclier : en la reconnaissant, il demeure immobile. Elle, couvrant de son mieux sa tête nue, attaque le héros, qui cède, charge d'autres combattants, et fait tournoyer son redoutable fer. Mais elle ne lui laisse pas de répit : elle le suit menaçante, lui crie de s'arrêter, et lui présente deux morts à la fois.

« Frappé, le chevalier ne riposte pas, moins attentif à regarder le fer que les beaux yeux, d'où l'Amour lui darde d'inévitables traits. Ils sont vains, disait-il en lui-même, les coups que porte ton bras, mais les traits qui partent de ce beau visage, ne tombent jamais en vain, et toujours me percent le cœur (2). »

(1) C'est ainsi qu'au troisième chant de l'*Iliade*, Hélène, du haut d'une tour, au-dessus des portes Scées, fait connaître au roi Priam les principaux chefs des Grecs.

(2) Nous avons donné ce passage pour montrer, par un exemple



ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ. ΦΑΛΤΑΙΤΣ

En galant chevalier, Tancrède, avouant son amour, veut mourir de la main de Clorinde; mais voici qu'un barbare lève sur elle son épée; Tancrède pare le coup et, se lançant à la poursuite du lâche, disparaît dans la mêlée: Clorinde se retire vers Solyme et, de temps en temps, se retourne pour attaquer. « Tel, dans un vaste cirque, un fier taureau combat contre des chiens: s'il leur présente ses cornes, ils s'arrêtent; s'il fuit, tous reviennent plus hardis et le poursuivent. »

A ce moment, Argant, s'élançant de l'embuscade où il se tenait caché, ranime le courage des Sarrasins et rétablit le combat: il faut un effort à Tancrède et à Renaud pour rompre le cercle menaçant qui les entoure: Dudon, le chef des Aventuriers, accourt avec sa troupe d'élite et force les infidèles à se replier; il tue plusieurs de leurs chefs; le fier Argant lui-même, déjà blessé par Renaud, cède en frémissant. Mais soudain il revient sur Dudon et, d'un revers, lui porte un si grand coup au côté, que le fer s'y plonge et arrache la vie au capitaine franc. Puis, lançant aux chrétiens une dernière menace, il se retire sous les murs de la ville.

C'est alors que les assiégés font, d'en haut, pleuvoir sur les vainqueurs une grêle de pierres et de flèches qui arrête leur élan: Renaud, dont le cheval s'était abattu, reparaît et, pour venger la mort de Dudon, va tenter un assaut prématuré, quand le sage Godefroi lui fait donner l'ordre de s'arrêter.

Cependant, du haut d'une colline, Bouillon examine le site et les fortifications de la place. Her-

frappant, comment un style affecté, des images convenues, une sorte de jargon en matière de sentiment déparent assez souvent les beautés du Tasse.

minie, qui l'a reconnu de loin, le signale au roi, et nomme les chefs qui l'entourent : son frère Baudoin, le vieux et habile Raimond ; Guelfe, avec le fils du roi d'Angleterre, Guillaume, paré d'un casque d'or.

Après un examen attentif, Godefroi a reconnu que la ville, défendue de trois côtés par des pentes escarpées, n'est accessible que du côté nord, où les assiégés ont élevé de fortes murailles : il fait donc dresser les tentes dans la plaine, en face de la porte du nord, et cerne environ un tiers de la ville, trop vaste pour être entièrement investie. Il fait creuser autour de son camp des fossés profonds, pour se mettre à l'abri des sorties de la ville ou des attaques de l'étranger. Il s'occupe ensuite de rendre à Dudon les honneurs funèbres.

FUNÉRAILLES DE DUDON

« Au pied d'une colline, non loin des palissades, on a élevé un tombeau de cyprès odoriférants : un palmier très élevé le couvre de ses rameaux ; c'est là qu'on a déposé le corps de Dudon ; c'est là que des prêtres implorent, par leurs chants, le repos pour son âme.

« Çà et là, parmi les rameaux, sont suspendus des trophées et toutes sortes d'armes, qu'autrefois, en des entreprises plus heureuses, le héros avait ravis aux Syriens et aux Persans. Sa cuirasse et les autres pièces de son armure sont attachées au milieu du tronc. On y grave ensuite : « Ci-gît Dudon : honorez l'illustre guerrier. »

Enfin, Godefroi ayant reconnu qu'on ne pouvait, sans machines, attaquer les murs de Jérusalem, envoie dans une forêt, cachée dans d'obscurs vallons, tous les travailleurs du camp, pour y abattre les arbres et en construire de solides machines.

CHANT QUATRIÈME.

CONSEIL DES DÉMONS

« Tandis que les croisés s'occupent d'achever les machines qu'ils doivent bientôt employer, le grand ennemi du genre humain tourne contre eux ses regards livides. En les voyant joyeux et contents, il se mord de fureur les deux lèvres, et tel qu'un taureau blessé, il exhale sa douleur par des soupirs et des mugissements.

« Toute sa pensée a pour objet d'accabler les chrétiens des plus grands maux : aussi ordonne-t-il que son peuple se rassemble (conseil horrible !) dans sa royale demeure. Insensé, qui regarde comme une entreprise facile, de s'opposer à la volonté divine ; insensé, qui ose s'égaler à Dieu, et oublie les foudres que lance son bras irrité.

« D'un son rauque, la trompette du Tartare appelle les habitants des ombres éternelles. Les cavernes profondes et noires en tressaillent ; l'air ténébreux résonne à ce bruit. Jamais la foudre ne tombe avec un tel fracas des hautes régions du ciel ; jamais d'aussi terribles secousses n'ébranlent la terre, quand les vapeurs qu'elle renferme s'agitent dans son sein (1).

« Soudain les puissances de l'abime, en différentes troupes, accourent de toutes parts aux portes élevées : Oh ! que leurs formes sont étranges, horribles ! comme la terreur et la mort sont dans leurs yeux ! Plusieurs impriment dans le sol des pieds de bête fauve, et sur un front humain ont pour cheveux des serpents entrelacés : derrière eux s'agite une queue immense qui, comme un fouet, se tord et se déroule.

« On voit là des milliers de Harpies immondes, des mil-

(1) La stance italienne est d'une harmonie imitative vraiment merveilleuse, mais que le français ne peut rendre.

liers de Centaures, de Sphinx et de pâles Gorgones (1), d'innombrables Scyllas dévorantes qui aboient, des Hydres qui soufflent et des Pythons qui sifflent, des Chimères qui vomissent de noires étincelles, des Polyphèmes effrayants, et des Géryons, des monstres nouveaux, inouïs, inconnus, de formes diverses, mêlés et confondus tous ensemble.

« Les uns vont s'asseoir à la droite, les autres à la gauche de leur sombre monarque. Pluton siège au centre, et de sa main droite soutient un sceptre rude et pesant. Ecueil de la mer, rocher des Alpes, Calpé même ou le grand Atlas, tout paraît auprès de lui une humble colline, quand il lève son grand front et ses cornes menaçantes.

« L'horrible majesté de son farouche visage redouble la terreur et le rend plus hautain : ses yeux rouges de feu et pleins d'un poison infect brillent comme une funeste comète : une longue barbe épaisse, hérissée, enveloppe son menton et descend sur sa poitrine velue ; et à l'instar d'un gouffre profond s'ouvre sa bouche souillée d'un sang noir.

« Ainsi que du mont Gibel (2) sortent avec fracas des tourbillons fétides de soufre et de flammes ; ainsi de cette horrible bouche s'exhalent des souffles empestés et une fumée mêlée d'étincelles. Pendant qu'il parla, Cerbère réprima ses aboiements et l'Hydre se fit muette au son de sa voix, le Cocyte s'arrêta, les abîmes tremblèrent, et l'on entendit ces paroles retentissantes (3) :

(1) Tous ces monstres mythologiques figurent dans l'*Enfer* du Dante, et c'est à l'exemple du grand poète florentin que le Tasse a mêlé, ici, l'élément païen à l'élément chrétien.

(2) Monte Gibello, nom que les Italiens donnent souvent à l'Etna. C'est le mot arabe djebel, montagne.

(3) Comparer avec l'enfer de Virgile (*Enéide*, livre VI, vers 273 et suiv.). Le Tasse, tout en empruntant à Virgile certains détails, ne songe pas à faire une description complète de l'enfer : il n'y montre ni criminels, ni supplices : il ne s'adresse pas au sentiment moral, mais à l'imagination, qu'il frappe par une peinture sombre et vigoureuse du conseil infernal. Point de ces êtres allégoriques et moraux, la Maladie, le Remords, la Faim, la Discorde, que le poète latin a établis au vestibule de son enfer ; mais tous les monstres de la mythologie, les Harpies, les Centaures, les Sphinx, les Chimères, aux formes variées et bizarres. Le Pluton du Tasse n'est pas le majestueux et inflexible roi des enfers de Virgile, encore moins l'Archange déchu de Milton ; c'est le Diable hideux et effrayant du moyen âge, avec ses cornes et sa barbe de bouc. Toutefois le poète a su prêter à cet éternel ennemi de l'homme un fier langage, et le discours qu'il met dans sa bouche est un des plus remarquables de la *Jérusalem délivrée*.

DISCOURS DU ROI DES ENFERS

« Divinités du Tartare, plus dignes d'habiter au-dessus du soleil, dans ces régions d'où vous tirez votre origine ; vous qu'un grand événement a précipités avec moi d'un royaume heureux dans ces horribles cachots; les antiques soupçons d'un autre, ses fiers dédains et notre grande entreprise vous sont trop connus. Lui régit maintenant à son gré les étoiles, et nous, nous sommes condamnés comme des âmes rebelles.

« En place d'un jour pur et serein, du soleil d'or et des cercles étoilés, il nous a renfermés dans cet abîme obscur et nous défend d'aspirer à nos premiers honneurs. Et puis (ah ! que ce souvenir est cruel, c'est, de tous, celui qui irrite le plus mes tourments), dans les célestes demeures il a appelé l'homme, l'homme vil, et né sur la terre d'une vile fange.

« Ce ne lui parut pas encore assez; dans le but unique d'augmenter nos maux, il a livré son Fils à la mort. Ce fils vint, rompit les portes du Tartare, osa mettre le pied dans notre empire et en tirer les âmes qui nous appartenaient par le sort. Vainqueur triomphant, il emporta au ciel une si riche proie, et y déploya, en mépris de nous, les étendards de l'enfer vaincu.

« Mais pourquoi, en les rappelant, renouveler mes douleurs? Qui ne sait nos insultes? En quel temps, en quel lieu a-t-il suspendu ses outrages accoutumés? Mais ne pensons plus au passé, et ne nous occupons que des offenses présentes. Eh ! ne voyez-vous pas comme il tente maintenant de ramener toutes les nations à son culte?

« Passerons-nous dans l'inaction nos jours et nos heures, et un légitime ressentiment n'enflammera-t-il pas nos courages? Souffrirons-nous que chaque jour son peuple fidèle devienne plus puissant en Asie, qu'il subjugue la Judée et que la gloire de son nom se répande de plus en plus, qu'elle retentisse en d'autres langues, qu'elle soit écrite en d'autres chants, et gravée sur des bronzes et des marbres nouveaux?

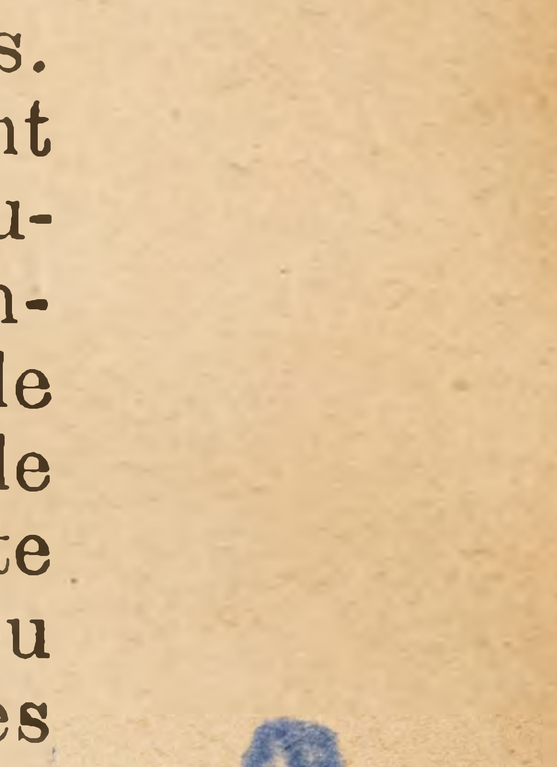
« Souffrirons-nous que nos idoles soient jetées par terre et que le monde lui consacre nos autels; que tous les vœux lui soient adressés, que l'encens ne brûle que pour lui, et qu'on n'offre qu'à lui seul l'or et la myrrhe? Jadis aucun temple ne nous était fermé : n'en restera t-il pas un d'ouvert à notre influence; et, privé du tribut accoutumé de tant d'âmes, Pluton habitera-t-il un royaume désert ?

« Non, cela ne sera pas. En nous respire encore cette antique valeur qui nous animait, quand, ceints de fer et de flammes, nous combattîmes contre l'empire céleste. Nous fûmes, je ne le nie pas, vaincus dans la lutte ; mais le courage ne fit point défaut à nos grands desseins : la victoire fut aux plus heureux ; il nous est resté la gloire d'une invincible audace.

« Mais pourquoi vous arrêter encore ? partez, mes fidèles compagnons, ma puissance et ma force, allez vite accabler les coupables avant que leur pouvoir s'affermisse ; étouffez cette flamme grandissante avant qu'elle embrase tout le royaume des Hébreux ; entrez chez ces chrétiens et, pour leur complète destruction, employez ou la force ou la ruse.

« Que ma volonté soit le destin. Que les uns, dispersés, s'en aillent errants, que les autres périssent ; que d'autres plongés dans de lascives amours deviennent les esclaves d'un doux regard et d'un sourire ; que les troupes, rebelles et divisées, tournent le fer contre leur chef ; que le camp soit détruit, et que tout périsse avec lui, sans qu'il en reste un vestige. »

Pluton a, dans ces derniers mots, tracé, pour ainsi dire, un programme : ses ministres vont l'exécuter. Déjà ils se sont élancés des profondeurs de la nuit vers le séjour de la lumière. L'un de ces anges rebelles va trouver Hidraot, célèbre magicien, qui régnait sur Damas et les villes voisines, et le pousse à mettre en œuvre tous ses artifices pour affaiblir la puissance des croisés. Hidraot a une nièce, Armide, à laquelle l'Orient donne la palme de la beauté ; elle a toutes les souplesses, toutes les ruses d'une femme, elle connaît tous les secrets de la magie. Hidraot l'appelle et lui confie ses desseins. Il veut qu'elle se rende au camp des ennemis, et que, beauté gémissante et éplorée, elle séduise le cœur de Godefroi, ou du moins celui des principaux guerriers, pour les entraîner à sa suite et les retenir loin des combats. Armide obéit, et quelques jours après, elle arrive dans la plaine où les chrétiens ont déployé leurs tentes.


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ

ARMIDE AU CAMP DES CHRÉTIENS

« A l'apparition de cette beauté inattendue, un murmure s'élève et tous les regards se fixent sur elle, comme sur une comète ou une étoile qu'on n'a pas encore vue, et qui resplendit au ciel. Tous s'empressent pour savoir quelle est cette belle étrangère, et qui l'envoie.

« Jamais Argos, jamais Chypre ou Délos ne virent tant de beauté ni de grâce séduisante. Sa chevelure d'or tantôt paraît à travers le voile blanc qui l'enveloppe, tantôt se montre à découvert. Ainsi, quand le ciel reprend sa séré-nité, tantôt le soleil se laisse voir dans un nuage transparent; tantôt, sortant de la nue, il répand des rayons plus lumineux, et redouble l'éclat du jour.

« Dans ses cheveux, que la nature a bouclés, le vent forme de nouvelles ondes : son œil, avare des trésors de l'Amour et des siens, les cache sous sa paupière abaissée. La douce couleur de la rose, répandue sur ce beau visage, s'y confond avec l'ivoire; mais sur sa bouche, d'où s'exhale un souffle amoureux, brille seul l'éclat de la rose. »

Armide, s'avançant à travers la foule, demande qu'on la conduise à Godefroi. Aussitôt Eustache, le jeune frère du héros, se précipite, comme le papillon qui vole à la lumière, et conduit Armide dans la tente du général. « Elle s'incline avec respect, rougit modestement, et garde le silence; mais le héros rassure sa pudeur et calme ses craintes. Alors elle développe ses trompeuses pensées, avec un son de voix dont la douceur captive les sens. »

Dans un discours long et artificieux, qui rappelle celui de Sinon, au second livre de l'Enéide, elle cherche à apitoyer Godefroi sur ses prétendues infortunes. Elle raconte qu'orpheline presque dès sa naissance, élevée par un oncle ambitieux, dont elle a refusé d'épouser le fils, elle a dû s'enfuir secrètement pour éviter de périr par le poison. Furieux de voir sa victime lui échapper, cet oncle barbare a essayé de flétrir sa réputation et de la

perdre dans le cœur de ses sujets. Elle ne peut reconquérir son royaume qu'avec l'appui des chrétiens, et demande qu'il soit permis à dix chevaliers de l'accompagner jusqu'à Damas, où un sujet fidèle doit lui livrer une porte de la ville.

Godefroi hésite : il sent combien il importe à ses projets de replacer sur le trône de Damas une princesse qui, liée par ses bienfaits, seconde ses efforts en lui fournissant de l'argent et des armes. Mais il se défie de la foi sarrasine : en peu de mots, il répond qu'il ne pourrait sans crime affaiblir son armée et retarder la victoire. Il promet qu'une fois maître de Jérusalem, il rendra à Armide le trône qu'elle a perdu.

Trompée dans son attente, celle-ci a recours aux larmes, et exhale en plaintes amères sa douleur et son désespoir. Les pleurs qui baignent son visage la rendent encore plus belle, et ses faux malheurs ont excité une réelle et profonde pitié. Le jeune Eustache intervient.

INTERVENTION D'EUSTACHE EN FAVEUR D'ARMIDE.

« O mon frère et seigneur, dit-il à Godefroi, ton esprit serait trop attaché à sa première décision, s'il n'accordait maintenant quelque chose à nos prières, à nos souhaits et à l'assentiment général.

« Je ne dis pas que les chefs qui commandent ici des peuples soumis à leurs ordres peuvent s'éloigner des murs assiégés, et négliger leurs fonctions : mais parmi nous, guerriers d'aventure, sans emploi déterminé, et moins que les autres astreints aux lois, tu peux choisir dix défenseurs d'une juste cause.

« Ce n'est pas se soustraire au service de Dieu, que défendre une vierge innocente, et le ciel agrée les dépouilles qu'on lui offre après la mort d'un tyran. Quand l'avantage certain qu'on en doit attendre ne me pousserait pas à cette entreprise, je m'y porterais par devoir, car notre rang de chevalier nous oblige à donner aide aux dames.

« Ah ! Dieu, que jamais en France, ni dans aucun pays où la courtoisie est en honneur, on ne puisse dire que pour

une cause si juste et si sacrée, nous avons redouté le péril ou la fatigue. Pour moi, je dépose ici mon casque et ma cuirasse, je détache mon épée : jamais je ne me servirai indignement d'armes et de chevaux, et n'usurperai le titre de chevalier. »

« Il dit, et tous ses compagnons manifestent à haute voix leur approbation, proclament son avis bon et utile, entourent le général, le pressent et le supplient : « Je cède, leur dit alors Godefroi, je me rends à tant de sollicitations réunies. Que la princesse obtienne ce qu'elle demande, elle le devra à votre volonté, et non à la mienne.

« Si pourtant vous avez quelque confiance en Godefroi, modérez vos transports. » Il ne dit que ces mots, et ils suffisent, car tous acceptent ce qu'il concède. »

Eustache se hâte de rappeler Armide et de lui annoncer qu'elle aura bientôt le secours qu'elle attend. Rassurée désormais, la princesse profite de la liberté qui lui est laissée dans le camp, pour enflammer d'amour les principaux chefs. Elle déploie, pour les séduire, toutes ses coquetteries et toutes ses ruses, variant ses artifices, encourageant les timides et sachant imprimer aux audacieux la crainte et le respect.

CHANT CINQUIÈME.

Cependant Godefroi, craignant de compromettre son autorité et de provoquer des mécontentements en désignant lui-mème les dix guerriers promis à Armide, décide que les Aventuriers, cette troupe d'élite dont Dudon était le chef, éliront librement un successeur au héros, et que le choix des dix champions aura lieu ensuite sous ce nouveau chef. Eustache brûle d'être l'un des dix ; mais, jaloux de Renaud, dont il admire la valeur et la beauté, il redoute de l'avoir pour compagnon : il le tire donc à l'écart, et, dans un langage adroit, lui persuade que nul n'est plus digne que le jeune et illustre héros de commander les Aventuriers, et qu'il doit préférer à une expédition nocturne, entreprise pour une femme, la gloire de combattre devant Jérusalem. Renaud, qui a deviné la passion d'Eustache, répond qu'il ne brigue ni ne refuse l'honneur du commandement, et que s'il est nommé chef, Eustache sera au nombre des dix guerriers. Celui-ci aussitôt va plier à ses desseins les sentiments de ses compagnons. Mais il échoue devant l'orgueil du prince Gernand, qui a plus d'ambition encore que d'amour, et qui, descendant des puissants rois de Norvège, ne peut souffrir que Renaud prétende lutter de mérite avec lui. Un Esprit des enfers s'est glissé dans son cœur, et y surexcite la violence et la jalousie :


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ ΘΑΛΤΑΓΗ

RENAUD TUE GERNAND QUI L'A INSULTÉ

« Le dépit de Gernand s'embrase et s'accroît, comme une torche qu'on agite, et déjà son cœur gonflé ne peut plus le contenir, il s'échappe par ses regards, par son langage audacieux. Tout ce qu'il croit voir en Renaud de répréhensible et d'indigne, il le proclame à son déshonneur ; il le peint vaniteux et superbe et traite sa valeur de folle témérité et de rage.

« Voilant la vérité avec un art perfide, il blâme et condamne comme autant de vices tout ce qui brille en Renaud de magnanime, de grand, de sublime et d'illustre. Il en parle si haut, que le chevalier son rival est informé du bruit public. Mais rien n'apaise la colère de Gernand, rien n'arrête le transport aveugle qui le pousse à sa perte.

« Le démon criminel qui a remplacé son esprit, qui meut sa langue et dicte toutes ses paroles, lui fait renouveler sans cesse ses injustes outrages et alimente son ardente haine. Dans le camp est une place assez spacieuse, où se rassemble d'ordinaire l'élite des guerriers ; là, dans les tournois et les joûtes, ils donnent à leurs membres la vigueur et la souplesse.

« C'est là, et au moment où la foule est le plus épaisse, qu'entraîné par son destin, Gernand accuse Renaud : il tourne contre lui, comme un trait acéré, sa langue abreuvée du poison de l'Averne : Renaud est près de lui, et l'entend ; et ne pouvant plus contenir sa colère : « Tu mens », s'écrie-t-il en fondant sur lui et en étreignant son épée nue.

« Sa voix semble un tonnerre, et son épée un éclair qui annonce la chute de la foudre. Gernand tremble, il ne sait comment fuir, comment échapper à cette mort inévitable ; mais, en présence de tout le camp, il affecte l'intrépidité et le courage : il attend de pied ferme son redoutable ennemi, et, le fer à la main, se met en défense.

« Presque au même instant, on voit étinceler mille épées ardentes : une foule de gens, mal instruits, accourent de tous côtés ; on se heurte, on se presse : un bruit de voix incertaines et de paroles confuses circule et frémit dans les airs. Tel le vent retentit sur le rivage de la mer, lorsqu'il mêle son murmure au murmure de l'onde.

« Mais les voix ne ralentissent pas l'impétueuse colère du guerrier offensé. Il méprise les cris et les obstacles, tout ce qui tente de lui fermer le passage, et il aspire à la vengeance. Il s'élance au milieu des hommes et des armes, fait tournoyer sa foudroyante épée, s'ouvre un passage, et

seul, à la honte de mille défenseurs, il affronte Gernand.

« Maître de lui jusqu'en sa colère, il dirige et porte mille coups : il cherche à frapper son rival tantôt à la poitrine, ou à la tête, tantôt à droite ou à gauche ; sa main est si impétueuse et si rapide, qu'elle trompe l'œil et l'adresse : elle atteint d'un coup imprévu l'endroit pour lequel on craignait le moins, elle meurtrit et blesse.

« Elle ne s'arrête qu'après avoir plongé une et deux fois dans le sein de Gernand la cruelle épée. Le malheureux tombe sur le coup : sa vie et son âme s'échappent par une double plaie. Le vainqueur remet son épée encore trempée de sang, et ne s'arrête pas sur le corps, mais il se détourne et s'éloigne, déposant à la fois sa colère et sa vengeance. »

Cependant le pieux Godefroi accourt, attiré par le tumulte. A la vue du cadavre de Gernand, il demande quel est l'audacieux qui a commis le crime. Un ami du prince défunt raconte l'événement et en aggrave les circonstances : il incrimine violemment Renaud, et demande, comme un exemple nécessaire, la mort du coupable. En vain Tancrède essaie de justifier l'impétueux jeune homme : Godefroi se montre décidé à punir, et Tancrède, craignant pour son ami, vole jusqu'à sa tente et l'informe du danger qui le menace.

ATTITUDE DE RENAUD QUAND IL APPREND QU'ON VEUT L'ARRÊTER

« Renaud sourit, et d'un visage où le dédain éclate à travers le sourire : « C'est aux esclaves, dit-il, ou à ceux qui sont dignes de l'être, à défendre leur cause dans les fers ; pour moi, je suis né et j'ai vécu libre, je mourrai libre : jamais je ne présenterai la main ni le pied à d'indignes entraves : mon bras habitué à porter l'épée et les palmes victorieuses repousse des liens avilissants.

« Mais si Godefroi réserve cette récompense à mes services, s'il veut m'emprisonner comme un obscur soldat, s'il croit me traîner enchaîné dans un cachot vulgaire, qu'il vienne ou qu'il envoie, j'attendrai de pied ferme : le sort et les armes seront nos juges. Veut-il réjouir du spectacle d'une tragédie sanglante les nations ennemies? »

« A ces mots, il demande ses armes ; il pare sa tête et son corps de l'acier le plus fin, charge son bras d'un large bouclier et suspend à son côté sa fatale épée. De son air magnanime et auguste, il a sous les armes l'éclat de la foudre. Il te ressemble, ô Mars, lorsque tu descends du cinquième ciel, entouré de fer et d'horreur. »

Tancrède s'efforce de calmer la colère de Renaud et l'engage, pour ne pas souiller ses mains du sang de ses compagnons d'armes, à se retirer dans Antioche et à faire sentir, par son absence, tout le prix de sa valeur. Guelfe, qui survient, appuie ce conseil, et Renaud, rendant grâces à tous ceux qui veulent l'accompagner, monte à cheval et s'éloigne, suivi seulement de deux écuyers. Ainsi, comme Achille irrité (1), il se retire des combats, mais sans se réduire à l'inaction :

« Il emporte le désir d'une gloire immortelle, cet aiguillon de tout noble cœur. Son esprit s'attache aux plus magnanimes projets, et se dispose à des faits d'armes extraordinaires ; il veut aller au milieu des ennemis, et s'y couvrir, pour la foi dont il est le champion, de palmes ou de cyprès : il veut parcourir l'Egypte et pénétrer jusqu'à la source inconnue du Nil. »

Dès qu'il est parti, Guelfe va trouver Godefroi qui, moins sévère, demande que, du moins, Renaud vienne en liberté s'incliner devant sa justice. Mais Guelfe répond que son neveu s'est éloigné, et soutient que c'est à bon droit qu'il a humilié l'orgueil de Gernand, et puni un injuste affront. Il s'offre à être son champion contre ceux qui l'accusent. Alors Godefroi :

« Qu'il aille errant, qu'il porte la discorde ailleurs : mais

(1) *Iliade*, chant 1er.

toi, je ne veux pas que tu répandes ici de nouvelles semences de querelles. Ah ! fasse Dieu que ces discordes soient finies ! »

Cependant la perfide Armide, usant de toutes les séductions de l'art, de l'esprit et de la beauté, a continué son œuvre dans le camp chrétien ; mais deux cœurs ont résisté à toutes ses attaques. Celui de Godefroi, méprisant les vains plaisirs, ne brûle que d'une sainte ardeur ; et chez Tancrède, l'amour qui emplit son âme ne laisse point de place à une nouvelle passion. Le jour fixé pour le départ est venu, et Armide, pressée de partir, va trouver Bouillon, qui, tenu par sa promesse et embarrassé par les instances de tous les chevaliers aveuglés, fait jeter leurs noms dans une urne et laisse au sort un choix qu'il ne veut pas faire. Les dix chevaliers ainsi désignés vont revêtir leur armure et partent le soir même, à la tombée de la nuit.

Eustache n'est pas parmi eux, et il accuse la fortune d'injustice et de cruauté. Impuissant à maîtriser son fol amour, il fuit et s'engage sur les traces d'Armide, dont il rejoint l'escorte au lever du jour. Un des dix chevaliers, Raimbaud, veut repousser l'intrus, et un combat singulier va s'engager, quand Armide interpose sa volonté et attache à sa cause un champion de plus. D'autres encore viennent de toutes parts renforcer sa troupe.

Bouillon, attristé de tous ces départs, reçoit en outre de fâcheuses nouvelles. Un courrier lui annonce l'approche d'une grande flotte égyptienne : il ajoute qu'un convoi de vivres destinés au camp a été enlevé par des pillards arabes, qui se répandent dans la campagne et menacent l'armée d'une famine prochaine. Les soldats s'alarment, et Godefroi essaie de les rassurer, tout en songeant aux moyens de conjurer le péril.



CHANT SIXIÈME.

Plus heureux que les chrétiens, les assiégés ont reçu des vivres, et nuit et jour, ils complètent leurs moyens de défense. Mais tous ces préparatifs irritent l'impatience d'Argant : il veut sortir des murs, il veut combattre ; et ne pouvant entraîner Aladin, qui juge plus sage d'attendre l'arrivée du secours promis par Soliman, il obtient de lui la permission de provoquer en combat singulier un chevalier chrétien. Le défi porté par un héraut est accepté par Godefroi, qui, répondant au désir de tous, se tourne vers Tancrède et dit au héros : « Va, je te permets le combat ; réprime la fureur de ce félon. » Joyeux et fier, Tancrède demande son casque et son cheval, et s'avance à la rencontre

d'Argant, lorsque, sur une colline voisine, il aperçoit Clorinde, la belle guerrière, revêtue d'une cotte de mailles plus blanche que la neige. La visière relevée de son casque montre à nu son visage, et Tancrède s'arrête interdit, oubliant tout. Un jeune audacieux, Othon, profite du moment, et avant que Tancrède, sortant de sa contemplation comme d'un sommeil, ait pu le retenir, il s'est élancé sur Argant. Renversé de cheval dans un premier choc, il blesse Argant au côté, mais le Circassien, revenant sur lui à l'improviste, l'abat d'un choc terrible, et, lâche en sa colère, fait passer son cheval sur la poitrine du vaincu.

COMBAT DE TANCRÈDE ET D'ARGANT

« Tancrède s'élance en criant : « Ame vile, infâme jusque dans la victoire, quel titre de louanges et d'honneur attends-tu d'une conduite si déloyale et si barbare ? Tu dois avoir vécu parmi les brigands de l'Arabie ou dans quelque bande aussi cruelle : fuis la lumière, va dans les forêts et dans les montagnes lutter de cruauté avec les bêtes. »

« Il se tait, et le païen, peu fait à l'outrage, se mord les lèvres et se consume de fureur. Il veut répondre, mais sa bouche rend un son confus, comme le cri d'un animal qui rugit, ou comme la foudre qui s'échappe avec violence des nues qui l'enferment : ainsi sa parole semble, en tonnant, sortir avec effort de sa poitrine embrasée.

« Mais après que tous deux, par ces farouches menaces, ont irrité à l'envi leur orgueil et leur colère, tous deux, également rapides, tournent leurs chevaux, et prennent du champ pour la course. Maintenant, ô Muse, donne plus de force à ma voix, inspire-moi une fureur égale à cette fureur ; que mes vers ne soient pas indignes de ce combat, et que mon chant retentisse du bruit des armes (1).

(1) Cette invocation nous avertit de l'importance du combat qui


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ ΦΙΛΙΠΠΑ

« Les deux guerriers mettent en arrêt et dirigent au front leurs lances noueuses ; jamais il n'y eut de course, ni de saut, ni de vol rapide, ni de fureur égale à l'attaque de Tancrède et d'Argant se ruant l'un sur l'autre : les lances se brisent sur les casques, et volent en mille tronçons, en brillantes étincelles.

« Le seul bruit de leurs coups fait trembler la terre autour d'eux et retentir les montagnes : mais ni l'élan, ni la fureur du choc ne fait plier ces fronts superbes. Les deux chevaux se heurtent si violemment, qu'ils s'abattent, et ne peuvent se relever : les habiles champions tirent l'épée, se débarrassent de leurs étriers et combattent pied à terre.

« Chacun, avec adresse, règle ses coups, ses regards, ses pas sur ceux de l'adversaire, varie ses attaques et ses parades. Ils tournent, ils fondent en avant, puis reculent : parfois ils feignent de frapper un endroit et en atteignent un autre qu'ils ne menaçaient pas ; parfois ils se découvrent en partie et tentent de tromper l'art par l'art.

« Tancrède présente au païen un côté mal gardé par son épée et son bouclier : Argant court pour le frapper et laisse son côté gauche sans défense. Tancrède d'un même coup rabat le fer cruel de son ennemi, et le blesse : aussitôt il se recule, se ramasse sous ses armes et se tient en garde.

« Le farouche Argant, qui se voit rougi et arrosé de son propre sang, soupire et frémit horriblement : troublé par la rage et fou de douleur, emporté par les transports de sa colère, il élève et la voix et l'épée : il s'avance pour frapper, quand un coup de pointe l'atteint à la jointure de l'épaule et du bras.

« Tel, dans les forêts des Alpes, un ours qui sent à son flanc un dur épieu, entre en furie, se précipite de lui-même au-devant des armes, et affronte avec audace les périls et la mort ; tel l'indomptable Circassien, percé d'une double blessure et couvert d'une double honte, désire si

s'engage. Le poète, pour le peindre, va déployer toute sa puissance d'imagination, toute sa richesse de coloriste. On sent qu'il est expert en la matière et qu'il a assisté à des luttes semblables. Lui-même excellait à manier l'épée, et un jour, dans Ferrare, assailli à la fois par quatre hommes armés, il leur tint tête hardiment, blessa l'un et mit en fuite les trois autres. Après cet exploit, la bravoure du Tasse était devenue proverbiale, et les Ferrarais se plaisaient à répéter :

« A la plume et à l'épée, nul ne vaut Torquato. »

ardemment la vengeance, qu'il méprise les dangers et oublie de se défendre.

« Et, joignant à cette audace téméraire une force prodigieuse et une infatigable haleine, il fait si impétueusement tourner son glaive, que la terre en tremble et l'air en étincelle. Tancrède n'a le temps ni de porter un seul coup, ni de se couvrir, il respire à peine : aucune défense ne peut le garantir de la main rapide d'Argant et de sa vigueur.

« C'est en vain que, ramassé sous ses armes, il attend que passe la tempête de ces terribles coups ; tantôt il oppose ses défenses, tantôt il s'éloigne par des mouvements et des pas de maître. Mais comme le fier païen ne se ralentit pas, le héros est enfin forcé de céder à ses transports, et furieux lui aussi, il fait tournoyer son épée de toute sa puissance.

« La colère l'emporte sur l'art et la raison : la fureur fournit des forces et les accroît. Chaque fois que le fer s'abat, il perce ou déchire la cuirasse ou la cotte de mailles : aucun coup ne tombe en vain : la terre est semée d'armes, les armes sont teintes de sang et le sang coule avec la sueur. Leurs épées brillent comme l'éclair, retentissent comme le tonnerre, et frappent comme la foudre.

« Les deux peuples, interdits, contemplent ce spectacle nouveau et atroce : partagés entre la crainte et l'espérance, ils en attendent l'issue, attentifs aux circonstances favorables ou funestes : et dans toute cette foule on ne voit aucun geste, on n'entend aucun mot : chacun est là muet, immobile ; son cœur seul tremble et s'agite.

« Déjà les deux guerriers sont épuisés et vont trouver, peut-être, en combattant, une mort prématurée, quand la nuit se lève si obscure, qu'elle dérobe les objets les plus proches. Des deux côtés un héraut s'avance pour les séparer, et les sépare enfin. Le chrétien est Aridée, l'autre est Pindore, homme sage et habile, qui avait porté le défi.

« Avec l'assurance que leur donne l'antique usage des nations, ils osent étendre leurs sceptres pacifiques entre les épées des combatants : « Guerriers, dit d'abord Pindore, votre gloire et votre valeur sont égales : cessez donc le combat, et ne troublez pas le calme et le repos de la nuit.

« Le temps appartient au travail tant que dure le soleil, mais dans la nuit, tout ce qui vit est en paix : un cœur généreux dédaigne les exploits nocturnes, cachés dans l'ombre et le silence. » Argant répond : « L'ombre obscure ne me fera pas abandonner le combat : j'aimerais mieux avoir le jour pour témoin, mais que mon rival jure de revenir.

« Et toi aussi, répond alors Tancrède, promets de revenir, en ramenant ton prisonnier, car autrement je ne pourrais remettre à un autre temps la fin de notre querelle. » Ils le jurent ainsi : puis les hérauts chargés de prescrire le temps du combat, et voulant laisser un temps suffisant au soin de leurs blessures, assignent le matin du sixième jour. »

Cependant, du haut d'une tour de la ville, Herminie avait suivi toutes les alternatives du combat, et tremblé pour le héros chrétien. Fille du roi d'Antioche, elle était, à la prise de cette ville, tombée au pouvoir de Tancrède, qui l'avait traitée avec respect, et lui avait rendu la liberté, tout en lui restituant ses diamants et ses trésors. Cette généreuse conduite, la jeunesse et la beauté du héros avaient touché l'âme d'Herminie, et sa reconnaissance était devenue un profond amour. Inquiète des blessures de Tancrède, elle voudrait y verser elle-même le suc des plantes dont elle connaît les vertus, prononcer les formules magiques qui doivent amener le calme et la guérison ; mais si l'Amour l'inspire et la pousse, l'Honneur la retient ; et puis, comment sortir des remparts, où des gardes veillent jour et nuit? Au milieu des périls de la guerre, aucune porte ne s'ouvre sans de graves motifs. Il faut recourir à un stratagème. Herminie, qui a coutume d'habiter avec Clorinde, pénètre chez la guerrière en son absence, voit ses armes suspendues à la muraille, les emporte et s'en revêt ; puis, accompagnée d'une de ses femmes et d'un fidèle écuyer, elle s'engage à travers les rues de la ville ; on s'écarte devant la blanche armure de la guerrière, et une porte s'ouvre devant celle qu'on prend pour Clorinde.

Voilà Herminie dans la campagne, en marche vers le camp chrétien. Mais alors les difficultés de son entreprise lui apparaissent et les craintes com-

mencent à la troubler. Elle s'arrête, et charge son écuyer d'aller jusqu'à la tente de Tancrède et d'annoncer au héros seul qu'une femme lui apporte la guérison. Pendant que l'écuyer accomplit heureusement sa mission, Herminie, impatiente, ne peut demeurer en place ; elle s'avance et gravit une hauteur d'où l'on découvre les premières tentes.

HERMINIE S'APPROCHE DU CAMP CHRÉTIEN.

« La nuit régnait, et son voile étoilé se déployait clair et sans nuage : la lune, à son lever, répandait ses rayons de lumière et une rosée de perles vives. L'amoureuse Herminie exhale au ciel sa flamme, et confie le secret de son long amour aux champs muets et au silence ami (1).

« Puis, portant ses regards sur le camp : « O tentes latines, que vous êtes belles à mes yeux ! il vient de vous un souffle qui me réjouit et me ranime à votre approche. Si jamais le ciel réserve un asile honorable à ma vie agitée et malheureuse, je ne le chercherai qu'en vous seules : il me semble que je ne puis trouver la paix qu'au milieu des armes.

« Recevez-moi donc, et que je trouve en vous cette pitié que me promit l'Amour et, que, jadis captive, j'ai trouvée dans l'âme de mon généreux vainqueur. Je ne viens pas mue par le désir de recouvrer avec votre appui le rang royal : ne me fût-il pas rendu, que je me tiendrais fort heureuse de pouvoir servir sous vos lois. »

Pendant qu'elle parle, éclairée par les rayons de la lune, elle attire l'attention de deux guerriers mis en sentinelle. A sa blanche armure, ils ont cru reconnaître Clorinde, et l'un d'eux, la menaçant, lui lance un javelot inutile. Mais le bruit du fer effraie Herminie, qui, renonçant à attendre son écuyer, éperonne son cheval et fuit rapidement. Pendant qu'un des guerriers la poursuit, l'autre

(1) Souvenir de Virgile : *per amica silentia lunæ.*

raconte dans le camp ce qu'il a vu : Tancrède devine le dévouement d'Herminie, et pour l'arracher au péril, il s'arme, sort en silence du camp et s'élance sur ses traces.

CHANT SEPTIÈME.

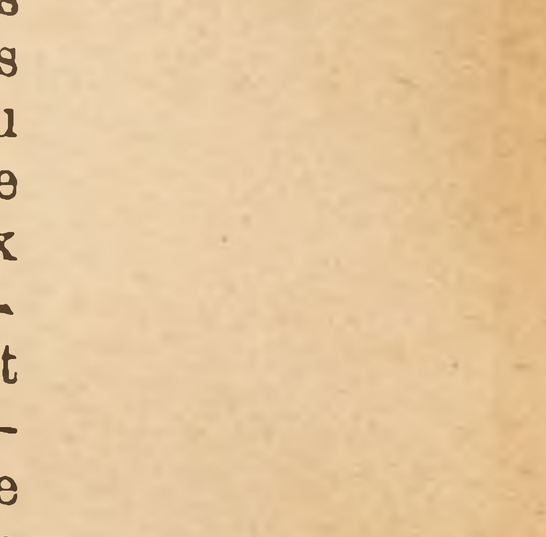
HERMINIE CHEZ LES BERGERS

« Cependant Herminie (1) est emportée par son cheval à travers les ombrages d'une antique forêt : elle ne gouverne plus le frein de sa main tremblante, et semble entre la vie et la mort. Le coursier qui l'emporte à son gré se précipite en tant de détours, qu'il la dérobe enfin aux yeux de l'ennemi, dont la poursuite est désormais inutile.

« Ainsi qu'après une chasse longue et pénible, des chiens reviennent haletants et tristes d'avoir perdu la trace de la bête, qui des plaines découvertes a fui dans la forêt ; ainsi, pleins de colère et la honte au front, les chevaliers chrétiens reviennent épuisés. Mais Herminie fuit toujours, et timide, éperdue, elle ne se retourne pas pour voir si on la suit encore.

« Elle fuit toute la nuit et tout le jour, elle erre sans conseil et sans guide, ne voyant que ses larmes et n'enten-

(1) Voici, de tous les épisodes de la *Jérusalem délivrée*, le plus célèbre et aussi le plus charmant. « Cette description du matin dans une belle campagne, ce bruit lointain qui se mêle au murmure du fleuve et au chant des oiseaux, ce son brillant d'un pipeau champêtre qui tout à coup se fait entendre, ce bon vieillard occupé de ses travaux rustiques, entouré de sa jeune famille, qui s'étonne et s'effraie à l'aspect imprévu des armes dont Herminie est couverte, et qu'elle est obligée de rassurer quand elle vient leur demander un asile ; l'étonnement qu'elle éprouve à son tour de rencontrer tant de calme et de sécurité dans un pays environné du tumulte des armes, et l'admirable réponse du vieux berger, qui, après avoir habité les cours, met à un si haut prix ce qu'on n'y trouve jamais, la douceur d'une vie pauvre et obscure, tout cela émeut profondément et porte un calme délicieux à l'imagination et au cœur. On croit échapper au vain bruit du monde, comme Herminie au fracas des armes, et se réfugier avec elle dans cet asile, où l'on sent que l'on serait si bien. » Ginguené, tome V, page 459.


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ

dant autour d'elle que ses cris. Mais à l'heure où le soleil dételle les coursiers de son char brillant et se plonge au sein de la mer, elle arrive aux eaux limpides du Jourdain, descend sur la rive du fleuve et s'y repose.

« Elle ne prend pas de nourriture, elle ne se repaît que de ses maux et n'a soif que de ses larmes. Enfin le sommeil qui, par un doux oubli, donne le calme et le repos aux malheureux mortels, assoupit ses sens et ses douleurs, et déploie sur elle ses ailes paisibles et bienfaisantes. Cependant l'amour ne cesse de troubler par différents songes la paix de son sommeil.

« Elle ne se réveille qu'au gazouillement joyeux des oiseaux qui saluent l'aube du jour, au murmure du fleuve et des arbres, au bruit du vent qui se joue avec l'onde et les fleurs. Elle ouvre des yeux languissants et regarde ces asiles solitaires des bergers ; il lui semble qu'à travers l'onde et les rameaux une voix la rappelle aux soupirs et aux larmes.

« Tandis qu'elle pleure, un son clair vient interrompre ses gémissements : on dirait des chants de bergers mêlés à des musettes champêtres. Elle se lève, s'avance à pas lents, et aperçoit un vieillard qui, sous un ombrage délicieux, à côté de son troupeau, tresse des corbeilles, et écoute le chant de trois jeunes bergers.

« A l'aspect soudain de ces armes inconnues, ils s'effraient ; mais Herminie les salue, les rassure doucement, et découvre ses yeux et ses beaux cheveux d'or : Continuez, dit-elle, vos travaux, heureux bergers, chéris du ciel : ces armes n'apportent pas le trouble à vos ouvrages, à vos doux chants.

« Puis elle ajoute : O mon père, pendant qu'autour de vous la guerre embrase ce pays, comment, sans craindre ses outrages, pouvez-vous habiter ce tranquille séjour? — Mon fils, répond le vieillard, ma famille et mon troupeau ont toujours été ici à l'abri des violences et des insultes, et le bruit des combats n'a point encore troublé cette retraite.

« Soit grâce du ciel, qui sauve et protège l'humilité d'innocents bergers ; soit que, semblable à la foudre qui ne frappe pas la plaine, mais les cimes élevées, la fureur des armes étrangères n'opprime que la tête altière des grands rois ; notre pauvreté vile et dédaignée n'attire point l'avidité des soldats.

« Cette pauvreté vile et dédaignée m'est pourtant si chère que je ne désire ni trésor, ni sceptre royal. Aucun souci d'ambition ou d'avarice n'habite dans mon cœur tranquille :



Herminie arrive chez les bergers.

j'étanche ma soif dans une onde pure, sans craindre qu'on y verse des poisons : ce troupeau et mon petit jardin fournissent sans frais les mets de ma table frugale.

« Comme nos désirs, les besoins de notre vie sont bornés : mes enfants, que vous voyez, sont les gardiens de mon troupeau, et je n'ai pas de serviteurs. Ainsi je vis dans cette retraite solitaire, en voyant bondir les gais chevreaux et les cerfs, les poissons se jouer dans ce fleuve, et les oiseaux déployer leurs ailes dans le ciel.

« Il fut un temps où, séduit par les illusions de la jeunesse, j'eus d'autres désirs, et, dédaignant de faire paître mon troupeau, je quittai mon pays natal. Je vécus quelque temps à Memphis, et entrai même à la cour au service du roi ; et bien que je fusse gardien des jardins, j'ai vu, j'ai connu les injustices des cours.

« Abusé par de présomptueuses espérances, je souffris longtemps ce qu'il y a de plus amer. Mais lorsqu'avec la fleur de l'âge s'envolèrent mes espérances et mes hardis projets, je regrettai le calme de cette humble vie et je soupirai après la paix que j'avais perdue. Je dis adieu au palais, et revenant à ces bois amis, j'ai passé des jours heureux. »

« Pendant qu'il parle, Herminie, tranquille et attentive, semble suspendue à ses lèvres. La sagesse de ce langage pénètre son cœur, et calme en partie l'orage de ses sens. Après une longue réflexion, elle se décide à séjourner dans cette retraite solitaire jusqu'à ce que la fortune facilite son retour.

« Elle dit donc au bon vieillard : « Que tu es heureux d'avoir autrefois connu le malheur ! Si le ciel n'est pas jaloux de ton doux état, prends pitié de mes infortunes : reçois-moi dans cet aimable asile, où je serai contente d'habiter avec toi. Peut-être, sous ces ombrages, mon cœur sera-t-il un peu soulagé de son poids mortel.

« Si tu aimais les pierreries et l'or, ces idoles adorées du vulgaire, j'en possède encore assez pour combler tous tes désirs. » Puis, émue de douleur et versant de ses beaux yeux des larmes plus brillantes que le cristal, elle raconte une partie de ses infortunes ; et le pasteur attendri mêle ses larmes avec les siennes.

« Puis il la console doucement, il l'accueille avec toute l'ardeur d'un zèle paternel, et la conduit auprès de sa vieille épouse, que le ciel a douée d'un cœur comme le sien. La fille des rois se revêt de rustiques habits et entoure ses cheveux d'un voile grossier ; mais à ses regards et à sa démarche, on voit qu'elle n'est pas une habitante des bois.

« Ces vils habits ne voilent point son noble éclat, ni tout ce qui est en elle de grandeur et de grâce. Sa royale majesté brille encore au milieu des plus humbles travaux : une pauvre houlette à la main, elle conduit les brebis au pâturage et les ramène au bercail : elle exprime le lait de leurs mamelles velues, puis elle presse et façonne le laitage.

« Souvent, dans les ardeurs de l'été, quand les brebis reposent, étendues à l'ombre, elle grave sur l'écorce des hêtres et des lauriers le nom qui lui est cher, et le reproduit sous mille formes : elle trace sur mille arbrisseaux l'étrange et cruelle histoire de ses malheureuses amours ; quand elle relit ensuite ce que sa main a tracé, des larmes coulent sur son beau visage. »

Cependant le généreux Tancrède, en essayant de suivre les traces d'Herminie, s'est égaré dans la forêt, et à la veille du combat qu'il doit reprendre contre Argant, il voudrait retrouver le chemin du camp. Mais, trompé par un faux guide, il arrive devant un château fort, où un guerrier, s'avançant sur le pont, le somme de déposer ses armes, et de venir se soumettre au pouvoir d'Armide, qui commande en ces lieux. Tancrède regarde l'insolent et reconnaît Raimbaud de Gascogne, un des dix champions d'Armide, et, qui, pour lui plaire, s'est fait mahométan. Une sainte indignation colore le visage du héros chrétien. « Félon, impie, lui crie-t-il, je suis Tancrède, qui a toujours ceint l'épée pour le Christ, et mon bras, instrument de la colère céleste, va tirer de toi vengeance. » Raimbaud se trouble à ce nom glorieux, mais, domptant sa frayeur, il s'avance pour combattre.

TANCRÈDE PRISONNIER D'ARMIDE

« Le jour s'éteignait et l'on se voyait à peine, quand soudain apparaissent alentour tant de flambeaux, que l'air en devient brillant et clair. Comme la scène d'un théâtre éclairé pour une représentation nocturne, le château res-

plendit, et au sommet, Armide assise entend et voit sans être vue.

« Cependant le héros magnanime prépare pour la terrible lutte ses armes et son audace. En voyant son ennemi s'avancer à pied, il descend de son cheval harassé. Raimbaud, couvert de son bouclier, le casque en tête, l'épée nue, s'apprête à frapper. Le prince s'élance fièrement sur lui avec des yeux menaçants et une voix terrible.

« L'ennemi, ramassé sous ses armes, s'avance par de longs circuits, porte ou simule des coups. Tancrède, quoique malade et fatigué, s'approche hardiment. le presse et le serre. Si Raimbaud recule, il le suit avec impétuosité, fond sur lui, le fait céder et souvent lui porte à la visière son épée foudroyante.

« C'est aux endroits mortels qu'il dirige ses plus rapides attaques, joignant à ses coups la menace altière, et le péril à la frayeur. L'agile Gascon se jette de côté et d'autre pour se dérober aux coups, et tantôt avec son bouclier, tantôt avec son épée, il cherche à rendre vaine la fureur de son ennemi.

« Mais il est moins prompt à la défense que son adversaire à l'attaque ; déjà son bouclier et son casque sont brisés, son armure percée est couverte de sang. Il n'a pu, en frappant tous ses coups, atteindre une fois son ennemi : il tremble : le dépit, la honte, le remords et l'amour lui déchirent le cœur.

« Il se décide enfin à tenter, par un effort désespéré, les dernières chances de la fortune. Il jette son bouclier et saisit son épée, qui ne s'est point encore abreuvée de sang. Il serre, il presse son rival, et lui décharge un coup si violent sur la cuisse gauche, que, malgré son armure, Tancrède en ressent une très vive douleur.

« Puis il le frappe au front d'un second coup, qui retentit comme le son d'une cloche. Le casque n'en est point fendu, mais Tancrède ébranlé se replie et chancelle. Il a les joues embrasées de colère et les yeux en feu : des regards étincelants jaillissent de sa visière. et il grince les dents de fureur.

« Le perfide apostat ne soutient plus ce terrible aspect : il entend siffler le fer, et croit l'avoir déjà dans les veines et au milieu du cœur. Il évite le coup, et ce coup va frapper une colonne élevée à l'extrémité du pont. Les débris et les étincelles en volent dans l'air, et un frisson glacé passe au cœur du traître.

« Il se réfugie sur le pont et met tout son espoir dans la

fuite. Mais Tancrède le suit, et déjà lève sur lui la main, et du pied presse son pied, quand arrive au fuyard un puissant secours : tous les flambeaux, toutes les étoiles disparaissent ensemble, et dans la nuit obscure, la lune n'éclaire même pas le ciel de sa lueur.

« Au milieu de ces ombres et de ces enchantements, le vainqueur ne suit plus, ne voit plus son ennemi ; il ne distingue rien devant lui, ni à ses côtés, il s'avance incertain, et d'un pas mal assuré. Dans sa marche errante, il touche le seuil d'une porte, et entre sans le savoir ; mais soudain il entend derrière lui le bruit de la porte, qui l'enferme dans une noire et affreuse prison.

« Ainsi, dans ces lieux où notre mer (1) forme les lagunes de Comacchio, le poisson, fuyant les ondes agitées et furieuses, cherche le repos dans un eau tranquille, et vient de lui-même s'enfermer dans une prison marécageuse, d'où il ne peut plus sortir, car l'enceinte, par un art admirable, est toujours ouverte pour l'entrée et toujours close pour la sortie.

« Ainsi Tancrède, quels que soient la disposition et l'art de cette étrange prison, y entre de lui-même et s'y trouve renfermé, sans espoir d'en sortir par ses propres efforts. »

Pendant qu'il se lamente, et qu'il songe avec douleur que, le lendemain, sous les murs de Jérusalem, Argant va le provoquer sans qu'il puisse, cette fois, relever son défi, le farouche Sarrasin, couvert d'armes étincelantes, monte à cheval, fait porter devant lui son prisonnier, et sort de la ville. Un héraut est allé transmettre son défi au camp chrétien, où Godefroi, triste et inquiet, cherche en vain autour de lui un bras à opposer à celui d'Argant. Il est sans nouvelles de Tancrède, Bohémond est au loin, et Renaud erre en exil. Il se décide à soutenir lui-même l'honneur de sa nation, et demande ses armes. Mais le vieux comte de Toulouse, le sage Raimond, s'oppose à cette imprudence, et rappelle au général qu'il n'est

(1) La mer Adriatique. Comacchio est situé au milieu des lagunes, à 4 kil. de la mer, dans la province de Ferrare.

pas un simple guerrier. Comme le Nestor d'Homère, il regrette de n'avoir plus lui-même sa première vigueur et raconte ses exploits d'autrefois. Puis, animé par ces souvenirs :

« Si j'avais encore la même vigueur et le même sang, j'aurais déjà étouffé l'orgueil altier de cet infidèle. Mais, tel que je suis, mon cœur ne languit point, et ma vieillesse est sans crainte ; et si je péris sur le champ de bataille, le païen ne s'applaudira pas de sa victoire. Mes armes ! je veux mes armes. Que ce jour couvre d'une nouvelle gloire toute ma vie passée. »

Ainsi parle le grand vieillard, et sa voix éveille les courages. Un grand nombre de guerriers demandent à combattre ; mais, cette fois encore, Godefroi veut que le sort désigne le champion chrétien. Raimond a voulu que son nom fût, avec tous les autres, déposé dans un casque, et c'est son nom qu'on en tire le premier. Aussitôt il montre sur son visage une fraîche vigueur et semble rajeuni : « tel un serpent, fier de sa peau nouvelle, et étincelant d'or, se glisse aux rayons du soleil » (1). Godefroi, détachant sa propre épée, la remet au vieillard, qui monte sur Aquilin, son rapide coursier, et s'avance contre l'impatient Argant. Levant les yeux au ciel : « Seigneur, dit-il, toi qui dans la vallée de Térébinthe désignas contre Goliath un bras sans expérience, toi par qui le destructeur d'Israël périt sous la première pierre d'un jeune homme, renouvelle cet exemple, et fais que ce félon tombe frappé et vaincu par moi : fais qu'un débile vieillard terrasse l'orgueil, comme le terrassa jadis un débile enfant. »

(1) Comparaison empruntée à Virgile : *Enéide*, livre II, vers 471 et suiv.



ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ. ΦΑΛΤΑΙΤΣ

COMBAT D'ARGANT ET DE RAIMOND

Dieu entend sa prière, et envoie un ange qui, s'armant d'un bouclier immense et impénétrable, vient se placer, invisible, à côté du vieillard. Argant s'est avancé, et apercevant, au lieu de Tancrède, un guerrier inconnu, il s'écrie que Tancrède a peur et se dérobe.

« Tu mens, réplique Raimond ; un tel homme te fuir ! mais il est plus brave que toi ! »

« Le Circassien frémit de rage, et dit : « Prends du champ, je t'accepte à sa place, et l'on va voir comment tu soutiendras la folle témérité de ton langage. » Ils s'élancent alors au combat et dirigent tous deux de terribles coups sur leurs casques : Raimond atteint l'endroit visé, mais n'ébranle même pas Argant sur la selle.

« D'un autre côté, échec extraordinaire, Argant a fourni une course inutile, car le défenseur céleste a détourné le coup loin du chevalier chrétien. De fureur, le barbare se mord les lèvres, et brise en blasphémant sa lance sur le sol. Puis, tirant son épée, il fond sur Raimond avec une nouvelle furie.

« Son pesant coursier se précipite en droite ligne, comme un mouton qui baisse la tête pour frapper. Raimond évite le choc, et inclinant sa course à droite, il blesse l'infidèle au front, et passe. L'Egyptien revient sur lui ; de nouveau Raimond le laisse à droite, et atteint le casque de son adversaire, mais toujours en vain, car ce casque a une trempe plus dure que le diamant. »

Plusieurs fois, grâce à la souple agilité de son cheval, le comte échappe aux coups de son adversaire : un dernier pourtant allait l'atteindre, quand l'ange étendit sur lui le bouclier céleste. L'épée d'Argant s'y brise, et celui-ci, jetant au visage de son ennemi le pommeau et la garde restés dans sa main, veut se jeter sur Raimond, qui évite le corps à corps, et blesse le bras qui essayait de l'enlever. Malgré sa force et son intrépide audace,

Argant se trouvait en péril, quand Belsébuth vint à son secours. Dans l'épaisseur d'un nuage, il compose un fantôme et lui donne les traits de Clorinde. Ce fantôme décide un habile archer à lancer ses flèches au comte de Toulouse, et à violer ainsi les lois du combat. Le comte est blessé, et Godefroi s'en alarme.

« De l'œil et de la voix, il excite ses fiers guerriers à le venger. Aussitôt on voit s'abaisser les visières, les chevaux s'élancer et les lances se mettre en arrêt : dans un instant, plusieurs escadrons s'ébranlent de part et d'autre. La plaine disparaît et une fine poussière s'élève vers le ciel en épais tourbillons.

« Aux premiers chocs s'épand un grand bruit de casques et de boucliers heurtés et de lances qui se brisent. Là, on voit un cheval étendu par terre, un autre errant sans guide : ici un guerrier mort, là un autre expirant : les uns sanglotent et gémissent, les autres soupirent. La lutte est terrible, et plus la mêlée devient épaisse, plus le carnage s'échauffe et grandit.

« Argant, dégagé de son ennemi, s'élance dans la foule, enlève à un guerrier sa masse d'armes et, la faisant tournoyer, il rompt la multitude qui le presse, la foule aux pieds et s'ouvre un large passage. »

Comme un loup affamé, il cherche Raimond de toutes parts, mais les obstacles s'accumulent sur sa route. A ce moment, Godefroi crie à son frère Baudoin d'attaquer avec toute sa troupe l'aile gauche des ennemis, qui ne peut soutenir le choc et abandonne la victoire. Peut-être ce jour allait-il éclairer la chute de Jérusalem.

ORAGE DÉCHAINÉ PAR LES DÉMONS

« Mais la cohorte infernale, qui voit dans ce combat son empire sombrer, usant du pouvoir qu'elle possède, amasse soudain des nuages et déchaîne les vents.

« Un voile obscur dérobe aux yeux des mortels le soleil et le jour : le ciel, plus ténébreux et plus effrayant que les

enfers, s'embrase de foudres et d'éclairs. Le tonnerre gronde, la grêle tombe sur les prairies, détruit les pâturages et inonde les campagnes. La violence de l'ouragan brise les rameaux, et semble renverser non seulement les chênes, mais les rochers et les collines.

« La pluie, le vent et la tempête impétueuse frappent ensemble les Francs dans les yeux : leur soudaine violence inspire aux troupes une terreur fatale, et les arrête. Le plus petit nombre se rassemble autour des drapeaux, qu'ils aperçoivent à peine : mais Clorinde, qui n'est pas loin de là, saisit le moment favorable, et pousse son coursier.

« Elle crie aux siens : « Compagnons, le ciel combat pour nous, et sa justice nous aide. Sa colère ne menace pas nos têtes et ne retient pas nos bras : elle ne s'abat que sur le front de nos ennemis effrayés, elle leur enlève leurs armes et les prive de la lumière ; marchons où le destin nous guide. »

« Ainsi elle anime les siens, et comme l'orage infernal ne frappe que ses épaules, elle fond sur les Français de toute sa force, et rit de leurs coups impuissants. A ce moment, Argant se retourne et traite cruellement les vainqueurs, qui, fuyant à toute bride le champ de bataille, tournent le dos au fer et à la tempête. »

Mais Bouillon oppose à tous les périls un front serein : il gourmande les chefs, arrête son cheval à l'entrée du camp et rallie ses troupes dispersées. Deux fois il arrête Argant et s'enfonce au plus épais des ennemis: il se retire enfin, avec ses soldats épuisés, dans ses retranchements.

« Mais ils n'y sont pas encore à l'abri de la violence et de la fureur de cette horrible tempête. Les feux s'éteignent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; l'eau entre partout, le vent souffle, déchire les toiles, brise les pieux, arrache les tentes entières et les roule au loin. La pluie forme avec les cris, le vent, le tonnerre, une horrible harmonie qui épouvante le monde. »

CHANT HUITIÈME

Déjà l'orage était calmé et l'aube se levait dans le ciel, quand un cavalier, dont les démons suivent de loin la marche avec inquiétude, arrive au camp des chrétiens. Il est introduit, sur sa demande, dans la tente du général, et après s'être incliné devant lui : « Je voudrais, dit-il, t'apporter un plus agréable message. » A ces mots, il soupire, puis il ajoute :

RÉCIT DE LA MORT DE SUÉNON

« Suénon (1), fils unique du roi de Danemark, la gloire et

(1) La mort de ce jeune prince qui, surpris dans son camp, tombe en héros avec tous ses compagnons, comme Léonidas aux Thermopyles, n'est pas un des épisodes les moins attachants de la *Jérusalem*. Le fond en est historique, et le Tasse l'a trouvé dans Guillaume de Tyr : « On rapporte, dit ce chroniqueur, et il était vrai en effet, qu'un homme noble et puissant, nommé Suénon, fils du roi des Danois, recommandable et illustre à la fois par sa naissance, sa beauté et ses vertus, animé du vif désir d'entreprendre le pèlerinage, et conduisant à sa suite quinze cents jeunes hommes bien armés, ses compatriotes, s'était mis en route pour voler au secours des nôtres et se réunir à Antioche au camp des assiégeants..... Au milieu de la nuit, une immense multitude de Turcs vint l'attaquer à l'improviste : leur approche avait donné l'éveil aux Danois, mais déjà il était trop tard ; ils coururent cependant aux armes, et avant d'avoir le temps de se remettre en bon ordre de bataille pour recevoir de pied ferme leurs ennemis, ils se trouvèrent écrasés par la supériorité du nombre ; ils résistèrent cependant avec vigueur aussi longtemps qu'il leur fut possible, vendirent cher la victoire, et finirent par succomber tous, après des prodiges de valeur.

(GUILLAUME DE TYR, livre IV, page 224, édit. Guizot.)

Il est curieux de comparer ces courtes et sèches indications avec le récit du Tasse.

le soutien de sa vieillesse, brûlait d'être au nombre de ceux qui, suivant tes conseils, ont ceint l'épée pour Jésus : ni la crainte des fatigues ou du danger, ni l'ambition du trône, ni la tendresse de son vieux père, ne purent éteindre dans ce cœur généreux un si noble dessein.

« Au désir qui le pressait d'apprendre l'art pénible de la guerre sous un maître si renommé, se joignait la honte et le dépit de son obscurité. Il souffrait de voir le nom de Renaud, dans sa verte jeunesse, briller d'un plein éclat : mais le désir de la gloire céleste l'embrasait plus encore que la gloire humaine.

« Impatient de tout retard, il forme une troupe choisie de guerriers fiers et audacieux : il prend le chemin de la Thrace et marche droit à la capitale de l'Empire. Là l'Empereur grec l'accueille dans son palais : il y reçoit de ta part un messager, qui lui apprend en détail la prise d'Antioche, puis sa défense ;

« Cette défense contre les Perses, qui étaient venus l'assiéger avec une armée si nombreuse, que leur vaste royaume paraissait vide d'armes et d'habitants (1). Il lui parle de toi, puis de quelques autres, et arrive enfin à Renaud, sur lequel il s'arrête : il raconte sa fuite hardie (2), et tout ce qu'il a fait ensuite de glorieux parmi vous.

« Il ajoute enfin que le peuple chrétien va donner l'assaut à Jérusalem et l'invite à prendre au moins part à la dernière victoire. Ce discours est au cœur du fier Suénon un aiguillon si puissant, que chaque heure lui paraît un lustre : il voudrait déjà faire briller son glaive au milieu des Sarrasins et teindre ses mains de leur sang.

« Il lui semble que la gloire des autres est un reproche de sa lâcheté, et il s'en indigne : ni les conseils, ni les prières ne peuvent l'arrêter ; il les rejette ou ne les écoute pas. Il ne redoute d'autre malheur que de ne pas partager tes dangers et ta gloire : c'est là sa seule crainte, il n'en conçoit, il n'en connaît point d'autre.

« Lui-même hâte sa fortune : elle qui nous entraîne, il semble la conduire : à peine attend-il pour partir les pre-

(1) Les croisés, pressés par la famine et réduits à l'extrémité, sortirent de la ville et livrèrent bataille aux Perses, qu'ils mirent en complète déroute. V. Michaud, *Histoire des Croisades*, livre III.

(2) Au chant Ier, octave LX, le Tasse nous apprend que Renaud, âgé de moins de quinze ans, « s'est enfui seul et a traversé la mer Egée et les rivages de la Grèce », pour aller rejoindre l'armée des croisés.

miers rayons d'un nouveau jour. Il choisit comme la meilleure la route la plus courte : nous suivons notre chef, qui ne cherche à éviter ni les passages les plus difficiles, ni les pays occupés par l'ennemi.

« Nous trouvons tantôt la disette, tantôt des chemins pénibles ; ici des violences et là des embuscades ; mais nous triomphons de tous les obstacles : les ennemis sont tués ou mis en fuite. Ces succès nous avaient rendus insouciants du danger, car le bonheur enhardit ; et déjà nous touchions aux frontières de la Palestine.

« Là nos éclaireurs viennent nous dire qu'ils ont entendu un grand bruit d'armes, qu'ils ont vu des drapeaux et soupçonné, à d'autres indices, l'approche d'une innombrable armée. Notre chef intrépide n'en change ni de ton, ni de visage, ni de dessein, quoique bien des fronts aient pâli à cette terrible nouvelle.

« Mais il s'écrie : La voilà près de nous, la couronne du martyr ou celle du triomphe ! J'espère surtout l'une, mais je ne désire pas moins l'autre, dont le mérite est plus grand et la gloire égale. Frères, ce camp où nous sommes va devenir un temple consacré à notre immortelle mémoire, et les âges futurs viendront y contempler nos sépultures ou nos trophées.

« Il dit : puis il pose ses gardes, distribue les emplois et les travaux : il veut que chacun repose tout armé, et lui-même ne quitte ni son harnais, ni sa cuirasse. On était à cette heure de la nuit la plus amie du sommeil et du silence, quand on entend un bruit de hurlements barbares qui retentit au ciel et jusqu'aux enfers.

« On crie : Aux armes ! aux armes ! et Suénon, couvert de son armure, s'élance le premier en avant. Une magnanime audace enflamme son regard et colore son visage. Soudain nous sommes assaillis, et un cercle épais nous enveloppe et nous serre de toutes parts. Autour de nous est une forêt de lances et d'épées, et sur nous tombe une grêle de traits.

« Dans ce combat inégal, où les assaillants sont vingt contre un, beaucoup sont blessés, d'autres sont tués par des coups frappés dans les ténèbres : mais l'obscurité empêche de discerner le nombre des blessés et des morts : la nuit couvre nos pertes, comme elle couvre l'effet de notre valeur.

« Pourtant, dans la mêlée, Suénon s'avance d'un front si haut, qu'on peut aisément le voir. Dans l'obscurité même, on peut compter ses exploits et admirer son incroyable vi-



BIBΛΙΟΘΗΚΗ
Μ. ΦΑΛΤΑΙΤΣ

gueur. Un ruisseau de sang, une montagne de cadavres, forment autour de lui un rempart et un fossé. De quelque côté qu'il aille, il semble porter la terreur dans ses yeux et la mort dans sa main.

« Nous combattons ainsi jusqu'à ce que le ciel s'éclaire des rougeurs de l'aurore. Mais quand fut dissipée l'horreur de cette nuit qui couvrait l'horreur du carnage, le jour si désiré redoubla notre effroi par un douloureux spectacle : nous voyons notre camp rempli de morts et presque toute notre armée détruite.

« Nous étions deux mille, nous ne sommes pas une centaine. A la vue de tant de sang, de tant de cadavres, je ne sais si le grand cœur de Suénon fut troublé et abattu, mais il n'en montra rien : au contraire, haussant la voix : « Suivons, s'écria-t-il, nos héroïques compagnons qui, loin des lacs du Styx et de l'Averne, nous ont marqué de leur sang la route du ciel. »

« Il dit et, à la vue de la mort prochaine, la joie anime son cœur et son visage ; il oppose à la fureur des barbares une poitrine intrépide et ferme. Il n'est point d'armure, si fine que soit sa trempe, il n'est point d'acier, ni même de diamant qui pourrait résister aux coups qui le frappent ; son sang coule et tout son corps n'est plus qu'une plaie.

« Ce n'est plus la vie, mais le courage qui soutient ce cadavre indompté et fier. Frappé, il riposte, sans se ralentir : plus il est atteint, plus il blesse. Mais voici qu'un homme gigantesque, au front et au regard farouches, fond sur lui avec fureur : secondé d'une foule des siens, et après une lutte longue et opiniâtre, il finit par renverser le héros.

« Il tombe, l'invincible jeune homme, ô destinée amère ! et personne parmi nous ne peut le venger. O sang noblement répandu, ô nobles restes de mon maître bien-aimé, vous m'êtes témoins que je ne fus pas alors avare de ma vie, je n'esquivai ni le fer, ni les coups, et si le ciel eût permis ma mort, je l'avais méritée par ma conduite.

« Au milieu de mes compagnons morts, je tombai seul encore vivant ; mais nul sans doute ne me crut en vie. Je ne saurais rien dire de plus des ennemis, tant mes sens étaient engourdis ; mais quand la lumière revint à mes yeux que couvrait un sombre voile, il me sembla qu'il était nuit, et à mes yeux débiles apparut une lueur faible et tremblante.

« Il ne me restait pas assez de force pour discerner promptement les objets : je voyais comme un homme qui tour à tour ouvre et ferme les yeux, à moitié endormi, à moitié éveillé : je commençais à être tourmenté par la douleur de

mes cruelles blessures, qui s'aigrissaient au vent et au froid de la nuit, sur la terre nue et sous la voûte du ciel.

« Cependant cette lueur s'avançait de plus en plus, accompagnée d'un léger murmure : elle arrive enfin et s'arrête auprès de moi. Je soulève alors avec peine ma débile paupière, et je vois deux hommes vêtus d'une longue robe, et tenant deux torches. J'entends qu'on me disait : « O mon fils, aie confiance dans le Seigneur qui se souvient des justes, et dont la grâce prévient même leurs prières. »

« Celui qui m'avait parlé ainsi étendit la main sur moi pour me bénir; et, d'une voix basse et recueillie, murmura des mots que j'entendis peu, et que je compris moins encore : « Lève-toi », ajouta-t-il : et moi, léger et guéri, je me lève, et ne sens plus mes blessures. O doux miracle! il me semble même qu'une vigueur nouvelle emplit mes membres.

« Interdit, je les regarde, et mon âme étonnée hésite à croire la vérité certaine. « Homme de peu de foi, me dit l'un d'eux, pourquoi doutes-tu? où s'égare ta pensée? Le corps que tu nous vois est réel : nous sommes des serviteurs de Jésus, qui avons fui un monde séducteur et ses faux plaisirs, et qui vivons ici dans un lieu sauvage et solitaire.

« Le Seigneur, qui règne en tous lieux, m'a choisi pour te sauver : il ne dédaigne pas les plus vils instruments pour accomplir les plus grandes merveilles. Il ne veut pas laisser sans honneurs un corps qui fut la demeure d'une âme si noble, et qui doit un jour, immortel et brillant, se réunir à elle.

« Je parle du corps de Suénon : il aura un tombeau digne de sa valeur, et que les races futures se montreront encore avec respect. Mais lève les yeux aux étoiles, et regarde celle qui luit comme un brillant soleil; ses vifs rayons vont te conduire au corps de ton noble chef.

« Alors de ce bel astre, ou plutôt de ce soleil nocturne, je vois descendre un rayon qui, semblable à un trait doré de pinceau, s'allonge jusqu'à la place où gît le héros. Il jette sur lui un tel éclat de lumière, que toutes ses blessures brillent et resplendissent ; et aussitôt je le reconnais dans ces restes sanglants et horribles.

« Il n'était pas étendu le front contre terre, mais, comme toutes ses pensées, son visage était tourné vers les étoiles, dans l'attitude d'un homme qui aspire au ciel. Sa main droite était fermée, et son poing ramassé étreignait le fer, comme pour frapper : l'autre main, humblement et pieusement posée sur sa poitrine, semblait demander à Dieu le pardon.

« Tandis que je baigne ses plaies de mes larmes, sans

pouvoir épuiser la douleur qui me remplit l'âme, le saint vieillard lui ouvre la main droite et arrache le fer qu'elle tenait serré : « Cette épée, me dit-il, qui a répandu en ce jour tant de sang ennemi, et qui en est encore vermeille, est, tu le sais, une épée parfaite, et peut-être n'en est-il pas une autre qui doive lui être préférée.

« Il plaît au Ciel, puisqu'une mort prématurée la sépare de son premier maître, qu'elle ne reste pas inactive en ces lieux; il veut que de sa main elle passe dans une main hardie et courageuse, qui l'emploie avec autant de force et d'adresse, mais plus longtemps et avec plus de bonheur; il veut qu'elle tire, ainsi qu'on l'attend d'elle, une vengeance terrible du meurtrier de Suénon.

« Soliman a tué Suénon, et Soliman doit périr par l'épée de Suénon. Prends-la donc, et va au camp chrétien, sous les murs de Jérusalem, et ne crains pas que dans ce pays ennemi, la route te soit de nouveau coupée : la main puissante de celui qui t'envoie t'aplanira tous les obstacles.

« Il veut que cette voix, qu'il t'a conservée, proclame la piété, la valeur, la fière audace que tu admirais dans ton maître chéri; il veut qu'entraînés par cet exemple, d'autres marquent leurs armes de la croix de pourpre, et qu'aujourd'hui et après plusieurs lustres, les cœurs généreux en soient encore enflammés.

« Il te reste à connaître celui qui héritera de cette épée : c'est le jeune Renaud, à qui tous cèdent le prix de la valeur. Porte-la-lui, et dis-lui que le ciel et l'univers attendent de lui seul cette grande vengeance. » Pendant que j'écoute attentivement ce discours, un nouveau miracle vient attirer mes regards.

« Là où reposait le cadavre, je vois s'élever soudain un grand tombeau, qui l'entoure et se referme sur lui. J'ignore comment et par quel art il sortit de terre. On y avait inscrit en peu de mots le nom et les vertus du héros. Je ne pouvais détacher mes yeux de ce spectacle, et je contemplais tantôt l'inscription, tantôt le marbre.

« Ici, dit le vieillard, près de ses fidèles amis, le corps de ton chef demeurera caché, pendant que leurs âmes, heureuses dans le ciel, jouiront ensemble d'une gloire et d'un bonheur éternels. Mais toi qui, par tes pleurs, leur a déjà rendu les derniers devoirs, il est temps que tu reposes. Tu seras mon hôte, jusqu'à ce que les rayons du matin te réveillent pour ton voyage. »

« Il dit, et par des lieux tantôt escarpés, tantôt profonds, d'où je ne me tirais qu'avec beaucoup de peine, il me con-

duit à une caverne creusée dans le flanc d'un rocher sauvage. C'est sa demeure : c'est là qu'au milieu des ours et des loups, il vit tranquille avec son disciple : car la sainte innocence dans un cœur pur est une protection meilleure que les cuirasses et les boucliers.

« Il m'offre un rustique repas ; un lit dur repose mes membres, et répare mes forces. Mais quand l'Orient s'embrasa des rayons d'or et de pourpre du matin, les deux ermites se levèrent aussitôt pour prier, et je me joignis à eux. Je pris ensuite congé du saint vieillard, et je vins où me guidaient ses conseils. »

Ici s'arrête le récit du vieux Danois : Bouillon lui répond en quelques mots, et lui apprend que Renaud erre loin du camp : « Avant de s'engager à sa recherche, il faut attendre des nouvelles sûres de lui. » Or, voici que des cavaliers, qui étaient sortis pour piller aux alentours, rapportent au camp l'armure brisée et sanglante de Renaud. On le croit mort, on s'alarme et on murmure. Godefroi interroge le chef des cavaliers qui ont fait la lugubre trouvaille, et celui-ci raconte qu'à deux journées de marche du camp, dans un lieu couvert d'arbres et de broussailles, ils ont tout d'abord aperçu le cadavre d'un guerrier, dont ils ont reconnu les armes. Mais, en s'approchant, ils ont vu que le corps était privé de sa tête et du bras droit. Un paysan, qu'ils ont surpris et forcé à parler, leur a révélé que « la veille il a vu sortir de la forêt plusieurs guerriers et que l'un d'eux tenait par les cheveux une tête imberbe : à leur costume il a reconnu des cavaliers chrétiens. » Le cadavre mutilé est-il celui de Renaud ? on peut le craindre ; mais Godefroi veut s'en assurer par des signes plus certains.

Cependant la nuit est venue, apportant avec le sommeil une trêve à la douleur de tous. Argillan seul, un Italien hardi, et prompt à la sédition, veille, et roule dans son esprit de sinistres projets. Lors-

qu'à l'aube, il s'assoupit enfin, Alecto, l'une des Furies, le trouble par une horrible vision.

ALECTO EXCITE ARGILLAN A LA RÉVOLTE

« Elle lui représente un grand buste, dont la tête a été coupée, et le bras droit mutilé. De la main gauche il soutient cette tête pâle, livide et sanglante. Ce visage de mort expire, et parle en expirant, et ces paroles s'échappent avec le sang et les sanglots : « Fuis, Argillan, ne vois-tu pas le jour? Fuis des tentes infâmes et un chef impie.

« Qui vous défendra, ô mes chers amis, du cruel Godefroi et de la perfidie qui m'a tué? Le félon, dont le cœur est rongé d'envie, ne songe qu'à vous perdre comme moi. Si pourtant tu aspires à une noble gloire et si tu comptes assez sur la valeur de ton bras, non, ne fuis pas; que le tyran immolé apaise mes mânes de son sang maudit.

« Mon ombre, près de toi, te présentant le glaive et allumant ta colère, armera ta main et ton cœur. » Ainsi parle Alecto, et ce discours remplit Argillan d'un nouveau souffle de fureur. Il s'éveille, étonné, et roule des yeux gonflés de rage et de poison. Aussitôt armé, il rassemble en grande hâte les guerriers d'Italie.

Puis, devant les armes suspendues de Renaud, il s'efforce, par un langage amer et violent, d'exciter ses compagnons contre les Français : il accuse Godefroi, jaloux de la gloire des Latins, d'avoir fait périr Renaud, et propose aux siens d'aller, loin du camp, s'établir en vainqueurs dans une contrée riche et fertile, ou plutôt de venger Renaud, s'ils en ont l'audace, en perçant le cœur du traître qui l'a tué. L'indignation, la folie, la soif criminelle du sang s'allume et se propage : du quartier des Italiens, la contagion gagne les Helvétiens, puis les tentes des Anglais. Tous les griefs, toutes les haines se réveillent : on appelle les Français des impies et des tyrans, et la colère s'exhale en menaces orgueilleuses. Le petit nombre de ceux que la vérité éclaire, est impuissant à contenir ces forcenés ;

« Déjà ils courent aux armes sans ordre et avec précipitation, déjà les trompettes séditieuses font retentir leurs chants de guerre. Cependant des courriers volent de toutes parts vers le pieux Bouillon et lui crient de s'armer Baudoin le premier se présente en armes, et se place à côté de lui.

GODEFROI RÉPRIME LA SÉDITION

« Bouillon, qui s'entend accuser, lève les yeux au ciel, et, suivant sa coutume, a recours à Dieu : « Seigneur, toi qui sais combien ma main a horreur du sang de mes frères, déchire le voile de leur esprit et arrête la fureur qui les transporte : fais que ce peuple aveugle connaisse mon innocence, comme tu la connais toi-même. »

« Il se tait, et il sent une chaleur nouvelle, extraordinaire, que le ciel répand dans ses veines. Plein d'une sainte vigueur, animé par l'espoir hardi qui brille sur son front, environné des siens, il marche au-devant de ceux qui croient venger Renaud ; et quoiqu'il entende autour de lui retentir les armes et les menaces, il ne ralentit point ses pas.

« Il a endossé sa cuirasse, et, contre son usage, s'est revêtu d'un pompeux costume Ses mains sont nues, et son visage brille de l'éclat nouveau d'une céleste majesté : il secoue son sceptre d'or, et pense avec cette seule arme calmer la révolte. C'est ainsi qu'il apparaît ; il parle, et sa voix n'a pas les accents d'une voix mortelle.

« Quelles menaces insensées et quel vain bruit d'armes me parviennent ? qui les excite ? Est-ce ainsi qu'on me respecte, ainsi qu'on me connaît après tant de preuves ? Qui peut soupçonner Godefroi et l'accuser de perfidie ? qui approuve les accusateurs ? Vous attendez peut-être que je m'incline devant vous, que je vous expose mes raisons et vous adresse mes prières ?

« Non, jamais la terre, que mon nom a remplie, n'apprendra une telle indignité : ce sceptre, le souvenir honorable de mes actions, et la vérité seront mes défenseurs. Mais ici la justice doit céder à la pitié, et le châtiment ne tombera pas sur les coupables. Je pardonne cette erreur en considération de vos services passés, et je vous fais grâce en faveur de Renaud.

« L'auteur de tant de fautes, Argillan, doit seul laver de son sang le crime commun : c'est lui qui, sur les soupçons les plus légers, vous a tous entraînés dans son erreur. »


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ. ΦΑΛΤΑΠΣ

Pendant qu'il parle, les éclairs et la foudre brillent sur son visage empreint d'une royale majesté : et Argillan, étonné, confondu, tremble, qui le croirait ? au seul aspect de sa colère.

« Et la foule, qui tout à l'heure, sans respect et audacieuse, frémissait d'orgueil et de courroux ; cette foule si prompte à s'armer du fer, des lances, des torches, que lui fournissait la fureur, écoute maintenant en silence ces paroles sévères, et remplie de crainte et de honte, n'ose lever le front : ils souffrent qu'Argillan, quoique entouré de leurs armes, soit saisi et enchaîné.

« Ainsi un lion, qui, superbe et farouche, secouait en rugissant son horrible crinière, aperçoit-il le maître qui a dompté sa férocité native ; soudain il se soumet à un joug indigne ; il tremble sous les menaces et un dur commandement : ni sa longue crinière, ni ses fortes dents, ni ses ongles si puissants ne lui rendent son orgueil. »

La révolte est apaisée, et Godefroi rentre dans sa tente.



CHANT NEUVIEME.

SOLIMAN ATTAQUE DE NUIT LE CAMP CHRÉTIEN

A la vue du calme qui règne maintenant dans le camp, Alecto comprend qu'elle ne peut lutter contre la volonté suprême : elle vole en toute hâte aux lieux occupés par Soliman, l'ancien sultan de Nicée, vaincu par les chrétiens, et qui, grâce à l'or du roi d'Egypte, avait enrôlé une armée d'Arabes et ravageait avec eux la Palestine. Elle se présente à lui sous les traits d'un vieillard, dont Soliman a souvent reçu et éprouvé les conseils, et le pousse à attaquer de nuit le camp des croisés : « Ils ne nous attendent, lui dit-elle, ni ne nous redoutent ; ils méprisent des Arabes nus et crain-

tifs. Jamais ils ne croiront qu'une race accoutumée au pillage et à la fuite puisse aujourd'hui tant oser : mais c'est ton audace même qui la rendra audacieuse contre un camp en repos et sans défense. »

Soliman, embrasé de ses fureurs, se hâte de rassembler ses hordes et de les entraîner vers le camp, où les dépouilles entassées de l'Asie deviendront facilement leur proie. Pendant ce temps, Alecto, déguisée en courrier, va annoncer au roi de Jérusalem l'attaque nocturne qui s'apprête et lui en indique l'heure et le signal.

Parvenu à moins d'un mille du camp, Soliman fait rafraîchir ses soldats, leur adresse quelques mots d'encouragement, puis leur ordonne d'avancer en silence.

« Mais voici que sur sa route, dans l'ombre mêlée d'une lueur incertaine, il aperçoit des sentinelles; il ne peut, comme il s'en croyait assuré, surprendre le sage Bouillon. A la vue de la troupe nombreuse qu'il conduit, les sentinelles se replient en criant : la première garde, réveillée par eux, se prépare de son mieux à combattre.

« Les Arabes, certains d'avoir été entendus, font résonner leurs trompettes barbares. Des cris horribles s'élèvent au ciel, et le hennissement des chevaux se mêle au bruit de leurs pas. Les montagnes mugissent, les vallons mugissent, et les abîmes répondent à leurs mugissements. Alecto élève sa torche infernale, et donne le signal aux habitants de Solime.

« Le Soudan vole, et sur cette première garde, encore troublée et en désordre, il fond plus rapide que la tempête bruyante sortant des monts caverneux (1); le torrent qui entraîne les arbres et les maisons, la foudre qui abat les tours et les consume, le tremblement de terre qui remplit le monde d'épouvante, sont de faibles images de sa fureur.

« Jamais son fer ne s'abat sans atteindre ; il n'atteint point sans faire une blessure, et cette blessure est toujours

(1) V. Virgile. *Enéide*, livre I^er^, vers 52 et suivants.

mortelle. J'en dirais plus, mais la vérité aurait l'air du mensonge. Soliman paraît ne pas s'apercevoir des coups qu'on lui porte ; on dirait qu'il n'en souffre, ni ne les sent, quoique son casque, frappé, retentisse comme une cloche et jette d'horribles étincelles.

« Lorsque lui seul a presque mis en fuite cette première troupe de chrétiens, les Arabes arrivent en courant, comme un déluge formé de mille ruisseaux. Les chrétiens alors fuient à toute bride : le vainqueur se mêle aux fuyards, et entre avec eux dans les retranchements ; tout le camp s'emplit de ruines, d'horreur et de deuil.

« Le Soudan porte sur son casque un effrayant et énorme dragon, qui s'allonge et développe son cou ; il se dresse sur ses pieds, étend ses ailes et courbe en arc sa queue fourchue : il semble darder trois langues et rejeter une livide écume : on croit entendre son sifflement, et dans la chaleur du combat, on dirait que lui-même s'échauffe, et vomit à la fois fumée et flamme.

« C'est dans cet appareil que l'impie Soudan apparaît formidable à tous les regards : ainsi dans l'ombre les navigateurs aperçoivent, à la lueur de mille éclairs, l'Océan soulevé. Les uns fuient d'un pied tremblant, les autres, d'une main intrépide, s'arment du fer; la nuit augmente encore le tumulte, et en cachant le danger, elle le redouble.

MORT DE LATIN ET DE SES CINQ FILS

« Parmi ceux qui montrent le plus d'audace, s'avance Latin, né sur les bords du Tibre. Les fatigues n'ont pas abattu son corps, ni les années affaibli ses forces. Ses cinq fils, presque égaux, se tiennent à ses côtés dans tous les combats : depuis longtemps une pesante armure charge leurs membres, encore dans la croissance, et leur tête délicate.

« Animés par l'exemple paternel, ils excitent au carnage leur fer et leur courroux : « Marchons, leur dit Latin, contre l'impie qui s'enorgueillit de ces fuyards : que son carnage sanglant ne ralentisse pas votre audace accoutumée : l'honneur est vil, ô mes fils, quand il n'est pas le prix de quelque danger. »

« Ainsi une farouche lionne mène avec elle à la proie et aux périls ses lionceaux, avant même que leur crinière flotte sur leur cou, et que l'âge ait développé leurs ongles cruels et les armes redoutables de leurs gueules. Elle les anime par son exemple à déchirer le chasseur qui trouble leurs forêts natales, et fait fuir les animaux timides.

« Le bon père suit sa troupe imprudente : avec ses cinq fils, il attaque et entoure Soliman. Au même moment, un même dessein, un même esprit dirige leurs six lances. Mais, trop audacieux, l'aîné des fils abandonne la sienne, et aborde son terrible ennemi : en vain il tente, avec la pointe de son épée, de tuer sous lui son cheval.

« Tel qu'un roc qui, exposé aux tempêtes, et battu par les flots, domine la mer, et, inébranlable, résiste aux tonnerres, aux injures du ciel en courroux, aux vents et aux vastes ondes ; tel le fier Soudan d'un front audacieux brave les épées et les lances, et, d'un coup, il fend la tête, entre les sourcils et entre les joues, au jeune guerrier qui veut percer son cheval.

« Aramant tend à son frère qui s'affaisse un bras secourable et le soutient : vaine et folle tendresse, qui joint sa propre ruine à celle de son frère. Le païen décharge sur ce bras un coup qui abat le blessé et son appui. Ils tombent palpitants l'un sur l'autre et confondent leurs derniers soupirs et leur sang.

« Ensuite il brise la lance du jeune Sabin qui de loin l'inquiétait : il pousse son cheval sur lui, le renverse tout tremblant et le foule. L'âme se sépare, avec un pénible effort, de ce corps délicat, et quitte éplorée les douceurs de la vie, les jours joyeux et brillants de la jeunesse.

« Pic et Laurent vivaient encore : nés le même jour, ils se ressemblaient tant, qu'ils avaient occasionné souvent de douces méprises. Mais si la nature ne mit entre eux aucune différence, la fureur ennemie ne les traite pas de même : cruelle distinction ! à l'un elle sépare la tête du tronc, à l'autre elle perce la poitrine (1).

« Le père (hélas ! il n'est plus père ; le sort cruel le prive à la fois de tous ses fils), le père contemple dans cinq morts sa propre mort et la ruine entière de sa race. Dans ce malheur si cruel et si poignant, je ne sais comment sa vieillesse garde assez de vigueur pour qu'il respire et combatte encore : mais peut-être il n'a pas vu les convulsions et les regards de ses fils expirants.

« Les ténèbres amies ont dérobé à ses yeux une partie de ses cruels malheurs : cependant la victoire ne lui serait pas douce, s'il ne succombait lui-même. Prodigue de son sang, il est passionnément avide du sang de son ennemi, et l'on ne saurait dire ce qu'il désire le plus, ou de le tuer, ou de mourir.

(1) Imité de Virgile, *Enéide*, livre X, vers 390-396.

« Il crie à Soliman : « Cette main est donc bien faible, et tu la méprises donc bien, pour que tous mes efforts n'aient pu attirer sur moi ton courroux ? » Il dit, et lui porte un coup terrible qui déchire à la fois sa cuirasse et sa cotte de mailles, atteint le flanc, et y fait une large blessure, d'où coule un sang tiède.

« A ce cri, à ce coup, le cruel barbare tourne contre lui son épée et sa colère. Il lui ouvre la cuirasse, perce d'abord son bouclier, revêtu de sept cuirs épais, et lui plonge son fer dans les entrailles. Le malheureux Latin sanglote expirant, et vomit tour à tour le sang et par la bouche et par sa blessure.

« Tel sur l'Apennin un chêne robuste, qui bravait l'effort de l'Eurus et de l'Aquilon, arraché enfin par un tourbillon violent, entraîne dans sa ruine les arbres d'alentour : ainsi tombe Latin, et dans sa furie, il entraîne avec lui plus d'un ennemi auquel il s'attache : fin bien digne d'un aussi fier guerrier, de ne mourir que sur un monceau de victimes. »

Pendant que Soliman poursuit, avec ses Arabes, le massacre des chrétiens, Godefroi, éveillé aux premiers cris, s'est couvert de ses armes et a rassemblé autour de lui un gros de guerriers. Déjà il marche au-devant de ces pillards, qui ont osé envahir son camp, lorsque d'un autre côté un cri de guerre retentit : c'est Clorinde, qui, sortie, avec Argant, de Jérusalem, mène au combat les troupes d'Aladin. Godefroi envoie contre elle son lieutenant Guelfe et une partie de ses forces : lui-même se précipite à travers les Arabes pour rencontrer Soliman. Sa troupe se grossit en route, et de tous côtés des soldats chrétiens viennent se ranger autour de leur chef.

« Ainsi, descendant du mont où il prend naissance, humble d'abord, le Pô ne remplit pas l'étroit espace de son lit ; mais plus il s'éloigne de sa source, plus il s'enorgueillit de l'abondance de ses eaux ; il élève, comme un taureau superbe, son front au-dessus des digues qu'il renverse, et inonde en vainqueur les champs d'alentour ; de ses bras nombreux il repousse l'Adriatique, et semble lui porter la guerre, et non le tribut de ses flots.

Godefroi, par sa présence et par sa valeur, a bientôt rétabli le combat : de son côté, Guelfe arrête les Francs qui pliaient, leur fait rebrousser chemin et soutient la fureur des infidèles.

L'ARCHANGE MICHEL CHASSE LES DÉMONS

« Cependant, de son trône suprême, le Roi du ciel abaisse ses regards sur la sanglante mêlée.

« Il était assis dans ce sanctuaire, d'où, juste et bon, il donne des lois aux mondes, produit et embellit tout sur notre étroite et humble terre, où n'ont d'empire ni le sens ni la raison. Sur le trône auguste de l'éternité, il brille en trois rayons, d'une seule lumière : il a sous ses pieds les ministres de ses volontés, le Destin et la Nature, le Mouvement et le Temps qui en est la mesure;

« Et l'Espace, et la Fortune qui, au gré de l'Eternel, roule et disperse, comme la poussière ou comme la fumée, la gloire, l'or, les couronnes, sans s'inquiéter des colères humaines. C'est là que Dieu, enveloppé de sa splendeur, éblouit même les yeux les plus purs; autour de lui d'innombrables immortels jouissent inégalement d'un bonheur toujours égal.

« Les concerts de ces chœurs bienheureux font retentir de joie la demeure céleste. Dieu appelle à lui Michel, qui, sous une armure du plus pur diamant, étincelle et brille : « Ne vois-tu pas, lui dit-il, que la troupe impie de l'Averne (1) s'est armée contre mon troupeau fidèle et chéri, et qu'elle a surgi des abîmes de la mort pour troubler le monde ?

« Va, dis-lui que désormais elle laisse la guerre aux guerriers, que ce soin regarde ; qu'elle n'infecte plus de ses poisons le royaume des vivants ni les pures régions du ciel ; qu'elle rentre dans la nuit obscure de l'Achéron (2), séjour digne de son juste châtiment : que là elle se torture elle-même et torture les âmes de l'abîme; ainsi je l'ordonne, ainsi je l'ai arrêté. »

« Il se tait, et le chef de la milice ailée s'incline avec respect aux pieds de l'Eternel. Soudain il déploie ses ailes d'or et, d'un vol plus rapide que la pensée, il traverse la région de feu et de lumière, où les bienheureux ont leur séjour

(1) Lac des Enfers, désigne souvent l'Enfer lui-même chez le poètes latins. C'est dans ce dernier sens que le Tasse l'emploie ici.

(2) fleuve mythologique de l'Enfer, désigne ici l'Enfer lui-même.

glorieux et immuable : puis il contemple le pur cristal des cieux et ce cercle brillant d'étoiles qui tourne autour de lui.

« De là, il voit rouler à gauche Jupiter et Saturne, différents de forme et d'aspect, et les autres planètes, dont un pouvoir divin dirige le mouvement. Des plaines fortunées où brille un jour éternel, il descend dans les régions du tonnerre et de la pluie, où le monde, se détruisant lui-même, meurt et renaît de ses propres ruines.

« Il arrive, et du mouvement de ses ailes éternelles il dissipe les ténèbres épaisses et les sombres horreurs. La nuit se dore de la divine lumière dont son visage étincelle. Tel le soleil, au milieu des nues, déploie, après l'orage, ses brillantes couleurs ; telle une étoile, fendant l'air limpide, tombe au sein de la terre.

« Parvenu auprès des bandes infernales qui allument et aiguillonnent la fureur des infidèles, il s'arrête soutenu dans l'air par ses ailes puissantes, et, agitant sa lance, il leur dit : « Vous devriez pourtant savoir quels foudres terribles lance le Maître du monde, ô vous qui dans l'opprobre, les cruels tourments et l'extrême misère, osez vous enorgueillir encore !

« Il est décidé au ciel que devant le saint étendard, Sion abaissera ses murailles, et ouvrira ses portes. Pourquoi lutter contre le Destin ? pourquoi irriter le courroux de la céleste cour ? Allez, maudits, en votre royaume, royaume de peines et de mort éternelle : et que dans ces prisons qui vous sont dues s'enferment vos guerres et vos triomphes (1).

« Là, exercez votre cruauté, déployez sur les coupables toute votre puissance, au milieu des cris éternels, des grincements de dents, du bruit des fers et des chaînes secouées. » Il dit, et de sa lance fatale il presse et frappe les plus tardifs. Eux, n'abandonnent qu'en gémissant le beau séjour de la lumière et des étoiles d'or.

« Ils dirigent leur vol vers les abîmes pour aviver les souffrances habituelles des damnés. Jamais une si grande troupe d'oiseaux n'a passé la mer pour chercher un climat plus tiède, jamais l'automne ne vit tomber sur la terre, aux premiers froids, tant de feuilles desséchées (2). Délivré de

(1) A comparer avec les paroles de Neptune aux vents déchaînés. V. *Enéide*, livre I, vers 137 et suiv.

(2) Les deux comparaisons sont empruntées à Virgile, *Enéide*, livre VI, vers 309 et suiv. Virgile lui-même a trouvé la comparaison des oiseaux dans Homère, *Iliade*, chant III, v. 4.


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ. ΦΑΛΤΑΙΤΣ

ces monstres, l'univers dépose sa sombre tristesse et reprend sa sérénité.

EXPLOITS ET MORT D'ARGILLAN

Mais Argant et Clorinde n'en poursuivent pas moins le cours de leurs exploits. La guerrière est blessée légèrement par Guelfe, qu'elle blesse à son tour. Au milieu du tumulte, le féroce Argillan s'échappe de la prison où Godefroi l'avait fait enfermer : il se couvre à la hâte de la première armure que lui offre le hasard, et court expier sa rébellion par d'audacieux faits d'armes.

« Tel un coursier s'échappe des écuries royales, où on le réservait pour les combats, et, libre enfin, vole par la plaine au milieu des troupeaux, au fleuve accoutumé ou au pâturage ; sa crinière se joue sur son cou ; sa tête altière et superbe se balance sur ses épaules ; ses pieds résonnent dans sa course, et il semble lancer la flamme, quand il remplit les campagnes de ses hennissements sonores (1).

« Tel s'élance Argillan : son regard est enflammé, son front intrépide et hautain ; dans ses bonds légers et rapides, il imprime à peine sur la poussière la trace de ses pas. Arrivé au milieu des ennemis, il élève la voix comme un homme qui ose tout et ne redoute rien : « Vil rebut du monde, stupides Arabes, d'où vous vient aujourd'hui tant d'audace ? »

Et à la provocation, il fait succéder les grands coups d'épée : il tue Algazel, puis un obscur Saladin, Agricalte, Muléassem ; il coupe en deux, par le milieu du corps, Aldiazil, il perce la poitrine d'Ariadin et l'insulte de ses railleries.

(1) Ginguené remarque avec raison que cette image noble et brillante, qui convient parfaitement, dans l'*Iliade*, au beau Pâris quittant Hélène pour courir aux combats ; dans l'*Enéide*, au jeune et brave Turnus, s'applique moins bien à un séditieux obscur, comme Argillan. V. Homère, *Iliade*, ch. IV, v. 506, et Virgile, *Enéide*, livre XI, v. 492.

« Un page du Soudan s'était mêlé à la troupe des archers et des lanciers : la jeunesse n'avait pas encore ombragé son menton de son premier duvet. La sueur qui mouille ses belles joues a l'éclat des perles et de la rosée : la poussière donne des grâces au désordre de sa chevelure, et une fierté dédaigneuse a du charme sur son visage.

« Il monte un coursier qui égale en blancheur la neige qui vient de tomber sur l'Apennin. Le tourbillon ou la flamme qui roulent et s'élèvent sont moins rapides, tant il est vif et léger : sa main agite une zagaie, qu'elle tient par le milieu : un court cimeterre pend à son côté, et le fourreau, où brille tout l'art asiatique, est enrichi d'or et de pourpre.

« Tandis que ce jeune homme, le cœur séduit par les charmes nouveaux de la gloire, porte le désordre dans tous les rangs, les serre et les presse plus que personne, l'adroit Argillan épie le moment où, à travers ses tours rapides, il le frappera de sa lance : il saisit l'instant, perce son cheval d'un coup inattendu, et fond sur le page, à peine relevé.

« Et sur son visage suppliant, défendu en vain par la pitié, le cruel dirige une main inexorable et ose offenser le plus bel ouvrage de la nature. Le fer paraît sensible et plus humain que l'homme, car il se tourne et ne frappe que du plat. C'est en vain : Argillan redouble ce coup terrible. et atteint de la pointe l'endroit qu'il avait d'abord manqué. »

Soliman, accouru trop tard pour sauver son page, ne peut que le venger. Il fond sur Argillan et, levant le glaive, il lui fend son bouclier, son casque et sa tête jusqu'à la bouche : puis, sur le cadavre, il fait passer son cheval. « Tel un chien mord, dans sa rage, la pierre qui l'a frappé. »

Pendant qu'une troupe de mille Turcs, formée aux combats par Soliman, résiste aux vaillants efforts de Godefroi, voici qu'apparaissent cinquante chevaliers chrétiens : une croix de pourpre se déploie sur leur armure d'argent. Tout cède devant eux, tout fuit : le roi de Jérusalem, qui, d'une hauteur, contemplait le combat, fait sonner la retraite : Argant et Clorinde n'obéissent qu'à regret.

SOLIMAN SE RETIRE DU COMBAT

« Soliman a fait tout ce que peut une force humaine : il est, à cette heure, épuisé. Il n'est plus que sang et sueur : une respiration lourde et pénible gêne sa poitrine et agite ses flancs : son bras languit sous le poids de son bouclier ; sa main ne tourne plus qu'avec lenteur son glaive, qui, émoussé et sans tranchant, meurtrit et ne coupe plus.

« Sentant son état, le Soudan s'arrête, dans l'attitude d'un homme irrésolu, et qui discute en lui-même s'il doit mourir et, de sa main, ravir à d'autres la gloire d'une action si éclatante, ou s'il doit survivre à sa défaite et mettre ses jours en sûreté. « Que le Destin triomphe, s'écrie-t-il enfin, et que ma fuite soit le trophée de sa victoire.

« Que l'ennemi me voie fuir, et qu'il insulte une seconde fois à mon exil immérité, pourvu qu'il me voie de nouveau troubler par mes armes sa paix et son trône mal affermi. Non, je ne cède pas, non : le souvenir éternel de mes affronts rendra ma haine éternelle : des cendres mêmes de mon tombeau, je renaîtrai leur ennemi, et toujours plus implacable. »



CHANT DIXIÈME.

ISMEN FAIT ENTRER SOLIMAN DANS JÉRUSALEM

Soliman parlait encore, quand il aperçoit à peu de distance un coursier qui dirigeait vers lui ses pas errants. Aussitôt il le saisit par sa bride flottante, et, malgré la douleur et la fatigue, s'élance sur son dos. Il a perdu l'effrayant cimier qui surmontait son casque, maintenant bas et sans ornement : sa cotte d'armes déchirée ne conserve aucun vestige de sa richesse et de sa pompe royale.

« Tel un loup, chassé d'une bergerie, fuit et se cache : et quoique ses flancs profonds regorgent de victimes, toujours avide de sang, sa langue erre altérée sur ses lèvres immondes. Tel Soliman, après ce sanglant carnage, s'éloigne encore inassouvi. »

Une fois hors du champ de bataille, il médite sur ce qu'il doit faire et se décide à aller rejoindre l'armée que rassemble le roi d'Egypte. Malgré sa fatigue et ses blessures, il marche tout le jour, et, la nuit venue, il s'étend à terre, la tête posée sur son bouclier. Il s'endort, mais une voix sévère vient l'arracher à son sommeil. Cette voix est celle de l'enchanteur Ismen, qui lui reproche d'abandonner ses compagnons d'armes sans sépulture et sans vengeance : il offre de le conduire sain et sauf jusqu'au milieu de Jérusalem, où il trouvera l'occasion de nouveaux combats. Soliman accepte : « le meilleur conseil pour moi, dit-il, sera toujours celui qui m'offre le plus de fatigues et de dangers. » Alors l'enchanteur verse sur ses blessures un baume qui les cicatrise et rend au corps sa vigueur ; puis, prenant place avec lui sur un char, il répand autour d'eux un nuage aussi merveilleux que celui dont Vénus entoure Enée, sur la côte inhospitalière de Carthage (1). Ce nuage les dérobe en effet à tous les regards, tout en leur permettant de voir librement ce qui les entoure. Ils traversent ainsi le champ de bataille, et voient les chrétiens occupés, les uns à dépouiller les morts de leurs armes et de leurs vêtements, les autres à attiser des feux, pour y jeter le vulgaire des Turcs et des Arabes.

« Soliman soupire du fond de sa poitrine, tire son fer, s'élance du char et veut courir : mais le vieil enchanteur le rappelle en criant et réprime sa folle audace. Il le fait remonter et dirige leur course vers la colline la plus haute : ils vont ainsi quelque temps, jusqu'à ce qu'ils aient laissé derrière eux le camp des chrétiens.

« Ils descendent alors du char, qui dans l'instant s'évanouit ; et tous deux à pied, toujours cachés dans le même nuage, ils descendent à gauche dans une vallée jusqu'à

(1) *Enéide*, livre I, v. 411 et 439.

l'endroit où la montagne de Sion fait face au couchant. Là le magicien s'arrête et, d'un œil attentif, examine la côte escarpée.

« Dans le flanc du rocher s'ouvre une grotte profonde, creusée depuis très longtemps ; mais comme elle n'était pas fréquentée, des ronces et des herbes en avaient obstrué l'ouverture. Le magicien écarte ces obstacles : il se courbe et se baisse pour s'introduire dans l'étroit sentier. D'une main en avant, il sonde le passage, il tend l'autre au prince pour le guider.

« Quel est donc, dit alors le Soudan, ce chemin dérobé que je dois suivre ? Je pouvais, si tu l'eusses permis, m'en ouvrir un meilleur avec mon épée. » — « Ne dédaigne point, fier guerrier, lui répond Ismen, de porter tes pas dans cet obscur sentier : il a été foulé souvent par le grand Hérode, dont la gloire militaire est encore si brillante.

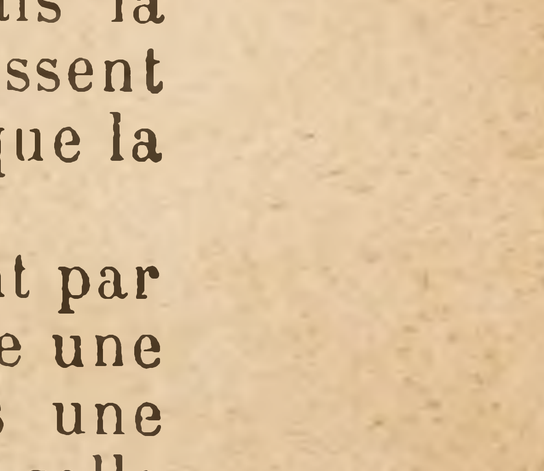
« Ce roi creusa cette caverne, quand il voulut donner un frein à ses sujets. C'est par elle que, sans être vu, il pouvait passer de la tour appelée par lui Antonia, du nom de son illustre ami (1), dans le grand temple antique (2) ; par elle encore, il pouvait quitter secrètement la ville, y introduire ou en faire sortir ses soldats.

« Aujourd'hui, moi seul, de tous les hommes vivants, connais ce sentier solitaire et obscur : il nous conduira au palais où Aladin, effrayé, plus qu'il ne devrait peut-être, des menaces de la fortune, a rassemblé ses plus sages conseillers et les grands du royaume. Tu vas arriver fort à propos : écoute d'abord en silence, puis, le moment venu, fais entendre ton langage hardi. »

« Ainsi parle Ismen, et Soliman dont le corps gigantesque emplit l'humble caverne, suit à travers les ténèbres la main qui le guide. D'abord, ils marchent en rampant ; mais la grotte s'élargissant à mesure qu'on avance, ils finissent par monter aisément, et bientôt ils ont parcouru presque la moitié de cet antre obscur.

« Ismen ouvre alors une petite porte, et ils montent par un escalier abandonné, sur lequel un soupirail jette une lueur pâle et incertaine. Enfin ils parviennent dans une chambre souterraine, et de là ils passent dans une salle éclatante de lumière. Là, le sceptre en main et le diadème au front, le roi siège, d'un air morne, au milieu de ses sujets attristés.

(1) Marc-Antoine, le célèbre triumvir romain.
(2) Le temple de Salomon.


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ

« Du sein du nuage, le fier Soliman voit sans être vu, et observe tout ce qui l'entoure. Il entend le monarque qui, de son trône brillant, parle ainsi le premier : « O mes fidèles sujets, la journée d'hier a été vraiment funeste pour notre empire : et, déchus de nos plus hautes espérances, nous ne pouvons désormais compter que sur le secours de l'Egypte.

« Mais, dans un péril si pressant, vous voyez vous-mêmes combien l'espoir est lointain. Je vous ai donc tous rassemblés ici, pour que chacun puisse produire son avis. » — Il se tait, et un sourd murmure parcourt l'assemblée, pareil au frémissement du vent dans les bois. Mais, d'un front audacieux et serein, Argant se lève et apaise ce murmure. »

Sans douter du secours promis, il veut que chacun compte sur soi-même, et que, préparé à tout événement, il se promette la victoire et méprise la mort. Cet énergique conseil est combattu par Orcan, dont les sentiments de père et d'époux ont amolli le courage. Il émet l'espoir que le roi se rendra mieux compte de la situation présente, et verra si les murs de la ville sont en état de résister aux assauts de l'ennemi. Les vivres ne manqueront-ils pas, pour peu que le siège se prolonge et que l'armée égyptienne tarde à paraître ? A-t-on du moins des chances de vaincre ? Argant lui-même et Clorinde ont fui devant Godefroi.

« Oh ! bien sage, s'écrie-t-il en terminant, fut le roi de Tripoli, qui sut obtenir la paix des Francs et garder son royaume ! mais l'obstiné Soudan est à cette heure étendu mort, ou gémit dans les chaînes de l'esclavage ; peut-être exilé, tremblant, fugitif, est-il réservé à de plus grands malheurs. Pourtant il pouvait, par des concessions, par des présents et des tributs, sauver une partie de son royaume. »

Un tel langage indigne Soliman, qui ne peut contenir sa fureur. Soudain le nuage qui l'enveloppait

se dissipe : le guerrier apparaît en pleine lumière, et s'avançant fièrement au milieu du conseil :

INTERVENTION DE SOLIMAN DANS LE CONSEIL TENU PAR ALADIN

« Me voici, moi ce Soudan dont on parle, et je ne suis ni fugitif, ni tremblant. Et avec ce bras, je m'offre de prouver à cet homme qu'il est un lâche et un menteur. Moi, qui ai répandu des torrents de sang, qui ai sur la plaine élevé des montagnes de morts, et, enfermé dans les retranchements ennemis, ai perdu jusqu'au dernier de mes soldats, moi fugitif !

« Mais si cet homme, ou quelque autre pareil à lui, traître à sa patrie et à sa foi, ose parler encore d'une paix infâme et avilissante, bon roi, permets que je l'immole ici. Les agneaux et les loups seront réunis dans la même bergerie, les colombes et les serpents dans le même nid, avant qu'un accord de sentiments nous réunisse sur le même sol avec les chrétiens. »

« Il tient, en parlant ainsi, la main droite sur son épée, dans une attitude menaçante. Tous demeurent, à ce discours, à cet air terrible, muets et interdits ; enfin, d'un visage moins troublé et moins farouche, il s'avance courtoisement vers le roi : « Espère, lui dit-il, noble seigneur, je ne t'apporte pas un faible secours : Soliman est avec toi. »

Aladin remercie le héros, à qui Clorinde et, après elle, d'autres chefs viennent rendre hommage ; seul, le fier Argant se tient dédaigneusement à l'écart.

Cependant le pieux Godefroi, après avoir complété sa victoire et rendu à ses morts les derniers honneurs, a reconnu que cette troupe de cinquante guerriers qui avait tout renversé devant elle, était formée des chevaliers qui avaient suivi l'insidieuse Armide. Tancrède aussi était parmi eux.

Il tarde à Godefroi de les interroger et d'entendre le récit de leurs erreurs. L'un d'eux lui raconte alors comment Armide, après les avoir conduits dans un magnifique château, situé au milieu d'un lac, les a d'abord changés en poissons (1), pour leur donner une preuve de sa puissance; puis, les rendant à leur forme première, les a menacés de nouvelles métamorphoses ou d'une éternelle prison, s'ils ne consentaient à abjurer leur foi et à combattre contre l'armée chrétienne. Tous ont refusé, à l'exception de Raimbaud (2), et ont été traînés, chargés de fers, dans un souterrain. Cependant la magicienne ne conserva pas longtemps ses captifs : elle les remit (3) à un émissaire du prince de Damas, qui les conduisait au roi d'Egypte, quand Renaud, rencontrant le convoi, tua ou dispersa les gardes, et délivra les prisonniers.

Renaud est donc vivant. Avant de quitter les chevaliers pour se rendre à Antioche, il a déposé son armure sanglante et en lambeaux : ainsi s'explique l'erreur, et le bruit de sa mort.

La joie éclate sur tous les visages, et l'ermite Pierre, inspiré et lisant dans l'avenir, annonce les hautes destinées de Renaud, et celles de ses descendants, les princes de la maison d'Este. La nuit survient, et tous vont goûter les douceurs du sommeil. Godefroi seul veille : il n'est point de repos pour ses pensées.

(1) Métamorphose assez puérile et sans portée morale : tout autre est le changement des compagnons d'Ulysse en pourceaux, sous la baguette de Circé. V. *Odyssée*, chant X, vers 203 et suiv.

(2) C'est ce même Raimbaud que le poète nous montre, au chant VII, attaquant Tancrède, et c'est en le poursuivant que le héros pénètre dans une prison, dont la porte se referme sur lui.

(3) Cette remise des captifs est-elle bien motivée? on voit trop que le Tasse a besoin de fournir à Renaud une occasion de les délivrer.

CHANT ONZIÈME.

LES CROISÉS VONT PRIER AU MONT DES OLIVIERS

Le chef de l'armée chrétienne, tout occupé de l'assaut, hâtait l'achèvement des machines de guerre, quand Pierre l'Ermite vient l'avertir de demander d'abord, par des prières publiques, la victoire à Dieu. « Serviteur aimé du Christ, lui répond Godefroi, il m'est doux de suivre ton conseil. Tandis que je vais inviter les chefs à se rendre auprès de moi, va trouver les pasteurs du peuple, Guillaume et Adhémar (1) ; c'est vous que regarde le soin de cette pompe religieuse. » Le cortège s'organise et sort du camp. En tête marche Pierre, suivi du clergé et des deux évêques, puis vient Godefroi, et derrière lui, deux à deux, les capitaines escortés des soldats en armes.

« Ainsi chantant, le peuple fidèle se déroule en longues files, et s'avance lentement vers le mont des Oliviers, mont sacré connu de tout l'univers, qui s'élève à l'orient en face des murs de la ville, dont il n'est séparé que par la vallée de Josaphat.

« C'est là que l'armée se dirige, et ses chants font retentir les vallées profondes, les hautes collines et leurs cavernes, et de mille côtés l'écho lui répond. On dirait qu'un

(1) Au chant I^er^, Godefroi passe en revue son armée : ..... « Deux pasteurs des peuples, Guillaume et Adhémar, déploient ensuite leurs enseignes... Le premier a choisi dans la ville d'Orange et aux environs quatre cents soldats ; l'autre en amène du Puy un nombre égal et non moins habile à combattre. » St. 38 et 39.

chœur champêtre est caché dans ces antres et sous ces feuillages, tant résonnent avec clarté le grand nom du Christ et le nom de Marie.

« Cependant, du haut de leurs murs, les païens, tranquilles et étonnés, contemplent ces lentes évolutions, ces chants d'humilité, cette pompe extraordinaire et ces rites étrangers. Puis, revenus de la nouveauté de ce saint spectacle, les malheureux poussent de profanes clameurs ; la montagne, la vallée, le torrent mugissent de leurs outrages et de leurs blasphèmes.

« Mais le peuple de Jésus n'interrompt pas sa pure et suave mélodie : il ne se détourne pas à ces clameurs, et ne s'en inquiète pas plus que du vacarme d'un essaim d'oiseaux. Il ne craint pas que de si loin les traits lancés par l'ennemi puissent troubler la sainte cérémonie, et il continue les pieuses hymnes commencées.

« Puis, sur la cime de la colline, ils ornent l'autel qui doit être pour le prêtre la table sainte : aux deux côtés, une haute lampe d'or répand sa brillante lumière. Là, Guillaume revêt d'autres habits, ornés et précieux : il se recueille un instant, puis, d'une voix claire, il s'accuse lui-même, rend grâces à Dieu et l'implore.

« Les plus près de lui écoutent humblement, les plus éloignés fixent du moins sur lui leurs regards. Mais quand il a célébré les profonds mystères du saint sacrifice : « Partez », leur dit-il, et levant au-dessus du front de ces guerriers sa main sacerdotale, il les bénit. Alors les pieuses troupes s'en retournent par les mêmes chemins qu'elles ont parcourus (1) ».

PREMIER ASSAUT DONNÉ A LA VILLE

Godefroi emmène dans sa tente les principaux chefs, et leur annonce que l'assaut sera livré le lendemain. Les hérauts proclament ensuite à son de trompe que tout guerrier doit se trouver sous les armes au lever du jour. Le lendemain, en effet, l'armée est prête dès l'aurore. Malgré

(1) Chateaubriand a dit de ce passage : « Le Tasse a décrit une procession dans la *Jérusalem*, et c'est un des plus beaux tableaux de son poème. »

(*Génie du christianisme*, 2e partie, livre II, chapitre IX.)

Raimond, qui ne veut pas que le général expose sa vie, Godefroi, décidé à monter à l'assaut, paraît sans cuirasse et armé à la légère. Pendant que les assiégés, au milieu desquels on distingue Argant, comme une tour menaçante (1), et Clorinde, armée d'un arc et d'un carquois, se préparent au combat, le général chrétien range ses troupes en bataille. Il place en avant l'infanterie, en deux lignes obliques, le long des murs qu'il veut attaquer. Au centre sont les balistes et les autres instruments qui doivent lancer aux créneaux les pierres et les traits. Les cavaliers veillent, en arrière, sur les fantassins. Il jette des coureurs sur les ailes, puis donne le signal de la bataille. Les archers, les frondeurs et les machines lancent des projectiles si nombreux que les rangs des assiégés se dégarnissent derrière leurs créneaux.

« Le peuple impétueux et rapide des Francs s'élance alors de toute sa vitesse. Les uns adaptent ensemble leurs boucliers et s'en couvrent la tête ; les autres, tapis sous des machines, s'y mettent à l'abri de la grêle des pierres. Ils parviennent ainsi au fossé, qu'ils cherchent à combler et à mettre de niveau avec le terrain.

« Le fossé, suivant la disposition des lieux, n'avait ni limon ni eau croupissante : aussi, quoique large et profond, les pierres, les fascines, les arbres et les mottes de terre ne tardent pas à le remplir. Cependant l'audacieux Adraste sort le premier la tête, et dresse une échelle. Malgré les traits, le bitume bouillant qui pleuvent sur lui, il s'élance et monte.

« On le voit, ce fier Helvétien, parvenu à moitié de sa route aérienne, en butte à mille traits, sans qu'aucun ait arrêté sa course hardie, quand une pierre ronde, d'un poids énorme, et rapide comme une bombe, l'atteint sur son casque et le renverse à terre. Ce coup, c'est le Circassien qui l'a lancé.

« Le coup ni la chute ne sont mortels, mais si rudes

(1) Souvenir d'Homère, qui nous montre « Ajax semblable à une tour. »

qu'Adraste en demeure étourdi, et git comme un poids immobile. Alors Argant, d'un ton farouche et altier : « Le premier est tombé : qui sera le second ? Que ne venez-vous à découvert nous attaquer, lâches guerriers ; je ne me cache pas, moi ! Vos retraites étranges ne vous serviront pas ; vous y périrez comme des bêtes fauves dans leurs tanières. »

« Il dit, mais, malgré ses discours, les soldats cachés dans les creux des machines, réunis et serrés sous les boucliers, bravent les traits et les lourdes pierres. Déjà des machines énormes et des poutres démesurées menacent les murailles, et les coups du bélier, à la tête armée de fer, font gémir les portes et les remparts.

« Cependant un énorme bloc, roulé par cent bras vigoureux, tombe sur la tortue la plus serrée (1) ; on eût dit la chute d'une montagne. Il rompt l'union des boucliers, et brise plus d'un casque et plus d'un front : la terre reste couverte et rougie d'armes, de sang et de membres en lambeaux.

« Les assaillants alors ne restent plus abrités sous leurs machines, mais, dédaignant un péril obscur, ils veulent au grand jour faire éclater leur valeur. Les uns dressent des échelles et y montent ; les autres, à l'envi, sapent les fondements : le mur s'écroule, et ses flancs déchirés offrent une brèche à l'ardeur des Francs.

« Le mur allait céder sous les coups terribles et redoublés du bélier destructeur : mais, à travers les créneaux, les assiégés emploient à la défense tous les stratagèmes usités dans la guerre : partout où la grande poutre va porter ses coups, ils suspendent des balles de laine et les lui opposent : cette matière molle et souple reçoit les coups et les amortit (2). »

(1) Lorsque les soldats romains, imités ici par les croisés, élevaient leurs boucliers au-dessus de leurs têtes, en les serrant l'un contre l'autre, cela s'appelait *testudinem agere*, former la tortue, parce que ce toit de boucliers ressemblait à la carapace d'une tortue.

(2) Le Tasse suit ici d'assez près le récit des chroniques. On lit en effet dans Guillaume de Tyr : « Les assiégés avaient suspendu au haut de leurs remparts des sacs remplis de paille, des cordes, des tapis, des matelas garnis de soie, qui portaient un peu en avant des murailles, appuyant sur d'énormes poutres, en sorte que ces objets mobiles et élastiques en même temps défendaient les murs de la violence des chocs qu'on dirigeait sur eux, et rendaient à peu près inutiles les efforts des assiégeants.

(GUILLAUME DE TYR, livre VIII, édit. Guizot.)

Mais Godefroi parvient à faire avancer jusqu'aux murailles une vaste tour, portée sur des roues. A l'aide de longues faux, les Francs coupent les câbles qui soutenaient les balles de laine, et le mur désarmé s'écroule sous les coups du bélier. La brèche est ouverte et Godefroi va s'y élancer le premier, lorsque Clorinde, dont les flèches viennent déjà de faire d'illustres victimes, atteint le général à la jambe. Celui-ci, résistant à la douleur, continue sa course, monte sur les débris du mur et engage les autres à le suivre. Mais bientôt sa jambe blessée ne peut plus le soutenir, et il est forcé d'abandonner l'assaut. Il a chargé Guelfe de le remplacer dans le commandement: une pierre, lancée au hasard, atteint ce nouveau chef et le renverse, sous les yeux des deux peuples. Les assiégés reprennent confiance, et le farouche Argant insulte de nouveau aux chrétiens:

DÉFI D'ARGANT A SOLIMAN

« Ce n'est plus ici Antioche, leur crie-t-il, ce n'est plus cette nuit favorable à vos artifices. Le soleil brille, le peuple est éveillé, c'est une autre guerre, un autre genre de combats. L'amour du butin et de la gloire est-il donc éteint en vous ? Pourquoi vous arrêter si tôt ? et un court assaut vous a-t-il épuisés, ô Francs, qui n'êtes que des femmes? »

« Il dit, et l'audacieux guerrier s'enflamme d'une telle furie, que la grande cité qu'il défend ne lui semble pas un champ assez vaste pour sa valeur. Il s'élance à grands bonds sur les ruines du mur où s'ouvre la brèche, s'en empare, et crie à Soliman qu'il aperçoit près de lui :

« Soliman, voici le lieu, voici l'heure qui doit juger de notre courage. Pourquoi tarder ? que crains-tu ? C'est le moment où le plus ambitieux doit chercher le prix de la gloire hors de ces murailles (1) ! » Il dit, et tous deux à

(1) Ce défi est celui que Pulfion adresse à Varénus, lorsque les deux centurions romains, émules de courage, sortent du camp assiégé par les Gaulois.

(V. *Commentaires de César*, livre V.)



l'envi se précipitent, l'un entraîné par la furie, l'autre par l'honneur et piqué de cet insolent défi.

« Ils fondent à l'improviste sur les ennemis étonnés, et jaloux de l'emporter l'un sur l'autre, ils massacrent tant d'hommes, dispersent tant de boucliers et de casques, brisent tant d'échelles et abattent tant de béliers, qu'ils semblent en former une montagne, et de toutes ces ruines élever un autre rempart à la place du rempart écroulé. »

LA GRANDE TOUR ÉCHAPPE A LA DESTRUCTION

Les chrétiens cèdent, et abandonnent leurs machines, que les deux musulmans, demandant des torches, s'apprêtent à incendier, quand l'invincible Tancrède accourt, réprime en peu d'instants l'élan de l'ennemi, le repousse, et lui enlève l'avantage du combat.

Pendant ces alternatives, Godefroi, retiré dans sa tente, essaie d'arracher la flèche restée dans sa blessure, mais le bois se brise. Il veut qu'on élargisse la plaie, pour en extraire le fer. Mais toutes les tentatives, tout l'art du médecin échouent. Enfin l'ange tutélaire du héros, touché de sa souffrance, va cueillir sur l'Ida le dictame, plante dont les jeunes feuilles ont une vertu souveraine. Il en distille le suc dans les lotions préparées, et quand le médecin en arrose la blessure, le trait sort de lui-même : le sang s'étanche, la douleur fuit et la vigueur renaît. Impatient de retourner à l'assaut, Godefroi chausse ses brodequins de pourpre, brandit sa lance démesurée, charge son bras du bouclier et se couvre de son casque. Mille guerriers le suivent, soulevant un nuage de poussière : la terre tremble sous leurs pas. Bientôt le héros pousse trois cris (1) et, à sa voix

(1) Ainsi Achille, dans l'*Iliade*, chant XVIII, vers 228 et 229 : « Trois fois le divin Achille crie avec force sur le bord du fossé ; trois fois le désordre se répand chez les Troyens et leurs vaillants alliés. »

qu'ils ont reconnue, les chrétiens tentent une nouvelle attaque. Mais déjà Soliman et le Circassien se sont retranchés sur la brèche, et en défendent obstinément l'entrée contre Tancrède et sa troupe. Godefroi arrive et lance à Argant une javeline foudroyante qui traverse toute l'armure du Sarrasin, et s'abreuve de son sang. Mais, insensible à la douleur, Argant arrache le fer, et le relance contre Bouillon qui se courbe, et dérobe sa tête au coup. Il tire son épée et monte sur les ruines: la lutte est vive et meurtrière; mais la nuit s'abaisse et met fin au combat.

« Avant de quitter le champ de bataille, le pieux Bouillon fait emporter les malades et les blessés : il n'abandonne pas non plus à ses ennemis le reste de ses machines de guerre. La grande tour, terreur première des infidèles, bien que disjointe et brisée en plus d'un endroit, reprend la route du camp.

« Echappée aux plus grands périls, elle allait arriver en lieu sûr: mais tel un vaisseau, qui parfois a couru à pleines voiles sur la mer orageuse et bravé les ondes, vient en vue du port se briser sur le sable ou sur un perfide écueil ; tel encore un courrier qui a franchi des routes dangereuses, bronche et tombe au seuil de sa demeure :

« Ainsi la tour chancelle : du côté qui a été le plus exposé aux pierres, deux roues les plus faibles se brisent, et la tour s'arrête, pendante et menaçant ruine. Mais les soldats qui la conduisaient l'étaient solidement et attendent que d'habiles ouvriers viennent en réparer les dommages.

« Godefroi veut et ordonne qu'elle soit rétablie avant le retour du soleil. Il fait occuper les voies d'accès et dispose des gardes autour de l'énorme machine : mais de la ville on entend distinctement le bruit des marteaux et des voix ; mille flambeaux allumés éclairent et trahissent les travailleurs. »

CHANT DOUZIÈME.

CLORINDE ET ARGANT SORTENT POUR BRULER LA GRANDE TOUR

Pendant que des deux côtés on travaille à réparer ou les machines ou les murs, Clorinde, témoin, la veille des exploits de Soliman et d'Argant, brûle de les égaler, et ne peut goûter le repos. Elle est décidée à combattre, non plus de loin, du haut des murailles, mais devant la ville, l'épée d'une main, pour disperser l'ennemi, la torche dans l'autre, pour brûler la grande tour des chrétiens. Elle confie ce hardi projet à Argant, et lui demande, si le destin s'oppose à son retour, de prendre soin des femmes qui lui sont attachées et du vieillard dévoué qui lui a servi de père.

« Argant s'étonne, et il sent son cœur bondir sous l'aiguillon puissant de la gloire : « Tu sortiras, lui répond-il, et moi, tu me laisseras ici, confondu dans la foule des soldats ? et, d'un lieu sûr, j'aurai le plaisir de contempler la flamme et la fumée de l'incendie ! Non, non, si j'ai été le compagnon de tes combats, je veux l'être aussi de ta gloire et de ta mort.

« J'ai, comme toi, un cœur qui méprise la mort, et je crois qu'il est beau d'échanger la vie contre la gloire. — Tu en as donné, dit Clorinde, une preuve impérissable dans ta généreuse sortie. Moi, je ne suis qu'une femme, et ma mort ne sera point un malheur pour cette ville désolée. Mais toi, si tu tombes (que le ciel détourne ce présage !), qui restera pour défendre ces remparts ? »

« Le guerrier répond : « C'est en vain que tu opposes de

trompeuses excuses à ma ferme résolution. Je suivrai tes pas si tu me guides, mais je les devancerai, si tu me refuses. » Tous deux d'accord, ils se rendent auprès du roi, qui les accueille, entouré de ses capitaines et de ses plus sages conseillers. « Sire, lui dit Clorinde, daigne écouter ce que nous voulons te dire, et agréer nos projets.

« Argant promet ici (et sa promesse ne sera pas vaine) de brûler la grande machine. Je serai avec lui : nous attendons seulement que la fatigue ait amené un sommeil plus profond. » Le roi élève les mains, et des larmes de joie coulent le long de ses joues ridées : « Loué sois-tu, s'écrie-t-il, ô toi qui daignes abaisser tes regards sur tes serviteurs et me conserver mon royaume.

« Non, il ne tombera pas de longtemps, s'il lui reste pour appui des cœurs si généreux. Mais vous, couple magnanime, par quels honneurs ou par quels dons pourrai-je égaler vos services ? Que la voix immortelle de la Renommée publie vos louanges, et remplisse le monde du bruit de votre gloire : votre action même est votre récompense, et la moitié de mes Etats ne peut vous payer qu'en partie. »

« Ainsi parle le vieux roi, et tendrement il les presse tour à tour sur son sein (1). »

Soliman, pris d'une noble jalousie, veut les accompagner; mais le roi ne le permet pas, et, sur le conseil d'Ismen, Clorinde et Argant, retardant un peu leur sortie, vont attendre dans leur demeure le moment opportun. Clorinde quitte ses riches habits et ses armes brillantes pour revêtir une armure noire et sans ornements. A cette vue, le vieil *Arsète* qui l'avait reçue à sa naissance et ne s'en était pas séparé depuis, la conjure de renoncer à son périlleux dessein, et

(1) Cette belle scène est à rapprocher du commencement de l'épisode de Nisus et Euryale, au neuvième livre de l'*Enéide* : malgré la différence des personnes, la situation est la même : Nisus fait part de son projet de sortie à Euryale, qui veut l'accompagner : Nisus essaie en vain de l'en détourner, et tous deux se rendent auprès du roi (Ascagne en l'absence d'Enée). Transports de joie du vieil Aletès, qui embrasse en pleurant les deux guerriers. On retrouve les mêmes expressions, et le Tasse traduit ici autant qu'il imite. V. Virgile, *Enéide*, livre IX, v. 184 255.

pour essayer de la fléchir, lui révèle le mystère de sa naissance. Fille d'une reine chrétienne d'Ethiopie, elle a été, avant d'avoir reçu le baptême, remise secrètement à Arsète, chargé de la conduire dans quelque contrée lointaine et de l'y élever. Pendant le voyage, une tigresse est venue allaiter l'enfant ; plus tard, lorsqu'Arsète, soutenant Clorinde d'une main, traversait avec elle un torrent, une vague a soulevé la jeune fille et l'a portée saine et sauve sur la rive. Malgré ces prodiges, malgré les vœux de la mère, Arsète l'a élevée dans la foi païenne; mais hier, un guerrier (1) lui est apparu en songe : « Félon, lui a-t-il dit, l'heure approche où Clorinde doit changer de vie et de destin ; elle sera mienne malgré toi, et il ne te restera que le désespoir. » Il pressent une catastrophe, et Clorinde demeure un instant pensive, car un songe semblable a troublé son esprit; mais bientôt rassérénée, et immuable dans son projet, elle va retrouver Argant.

Ils sortent en silence, au milieu des ténèbres, et serrés l'un contre l'autre, d'un pas rapide et allongé, ils descendent le long de la colline: bientôt ils découvrent la machine ennemie: le garde pousse un cri et leur demande l'ordre: ils s'avancent sans répondre, et, quand l'alarme est donnée, ils se précipitent comme la foudre, renversent tous les obstacles et lancent sur la machine le feu et les matières combustibles préparées par le magicien Ismen. La flamme grandit, serpente, éclate de toutes parts, et bientôt l'énorme machine s'écroule consumée. Deux escadrons de chrétiens accourus à l'incendie forcent à la retraite les

(1) Saint Georges, que la reine d'Ethiopie, mère de Clorinde, invoquait souvent, et priait d'être le protecteur de sa fille.

deux guerriers qui reculent pas à pas et arrivent à l'une des portes : les chrétiens les pressent, et sont repoussés par Soliman, qui ferme la porte, mais a laissé par mégarde Clorinde en dehors. A ce moment, la guerrière venait de s'élancer sur un ennemi qui l'avait blessée.

COMBAT DE CLORINDE ET DE TANCRÈDE

« Après qu'elle a éteint sa colère dans le sang de son ennemi, revenue à elle-même, elle voit la porte close, les chrétiens autour d'elle, et se croit perdue. Mais s'apercevant que personne ne la regarde, elle imagine un nouveau moyen de salut : elle se mêle aux ennemis, comme si elle était des leurs, se glisse sans bruit dans la foule, et nul ne la remarque.

« Comme un loup qui, dans l'ombre, s'est repu de carnage, se dérobe en silence et s'enfonce dans les bois, Clorinde, à la faveur de la confusion et des ténèbres, s'éloigne inaperçue. Tancrède seul, survenu au moment où elle tuait Arimon, l'a vue, l'a remarquée et s'est attaché à ses pas.

« Il veut l'éprouver au combat : il la prend pour un homme digne de se mesurer avec lui. Elle tourne la colline et se dirige vers une autre porte, où elle se prépare à entrer. Il la suit avec ardeur : avant qu'il l'ait atteint, Clorinde, qui a entendu un bruit d'armes, se retourne et s'écrie : « O toi, qui cours ainsi, qu'apportes-tu ? » Tancrède répond : « La guerre et la mort. »

« La guerre et la mort ! tu les auras, dit-elle ; je ne refuse pas de te les donner, si tu les cherches » : et elle l'attend de pied ferme. Tancrède, qui voit son ennemi à pied, ne veut pas profiter de son cheval, et descend. Tous deux saisissent leur glaive acéré, et enflammés d'orgueil et de colère, ils s'élancent l'un contre l'autre, semblables à deux taureaux jaloux et furieux.....

« Ils ne veulent ni esquiver, ni parer les coups, ni reculer : l'adresse n'a point de part dans ce combat. Ils ne se portent pas de coups tantôt feints, tantôt réels, tantôt mesurés : l'ombre et la fureur ne leur permettent pas d'user de leur art. Leurs épées se croisent et se heurtent avec un bruit horrible ; leur pied est ferme et toujours immobile, leur main toujours en mouvement : de taille ou de pointe, jamais ils ne frappent en vain.

« La honte excite le dépit à la vengeance, et, à son tour,

la vengeance renouvelle la honte (1). Ainsi toujours un nouvel aiguillon et un nouveau motif les pousse à frapper. D'instant en instant, la lutte se ranime et se resserre ; ne pouvant plus manier l'épée, ils se frappent du pommeau, et, dans leur rage cruelle, ils se heurtent de leurs casques et de leurs boucliers.

« Trois fois le chevalier serre l'héroïne dans ses bras robustes, trois fois elle se dégage de ces liens, liens d'un implacable ennemi, et non d'un amant. Ils reprennent leurs épées, et l'un et l'autre les teignent de leur sang. Enfin, couverts de blessures, épuisés et haletants, tous deux s'éloignent pour respirer, après cette longue fatigue.

« Ils se regardent l'un l'autre, et sur le pommeau de leurs épées ils appuient leur corps affaibli. Déjà le rayon de la dernière étoile languit aux premiers feux qui s'allument à l'orient. Tancrède voit couler à flots le sang de son ennemi, tandis que lui-même est moins blessé : il en ressent une joie orgueilleuse. O fol esprit humain, que le moindre souffle de la fortune enivre !

« Malheureux, de quoi te réjouis-tu ? Oh ! que ton triomphe te sera douloureux et amère ta victoire ! Chaque goutte de ce sang, tes yeux, si tu survis, la paieront d'une mer de larmes. Les deux guerriers s'observent sans parler, et demeurent quelque temps immobiles. Enfin Tancrède rompt le silence, et dit à son rival, dont il voudrait connaître le nom :

« Il est cruel pour nous que tant de valeur se perde dans l'ombre muette de la nuit : mais puisqu'un sort injuste nous refuse la gloire et les témoins que méritent nos exploits, je te prie (s'il y a place pour les prières au milieu des armes) de me découvrir ton nom et ta qualité, afin que je sache, vainqueur ou vaincu, quel rival doit honorer ma mort ou mon triomphe.

« Tu me demandes en vain, répond fièrement Clorinde, ce que jamais je ne révèle : mais qui que je sois, tu vois en face un de ces deux guerriers qui ont embrasé la tour. » Tancrède, à ces mots, éclate de fureur : « Tu as parlé hors de propos, s'écrie-t-il ; ton aveu et ton silence, barbare deloyal, m'excitent également à la vengeance. »

« La colère leur rentre au cœur, et, tout faibles qu'ils sont, les précipite au combat. Cruel combat, où l'adresse n'a point de part, où la force est éteinte, où toutes deux sont remplacées par la rage ! Quelles sanglantes et larges

(1) Pensée subtile et tour affecté.



Mort de Clorinde.

ouvertures font les deux épées dans les cuirasses ou dans les chairs ! Si la vie ne s'échappe pas de leur poitrine, c'est que la fureur l'y retient.

« Telle la mer Egée, quand s'apaisent l'Aquilon et le Notus qui viennent de la bouleverser, ne se calme point encore, mais conserve le bruit et le mouvement de ses vagues soulevées : tels ces deux guerriers, bien qu'ayant perdu avec leur sang la vigueur qui animait leur bras, ont gardé leur impétuosité première, et ajoutent blessure sur blessure.

MORT DE CLORINDE

« Mais enfin l'heure fatale est arrivée qui doit finir les jours de Clorinde. Tancrède dirige vers son beau sein la pointe de son épée : le fer s'y plonge et s'abreuve de sang : l'étoffe brillante et légère qui l'entoure de son tissu d'or est inondée de ce sang tiède : déjà elle se sent mourir, et son pied vacille, faible et languissant.

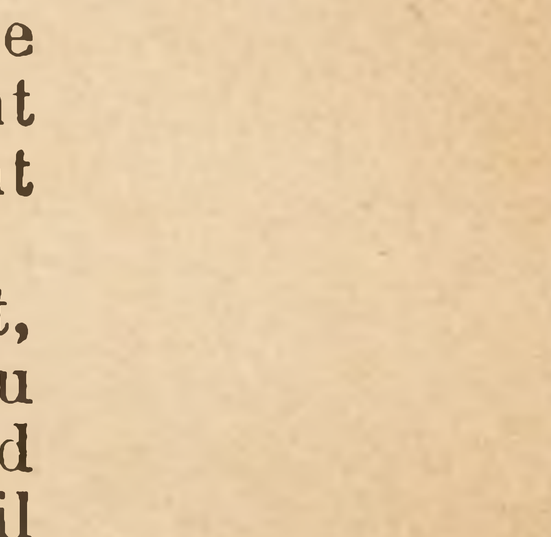
« Lui poursuit sa victoire ; il pousse, il presse, en menaçant la vierge blessée : elle tombe, et d'une voix faible, elle dsonnonce ces dernières paroles, que lui dicte un nouvel reprit : esprit de foi, de charité, d'espérance, vertu qu'à cette heure Dieu lui inspire, voulant que, si elle lui fut rebelle pendant la vie, elle lui devienne soumise à la mort :

« Ami, tu as vaincu ; je te pardonne : et toi aussi, pardonne, non à ce corps qui ne craint rien, mais à mon âme : ah ! prie pour elle, et donne-moi le baptême qui lavera toutes mes fautes. » Ces paroles languissantes ont je ne sais quel accent si touchant et si doux, qu'elles pénètrent le cœur de Tancrède, y éteignent toute colère et arrachent de ses yeux des larmes involontaires.

« Non loin de là, un petit ruisseau jaillit, en murmurant, du sein de la montagne. Tancrède y court puiser de l'eau dans son casque, et revient tristement remplir son grand et pieux ministère. Il sent trembler sa main, tandis qu'il découvre ce front encore inconnu. Il la voit, il la reconnaît, et reste sans voix, sans mouvement. Ah ! quelle vue ! ah ! quelle reconnaissance !

« Il ne meurt pourtant pas alors : il recueille toutes ses forces, les rassemble autour de son cœur, et, étouffant son désespoir, il se hâte de donner, par l'eau du baptême, la vie à celle que son fer a tuée (1). Pendant qu'il prononce

(1) Il y a là deux traits de mauvais goût, que la traduction atté-


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ ΦΑΛΤΑΙΤΣ

les paroles sacrées, la joie ranime Clorinde, elle sourit ; et comme heureuse de mourir, elle semble dire : le ciel s'ouvre : je m'en vais en paix.

« Son blanc visage se couvre de pâleur, comme des violettes qui se mêleraient aux lys. Elle fixe les yeux au ciel, et il semble que le ciel et le soleil se tournent vers elle avec pitié. Elle soulève vers le chevalier sa main nue et glacée et, au défaut de la voix, la lui offre comme un gage de paix. C'est dans cette attitude qu'expire la belle jeune fille, et elle semble dormir. »

A ce moment les forces de Tancrède l'abandonnent, et, vaincu par sa douleur, il est près de succomber, quand survient une troupe de Francs. Le chef, qui de loin a reconnu le prince à ses armes, accourt : il reconnaît aussi Clorinde, et, sans la croire chrétienne, il ne veut pas laisser ce beau corps en proie aux bêtes sauvages : il les fait emporter l'un et l'autre par ses soldats. Déposé dans sa tente, et entouré de soins empressés, le héros ne tarde pas à rouvrir les yeux. Revenu à lui, il gémit sur son forfait, il gémit sur sa victime, qu'il veut aller soustraire, s'il en est temps encore, à la dent des animaux féroces. On lui dit que ce corps, objet de ses larmes, n'est pas loin de sa tente : il se soulève avec effort, et s'avance d'un pas chancelant. Quand il arrive auprès du cadavre, et qu'il voit ce visage décoloré, mais serein comme le ciel d'une belle nuit, il tremble, et tomberait si l'on ne s'empressait à le soutenir. Il exhale alors sa douleur en termes malheureusement affectés, et où la recherche nuit

nue. Tancrède, recueillant toutes ses forces, les *met en garde* autour de son cœur, *in guardia al cor le mise ;* puis il donne *la vie avec l'eau* à celle qu'il *a tuée avec le fer*. Le moment de la scène excluait toute affectation et tout bel esprit : ce n'est là toutefois qu'un détail, une tache légère qui disparaît dans la beauté de l'ensemble. La mort de Clorinde est un des passages qui ont assuré l'immortalité au poème du Tasse.

au pathétique : « O mes yeux, s'écrie-t-il, aussi impitoyables que ma main ! elle a fait les blessures, et vous les contemplez. Vous les contemplez sans pleurer : que mon sang coule donc, puisque mes larmes refusent de couler. » Et, dans son désir désespéré de mourir, il arrache l'appareil qui couvre ses blessures, et un ruisseau de sang coule de ses plaies rouvertes. Il allait périr, quand l'évanouissement où le plonge l'excès de sa douleur, lui sauve la vie.

On le porte sur son lit, et on le ranime. Godefroi accourt, ainsi que les plus chers amis du héros ; mais ni leurs conseils, ni leurs prières ne peuvent calmer ce désespoir obstiné. Le vénérable Pierre a seul plus d'empire, en reprochant à Tancrède son égarement, et en le rappelant à ses devoirs de chevalier du Christ. Il lui montre l'abîme éternel où il va tomber : « Ouvre les yeux, lui dit-il, je t'en supplie, recueille-toi, et maîtrise cette douleur qui te mène à une double mort. » Ces paroles sévères agissent fortement sur l'âme de Tancrède, qui se résout à vivre : mais de temps en temps il gémit, il recommence ses plaintes, tantôt avec lui-même, tantôt avec l'âme envolée, qui l'écoute peut-être du haut du ciel. Enfin il succombe au sommeil.

SONGE DE TANCRÈDE

« Et voici qu'en songe l'amie qu'il pleure lui apparaît ceinte d'une robe étoilée ; jamais elle ne fut si belle, mais l'éclat céleste qui la pare n'empêche pas de la reconnaître. Avec un doux geste de pitié elle semble essuyer les larmes de Tancrède, et lui dire : vois comme je suis belle, comme je suis heureuse, cher et fidèle ami, et que cette vue apaise ta douleur.

« C'est par toi que je suis ainsi. Tu m'as, par erreur, enlevée du monde périssable des vivants, et ta pitié m'a rendue digne d'habiter dans le sein de Dieu, parmi les im-

mortels. Là, en aimant, je goûte le bonheur, là j'espère que s'apprête aussi pour toi une place, d'où tu contempleras, à la clarté du jour éternel, les beautés du grand Soleil et les miennes.

« Si toi-même ne te fermes pas le ciel, si tu ne te laisses pas égarer par l'erreur des sens, vis, et sache que je t'aime, je ne te le cache pas, autant qu'il est permis d'aimer une créature. » Pendant qu'elle parle, ses yeux brillent du zèle surnaturel qui l'enflamme ; puis s'enfermant dans le sein de la lumière qui l'entoure, elle disparaît, et verse au cœur du héros une consolation nouvelle.

« Tancrède se réveille consolé, et s'abandonne aux mains prudentes qui le soignent. Cependant il fait ensevelir ces membres chéris qu'une âme si noble animait naguère. Et si sa tombe ne fut pas formée d'un marbre précieux, ni sculptée d'une main habile, on choisit du moins la pierre et l'ouvrier, autant que la circonstance le permit.

« Un long cortège, portant des torches allumées, accompagne la guerrière : ses armes, suspendues à un pin, s'y déploient en forme de trophée. Et le lendemain, lorsque Tancrède peut soulever son corps meurtri, il s'en vient, pénétré d'un saint respect, visiter l'auguste tombeau. »

Pâle, glacé, muet, et comme privé du mouvement, il fixe les yeux sur le marbre. Enfin, répandant un ruisseau de larmes, il laisse éclater sa douleur, et s'adressant à la tombe elle-même, il lui demande de transmettre aux chères reliques qu'elle enferme, et ses soupirs et ses larmes. Je mourrai, ajoute-t-il, en aimant encore : puissent nos âmes amies se réunir dans le ciel, et nos cendres reposer dans le même tombeau (1)!

Cependant le bruit de la mort de Clorinde se répand dans Jérusalem : la douleur déchirante

(1) Pourquoi faut-il que les plaintes de Tancrède soient, ici encore, gâtées par la recherche et le mauvais goût : « O marbre si cher et si honoré, s'écrie-t-il, qui as *au dedans ma flamme*, et *au dehors mes pleurs*. » Il semble que le Tasse craigne d'exprimer la douleur avec le naturel et la simplicité qui seuls lui conviennent et la rendraient éloquente.

d'Arsète attire tous les yeux. Argant, s'avançant au milieu de la foule, témoigne qu'il a voulu sortir au secours de Clorinde, et qu'il en a été empêché par le roi : mais s'il n'a pu la préserver d'une mort fatale, il n'oublie pas ce que le devoir lui impose, et il prononce ce solennel serment :

« Ecoute, Jérusalem, les promesses d'Argant : écoute-les, ô ciel, et si j'y manque, que la foudre tombe sur ma tête ! Je jure de tirer vengeance du Franc homicide, car c'est à moi à venger cette mort. Je jure de ne pas déposer cette épée qu'elle n'ait percé le cœur de Tancrède, et que je n'aie livré son infâme cadavre aux corbeaux. »

Vain serment ; c'est Argant lui-même qui doit tomber sous les coups du héros chrétien.

CHANT TREIZIÈME.

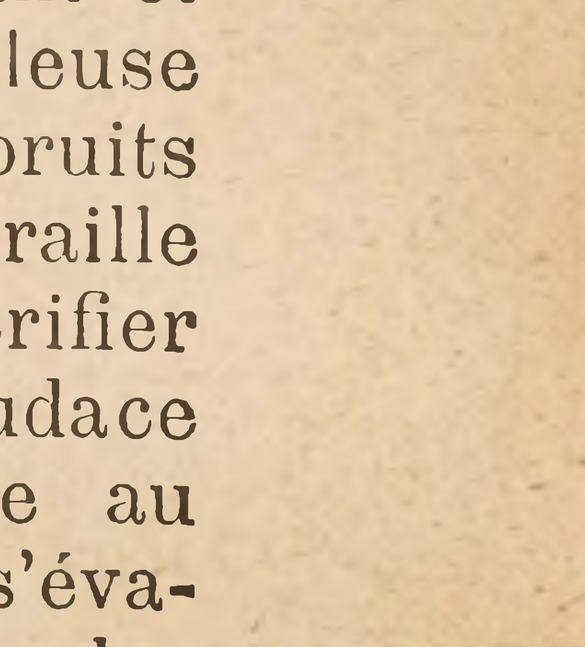
TANCRÈDE DANS LA FORÊT ENCHANTÉE

L'immense machine, que Godefroi faisait réparer par un nouvel assaut, venait à peine de tomber en cendres, qu'Ismen médite de nouveaux artifices pour maintenir en sûreté Jérusalem. Non loin du camp s'élevait une antique forêt, aux arbres touffus, à l'ombre épaisse et redoutée. C'est d'elle néanmoins que les Francs avaient tiré le bois nécessaire pour construire leurs machines. Ismen entreprend de leur en interdire l'accès. Il parvient jusque-là, à la faveur de la nuit, et y accomplit ses opérations magiques. Il évoque les génies malfaisants et les esprits infernaux et, leur confie la garde de la forêt. « Comme le corps, leur dit-il, est la demeure et le vêtement de l'âme qu'ainsi l'un de vous s'unisse à chacun de ces troncs, afin que le Franc s'enfuie, ou du moins s'arrête dès les premiers coups, par crainte de votre vengeance. » Les esprits obéissent, et Ismen se hâte de regagner la ville et d'annoncer au roi le succès de ses enchantements. Il achève de lui rendre confiance, en ajoutant qu'une terrible sécheresse va bientôt abattre les forces des chrétiens et les détruire sans combat.

Cependant Bouillon, qui ne veut pas livrer un nouvel assaut avant d'avoir fait reconstruire la grande tour et quelques machines, envoie les ouvriers à la forêt ; mais ils reviennent bientôt

épouvantés. Le général les renvoie avec une escorte de guerriers intrépides : ils s'approchent, un peu plus que la première fois, de la mystérieuse forêt, mais il en sort un bruit soudain, pareil à celui d'un tremblement de terre, bruit formé des sons les plus divers et les plus discordants Tous pâlissent, et ni la raison, ni la discipline ne peuvent les retenir. Pendant que l'un d'eux fait à Godefroi le récit de ce qu'ils ont vu et entendu, Alcaste,homme d'une témérité stupide et farouche, qui méprise tous les dangers et n'a jamais connu la crainte, offre d'aller seul abattre la forêt. Lorsqu'il en est proche, il brave en effet l'étrange rumeur qui s'en échappe, et va fouler le sol interdit, quand des flammes se répandent, comme des remparts, autour du bois : les plus hautes figurent des châteaux forts et des tours, défendus par des monstres effrayants.Alcaste recule et, pour la première fois, son cœur est ému. Triste et honteux, il n'ose reparaître devant Godefroi, et, mandé par lui, il reste muet et balbutie. Durant trois jours, les plus fameux guerriers essaient d'entrer dans la forêt, et reculent devant ses menaces.

Cependant Tancrède, quoique languissant et accablé de douleur, veut tenter la périlleuse entreprise. Ni l'aspect de la forêt, ni ses bruits effrayants ne peuvent l'arrêter : devant la muraille de flammes, il demeure perplexe ; doit-il sacrifier sa vie ? doit-il revenir sans succès ? L'audace l'emporte sur la crainte ; le héros s'élance au milieu des flammes, qui, à peine touchées, s'évanouissent. Un nuage épais, chargé de pluie, les remplace et disparaît en peu d'instants. Tancrède parcourt la forêt et, au milieu d'un terrain découvert, aperçoit un haut cyprès. Il s'en approche et lit ces mots inscrits sur le tronc :


7*
ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ ΦΙΛΑΤΑΤΤΗΣ

« O toi, guerrier téméraire, qui as osé porter tes pas dans le séjour de la mort, ah ! si tu n'es pas aussi cruel qu'intrépide, de grâce, ne trouble pas ce secret asile. Pardonne aux âmes maintenant privées de la lumière : les vivants ne doivent point faire la guerre aux morts. »

« Ainsi parlait l'inscription. Pendant que Tancrède cherche le sens mystérieux de ces quelques mots, il entend un vent continuel frémir entre les feuilles et les branches des arbres, et en tirer un son qui semble un concert touchant de soupirs humains et de sanglots : il en éprouve au cœur je ne sais quel sentiment confus de pitié, d'épouvante et de douleur.

« Enfin il tire son épée et frappe avec force le haut cyprès. O prodige ! le sang coule de l'écorce ouverte et rougit la terre d'alentour. Le héros frissonne, et pourtant redouble le coup, afin de pénétrer ce mystère. Alors il entend sortir, comme d'un tombeau, un gémissement confus et plaintif.

« Bientôt la voix devient plus distincte : « Ah ! Tancrède, dit-elle, arrête, tu ne m'as que trop offensée : tu m'as chassée du corps, heureuse demeure que j'animais naguère; pourquoi déchirer encore ce tronc malheureux où m'attache mon cruel destin ? Veux-tu donc, barbare, outrager, après leur mort, tes ennemis jusque dans leurs tombeaux ?

« Je fus Clorinde. Je ne suis pas le seul esprit humain qui habite dans ces écorces dures et grossières : mais, Francs ou païens, tous ceux qui ont laissé leurs membres au pied des murailles sont retenus ici par d'étranges enchantements, et je ne sais si je dois dire dans un corps ou dans un tombeau. Ces troncs et ces branches sont animés, et tu es homicide si tu coupes de ce bois. »

« Ainsi qu'un malade voit parfois en songe un dragon ou une énorme chimère entourée de flammes ; il soupçonne, et s'aperçoit même en partie que c'est un fantôme, et non un objet réel, et pourtant il s'efforce de fuir, tant cette apparence horrible et cruelle lui donne d'épouvante : ainsi le timide amant ne croit qu'à demi à ces illusions, et cependant il craint, et finit par céder.

« Son cœur, pénétré de sentiments divers, se glace et tremble : dans cette émotion puissante et imprévue, le fer tombe de sa main : la crainte est son moindre sentiment. Hors de lui-même, il croit voir Clorinde outragée, qui pleure et qui gémit : il ne peut supporter la vue de ce sang, ni entendre ces plaintes douloureuses. »

Ainsi vaincu, non par la peur, mais par la pitié, Tancrède se retire et revient faire à Godefroi le récit de son aventure. Pendant que le général hésite s'il doit aller lui-même tenter de rompre l'enchantement, ou s'il enverra chercher des matériaux dans une forêt plus éloignée, l'ermite Pierre survient, et lui annonce, d'une voix inspirée, qu'un guerrier (1), échappé à d'indignes fers, est en route vers le camp, et qu'il est réservé à son bras d'abattre les derniers obstacles.

LA SÉCHERESSE DANS LE CAMP CHRÉTIEN

« Cependant le soleil, entré dans le signe du Cancer, apporte une chaleur inaccoutumée, funeste aux desseins du héros, funeste à ses guerriers, et qui rend insupportable toute fatigue.

« Toute bienfaisante lumière est éteinte au ciel ; des astres malfaisants y règnent seuls, et répandent leurs vertus funestes qui pénètrent l'air d'influences malignes et cruelles. Une chaleur mortelle étend de plus en plus ses ardeurs dévorantes ; à un jour brûlant succède une nuit plus désolante, que remplace un jour encore plus affreux.

« Le soleil ne se lève jamais que couvert et entouré de vapeurs sanglantes, et portant au front ce triste présage d'un jour malheureux : jamais il ne se couche que semé de taches rougeâtres qui menacent d'un égal malheur à son retour. La certitude des souffrances futures aigrit celle qu'on endure déjà.

« Tandis qu'il darde à plomb ses rayons sur la terre, aussi loin que la vue peut s'étendre, on voit les fleurs se sécher, les feuilles pâlir, l'herbe languir altérée ; la terre se fend, les sources tarissent. Tout ressent la colère du ciel, et les nues stériles, éparses dans l'air, y apparaissent comme des vapeurs enflammées.

« Le ciel a l'aspect d'une noire fournaise : on ne voit rien qui puisse reposer les yeux. Le zéphyr se tait dans ses grottes, et tout mouvement a cessé dans l'air. On ne sent que le souffle embrasé d'un vent venu des sables de l'Afri-

(1) Ce guerrier entrevu, et mystérieusement annoncé, est Renaud, affranchi du pouvoir d'Armide.

que, et ce vent nuisible, étouffant, frappe à tout instant de son épaisse haleine les poitrines et les fronts.

« Les ombres de la nuit ne sont pas moins pénibles, elles semblent toutes pleines de la chaleur du soleil : son voile est traversé de trombes de feu , de comètes et de feux divers. Terre malheureuse, la lune avare te refuse même sa rosée, et l'herbe et les fleurs appellent en vain l'eau qui leur donne la vie.

« Le doux sommeil est banni des nuits inquiètes, et les mortels languissants l'implorent sans l'obtenir. Mais la soif est encore le plus cruel de leurs maux : car le barbare tyran de la Judée a troublé et infecté toutes les sources avec d'âcres poisons et des sucs plus mortels que les eaux du Styx et de l'Achéron.

« La petite fontaine de Siloé, qui offrait aux chrétiens le trésor de son onde limpide et saine, couvre à peine d'une eau tiède le sable de son bassin, et leur est une faible resource (1). Ni le Pô, lors même qu'il est le plus profond, ni le Gange, ni le Nil, alors que ses sept lits ne peuvent le contenir et qu'il inonde la verte Egypte, ne paraissent trop abondants pour leurs désirs.

« Si l'un d'eux voit un lac limpide et argenté dormir entre les ombrages de ses bords, ou des eaux vives se précipiter des Alpes et couler lentement dans les prairies ; ces images deviennent l'instrument de ses tortures, car ce rêve doux et frais le dessèche, et irrite son bouillant désir.

« Voyez ces robustes guerriers, qui ont résisté aux fatigues des plus rudes chemins, qui jamais n'ont ployé sous leur pesante armure et que n'a pu dompter le fer menaçant ; maintenant anéantis, brûlés par la chaleur, ils pressent la terre de leur poids inutile. Et dans leurs veines circule un feu caché, qui les mine et les consume lentement.

« Le coursier, naguère si superbe, languit et prend en dégoût l'herbe qu'il aimait tant : ses pieds affaiblis chancellent et sa tête orgueilleuse tombe maintenant penchée. Il a perdu le souvenir de ses triomphes et le noble amour de la gloire ne l'enflamme plus. Il semble haïr et mépriser, comme un vil fardeau, les dépouilles de la victoire et les riches ornements.

« Il languit, le chien fidèle, et oublie son affection pour

(1) « La fontaine de Siloé, située tout près de la ville, était loin de pouvoir suffire à tant de monde, d'autant plus qu'elle ne coulait pas toujours, et que ses eaux étaient d'ailleurs fort insipides. »
(GUILLAUME DE TYR, livre VIII, page 425 de l'éd. Guizot.)

sa demeure et pour son maître : allongé sur le sol, et brûlé d'un feu intérieur qui le fait haleter sans cesse, il aspire un air nouveau. Mais en vain, pour tempérer ce feu, la nature lui a donné une respiration particulière, il n'en reçoit que peu ou point de soulagement, tant l'air qu'il respire est épais et lourd.

« Ainsi languissait la terre, ainsi gisaient languissants les malheureux mortels (1). »

FIN DU FLÉAU. — ALLÉGRESSE DES CROISÉS

Les soldats se découragent et murmurent : le chef des Grecs profite de la nuit pour quitter le camp, et son exemple entraîne quelques autres désertions. Godefroi l'apprend, mais répugne à sévir : il implore le Roi du ciel, qui, touché de pitié, marque pour lui le terme des épreuves : « Qu'il pleuve, commande-t-il, que l'invincible guerrier revienne et que, pour ajouter à sa gloire, arrive l'armée d'Égypte. »

« A ces mots, il agite sa tête, et les vastes cieux tremblent, et les astres fixes et errants, et l'air, et les plaines de l'Océan, et les montagnes, et les noirs abîmes. On voit à gauche étinceler des éclairs, pendant que le tonnerre gronde ; et les chrétiens, avec des cris de joie, saluent les éclairs et le tonnerre.

« Soudain paraissent des nuées : elles ne s'élèvent point de la terre par l'action du soleil, mais elles descendent du ciel même, qui ouvre et lâche toutes ses cataractes. Voici qu'une nuit imprévue enveloppe le jour de ses ombres et s'étend de toutes parts. Une pluie impétueuse survient, et déjà les ruisseaux gonflés sortent de leurs lits.

« Ainsi, dans la chaude saison, quand parfois descend

(1) Le Tasse a trouvé chez les chroniqueurs des Croisades les principaux traits de cette description ; mais il y a mis son accent personnel, et peut-être n'y avait-il, comme le remarque Ginguené, « qu'un poète né sous le ciel le plus brûlant, qui pût tracer avec tant de vérité les effets de ce fléau terrible. On reconnaît dans toute cette description l'homme qui a plus d'une fois senti, comme on le sent dans le pays de Naples, l'influence étouffante du siroco. » (*Histoire littéraire d'Italie*, partie II, chapitre XVI.)

du ciel une pluie désirée, une bande d'oiseaux criards l'attendent d'une voix rauque et joyeuse sur la rive sèche ; ils déploient leurs ailes à la fraîche ondée, volent tous aux endroits les plus profonds du ruisseau pour s'y baigner, s'y plongent et éteignent leur soif ardente ;

« Ainsi, les chrétiens saluent, avec des cris d'allégresse, cette pluie qu'épanche sur eux une main compatissante. Les uns se plaisent à en inonder leurs cheveux, ou leur manteau ; les autres boivent à l'envi dans des verres ou dans leurs casques. Ceux-ci tiennent leurs mains plongées dans l'eau fraîche, ceux-là s'en arrosent le visage et les tempes : les plus avisés en emplissent des vases pour un meilleur usage.

« Et ce n'est pas seulement l'armée qui se réjouit et se dédommage de ses maux ; mais la terre, sèche et languissante, ouverte par mille gerçures, reçoit la pluie dans son sein et la distribue dans ses veines les plus profondes ; et bientôt elle fournit abondamment les sucs nourriciers aux plantes, aux herbes et aux fleurs.

« Telle une malade, dont un breuvage salutaire a calmé la fièvre brûlante : la cause du mal qui dévorait ses membres a-t-elle disparu, elle recouvre ses forces et toute la fraîcheur de sa verte jeunesse : bientôt, oubliant ses maux passés, elle reprend ses guirlandes et ses habits de fête. »

Enfin la pluie cesse, et le soleil, qui reparaît, semble adoucir ses rayons, comme au printemps.

CHANT QUATORZIÈME.

SONGE DE GODEFROI

Cependant la nuit se lève, tout humide des vapeurs de la terre ; et pendant que tous reposent dans le camp, Dieu, abaissant sur le chef des chrétiens un regard propice, lui envoie un songe qui lui révèlera ses suprêmes volontés. Godefroi se croit transporté dans l'éther, éblouissant de lumière. Soudain il voit venir à lui, entouré d'une auréole de feu, un guerrier qu'il a peine à reconnaître : c'est Hugues, frère du roi de France, mort pendant le cours de l'expédition.

« Dans l'effusion de sa tendresse, Godefroi lui tend les bras et cherche trois fois à le presser sur son cœur ; mais trois fois, tel qu'un songe ou une vapeur légère, l'image échappe à ses vains embrassements.

« Hugues sourit. « Je ne suis plus, dit-il, comme tu le crois, revêtu d'une dépouille terrestre : tu vois une forme impalpable et un pur esprit, habitant de la céleste cité. C'est ici le temple de Dieu, ici sont les demeures de ses guerriers : tu y auras un jour ta place. » — « Eh ! quand donc ? répond Godefroi : qu'à l'instant se brisent mes liens mortels, s'ils m'empêchent d'habiter ces lieux.

« Hugues lui réplique : « Tu partageras bientôt la gloire de ces âmes triomphantes : mais il te faut combattre encore et verser sur la terre beaucoup de sueur et de sang. Tu dois d'abord enlever au pouvoir des infidèles la terre sainte et y fonder un empire chrétien, où ton frère doit régner après toi.

« Mais pour rendre plus vif encore ton désir du ciel, contemple plus fixement ces demeures brillantes et ces

astres de flamme que la pensée éternelle meut et dirige : écoute la divine harmonie des concerts des anges et les sons de leurs célestes lyres : puis abaisse, ajoute-t-il en lui montrant la terre, tes regards sur ce que cet infime globe enserre.

« Combien sont viles les causes qui déterminent là-bas les actions et les vertus humaines ! dans quel cercle étroit, dans quelle triste solitude est resserré votre orgueil ! la mer enferme ce globe comme une île ; et cette mer, que vous appelez tantôt l'Océan, tantôt l'abîme, n'a rien d'assez grand pour un pareil nom : c'est un humble marais, un étang mesquin. »

« Il dit, et Godefroi abaisse ses regards vers la terre, et sourit dédaigneusement. Il voit comme un seul point la mer, la terre et les fleuves, qui nous paraissent, ici-bas, si distincts. Il s'étonne que notre folle humanité s'attache à des ombres, à de la fumée, en cherchant un empire servile, une renommée obscure, et qu'elle se détourne du ciel qui nous invite et nous appelle.

« Puisque Dieu, reprend Godefroi, ne veut pas me délivrer encore de ma prison terrestre, indique-moi, je t'en prie, le chemin le plus sûr au milieu des erreurs du monde. — La vraie route, lui dit Hugues, est celle que tu tiens : n'en détourne point tes pas. Le seul conseil que je te donne, c'est de rappeler de son lointain exil le fils de Berthold.

« Car si la Providence t'a élu chef de l'entreprise, elle destine ce héros à être le ministre suprême de tes desseins. Elle t'a accordé le premier rôle, à lui le second : tu es la tête, lui le bras de cette armée. Nul autre ne peut le remplacer, et il ne t'est pas permis de le faire.

« A lui seul il n'est pas interdit d'abattre la forêt que les enchantements défendent. Et par lui ton camp, qui, faute d'hommes, semble au-dessous de cette grande entreprise et paraît contraint de se retirer, va s'animer d'une vigueur nouvelle pour un nouvel assaut. Il triomphera des murs fortifiés de Sion et de la puissante armée de l'Orient (1). »

(1) Le rôle attribué ici à Renaud, est-il besoin de le dire, n'a rien d'historique ; et le Tasse, en glorifiant un prince de la maison d'Este, n'a voulu que flatter l'un de ses descendants, celui qu'il appelait alors le magnanime Alphonse. Lorsqu'il eut quitté Ferrare, et qu'à la fin de sa vie, il remania son poème pour en faire la *Jérusalem conquise*, il supprima entièrement le personnage de Renaud, et le remplaça par le jeune Richard, fils d'un Guiscard de Normandie qui avait régné à Naples.

Enfin Hugues apprend à Godefroi que la grâce de Renaud lui sera demandée, et qu'ainsi il pourra rappeler le héros sans compromettre son autorité. En effet, dès que, le matin, les chefs se sont réunis en conseil dans la tente du général, Guelfe implore de lui le pardon en faveur de son neveu : les autres chefs unissent leurs prières aux siennes. Godefroi cède, comme à une demande imprévue, et autorise Guelfe à choisir le messager qui devra retrouver et rappeler Renaud. Un guerrier danois, du nom de Charles, fort de cœur et de bras, offre ses services. qui sont acceptés : Guelfe lui adjoint Ubalde, dont il connaît l'habileté et l'expérience. Les deux messagers allaient se diriger vers Antioche, quand Pierre l'Ermite leur commande de se rendre « aux rivages proches d'Ascalon, à l'embouchure d'un fleuve. Là, leur dit-il, doit vous apparaître un homme qui est notre ami. Croyez ce qu'il vous dira, ses paroles sont les miennes. »

Charles et Ubalde obéissent, et parvenus au bord d'un fleuve grossi par les pluies, ils virent apparaître un vieillard auguste, couronné de hêtre, et vêtu d'une longue robe blanche. Il agite une baguette et foule d'un pied sec le fleuve, dont il remonte le cours.

« Telles, aux régions voisines du pôle, quand l'hiver a glacé et durci les fleuves, des villageoises en troupe courent sur le Rhin dans de longs traîneaux et y glissent avec confiance : tel s'avance ce vieillard sur la surface mobile des eaux. »

Il invite les deux guerriers à l'accompagner dans les grottes secrètes qu'il habite au-dessous du fleuve ; ils descendent, et aperçoivent, comme

l'Aristée de Virgile (1), la source des grands fleuves qui vont de là parcourir la terre. Mais le Tasse a voulu renchérir sur son modèle, et il a semé ces demeures souterraines de pierres précieuses avec une trop facile prodigalité :

« Ils voient autour d'eux les rives de ce riche fleuve émaillées des pierres les plus rares : la lumière qu'elles réfléchissent fait resplendir la caverne, en triomphant de sa sombre horreur. Là scintillent le saphir d'un bleu céleste, et l'hyacinthe, et l'escarboucle flamboyantes, et le dur diamant, et l'émeraude qui rit à l'œil enchanté. »

Les guerriers s'étonnent et pressent le vieillard de questions. Il leur apprend que, né païen et instruit de tous les secrets de la magie, il s'est longtemps enivré de sa science, mais que l'ermite Pierre, en versant sur sa tête l'onde du baptême, lui a ouvert les yeux sur la vanité de son savoir, et a fait de lui son disciple obéissant. Il va donc leur fournir les moyens de retrouver Renaud, mais tout d'abord il leur raconte en quels pièges il est tombé.

RENAUD TOMBE AU POUVOIR D'ARMIDE

Lorsqu'il eut délivré les chevaliers chrétiens qu'Armide envoyait à Gaza, la magicienne résolut de se venger. Elle revêtit un cadavre mutilé des armes quittées par Renaud, et fit croire ainsi à sa mort. Elle alla ensuite guetter l'arrivée du jeune héros au bord de l'Oronte, à l'endroit où un bras de ses eaux forme une petite île.

« Renaud aperçoit sur la rive une colonne, et près de là

(1) *Géorgiques*, livre IV, v. 366 et suiv.

une petite barque : ses yeux se fixent aussitôt sur ce beau travail de marbre blanc, et y lisent ces mots en lettres d'or :

« Qui que tu sois, ô voyageur, que ta volonté ou le hasard amène sur ces bords, sache que de l'aurore au couchant il n'est point de plus grandes merveilles que celles qu'enferme cette île : passe, si tu veux les voir » : et l'imprudent se décide aussitôt à franchir le fleuve. Comme la barque était très étroite, il abandonne ses écuyers et passe seul.

« Arrivé là, il tourne de tous côtés ses regards avides, et ne voit que des grottes, des eaux, des fleurs, des gazons et des plantes : aussi se croit-il joué. Pourtant ce lieu est si riant, et l'attire par tant de charmes, qu'il s'y arrête et s'assied : il désarme son front et le rafraîchit à la douce haleine d'un vent léger.

« Bientôt il entend les eaux bouillonner avec un nouveau bruit, il regarde, et voit au milieu du fleuve une vague qui roule et se replie sur elle-même : il en sort une blonde chevelure, puis un visage et un buste de jeune fille, dont le chant est aussi doux que le rivage est beau : il charme le ciel et les airs. »

Aux accents de cette nouvelle sirène, Renaud s'assoupit, et peu à peu tombe dans un sommeil profond. La perfide Armide s'élance alors de sa retraite, et fond sur lui, ardente à la vengeance.

« Mais quand elle a sur lui fixé son regard, quand elle voit sa respiration paisible, le doux sourire qui semble animer ses beaux yeux, bien que fermés (que serait-ce s'il les ouvrait ?), elle s'arrête d'abord incertaine : puis elle s'assied près de lui, et sent, en le regardant, s'apaiser toute sa colère. Penchée sur ce beau front, elle ressemble à Narcisse au bord de sa fontaine.

« D'une main légère, elle essuie avec son voile la sueur qui perle sur les joues du héros, et agite doucement l'air, pour tempérer les ardeurs d'un ciel brûlant. Ainsi, qui le croirait ? le feu assoupi sous les paupières fermées fond la glace de ce cœur, plus dur que le diamant (1) : d'ennemie, elle devient amante.

(1) Encore un trait de mauvais goût, qui gâte ce charmant tableau. Remarquons que ces feux et ces glaces, dont le Tasse abuse, font


ВІВЛІООНКН

RENAUD EST TRANSPORTÉ DANS L'ILE FORTUNÉE

« Des troënes, des lis et des roses qui fleurissent sur ces bords charmants, elle forme, avec un art inconnu, des chaînes douces mais puissantes. Elle lui en entoure le cou, les bras, les pieds : et ainsi enchaîné elle le tient en son pouvoir : puis, pendant qu'il dort encore, elle le fait placer sur son char et s'élance rapidement dans les airs.

« Ce n'est pas à Damas qu'elle retourne, ni dans son château au milieu des ondes, mais jalouse d'un gage si précieux, et honteuse de sa faiblesse, elle vole se cacher dans l'Océan immense, loin de tous nos rivages et où nos vaisseaux n'abordent jamais : là elle choisit une petite île pour sa demeure solitaire,

« Cette île, ainsi que ses voisines, s'appelle Fortunée (1). Armide y monte sur la cime d'une montagne déserte et entourée d'ombres épaisses. Par ses enchantements, elle en revêt de neige les flancs et les pentes, et en laisse le sommet verdoyant et fleuri. Elle y élève un palais sur le bord d'un lac.

« Là, dans un perpétuel printemps, elle goûte avec lui la mollesse et la volupté. C'est de cette prison lointaine et cachée qu'il vous faut arracher ce jeune héros, et triompher des gardes que, dans sa crainte jalouse, elle a placés pour défendre la montagne et le palais. Un guide vous dirigera, et vous fournira des armes pour cette grande entreprise.

« Vous trouverez, au sortir du fleuve, une femme jeune de visage, bien qu'âgée ; vous la reconnaîtrez à ses longs cheveux, bouclés sur son front, et à la couleur variée de sa robe. Elle vous fera voler sur la mer plus vite que l'aigle dans les airs, ou l'éclair à travers la nue : elle sera pour vous, au retour, un guide non moins fidèle.

« Au pied de la montagne, habitée par la magicienne, vous verrez de nouveaux Pythons ramper en sifflant, des sangliers hérisser leur dos, des ours et des lions ouvrir leur énorme gueule : mais au son de ma baguette, que vous secouerez, ils craindront d'approcher de vous. Mais, si l'on

partie de ce langage convenu, de ce jargon poétique, substitué trop souvent au langage vrai de la passion. Peu de poètes ont su s'en préserver complètement. Racine lui-même, d'un goût si sûr et si délicat, n'a-t-il pas fait dire à Pyrrhus, qui avait incendié Troie :

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.

(1) Ce sont aujourd'hui les îles Canaries.

dit vrai, c'est sur la cime que vous trouverez les plus grands dangers.

« Une fontaine y épanche des eaux si pures et si limpides qu'elle inspire la soif à ceux qui la regardent ; mais dans son frais cristal elle cache d'étranges et funestes poisons. Une faible gorgée de cette eau brillante enivre l'âme aussitôt et la rend joyeuse ; puis elle provoque le rire, et le rire devient si fort, qu'on finit par en mourir.

« Que vos lèvres, avec dédain, se détournent de ces eaux homicides : ne vous laissez attirer ni par des mets placés sur les gazons, ni par des jeunes filles à la voix touchante et voluptueuse, aux regards flatteurs et souriants : dédaignez leurs attraits, leurs séduisantes paroles, et franchissez les portes du palais.

« L'intérieur est ceint de murs inextricables (1) qui se replient en mille voies tortueuses : mais je vous en donnerai un plan exact et vous ne pourrez vous y égarer. Au centre de ce labyrinthe est un jardin, où le feuillage même semble inspirer l'amour. Là, sur un frais gazon, reposent le chevalier et Armide.

« Mais dès qu'elle aura quitté son amant chéri et porté ailleurs ses pas, découvrez-vous aux regards de Renaud, et élevez devant ses yeux un bouclier de diamant que je vous donnerai : il s'y regardera, il y verra son image et les habits efféminés dont il a été revêtu : et, à cette vue, la honte et le dépit pourront chasser de son cœur un indigne amour. »

Le vieillard, arrêtant là ses instructions, conduit ses deux hôtes dans l'asile où ils doivent passer la nuit, et va prendre, comme eux, du repos.

(1) Souvenir du labyrinthe de Crète : c'est l'*inextricabilis error* de Virgile.

CHANT QUINZIÈME.

VOYAGE DES DEUX CHEVALIERS A LA RECHERCHE DE RENAUD

Le lendemain, le sage vieillard apporte aux guerriers le plan, le bouclier et la verge d'or, qui doivent assurer le succès de leur mission. Puis il les conduit jusqu'au lit du fleuve, qui, les recevant dans ses eaux, les soulève et les porte jusque sur la rive ; les deux hommes y trouvent une petite barque et, sur la poupe, la femme, à la robe de couleur changeante, qui doit être leur pilote et leur guide. Dès qu'ils ont pris place, elle ouvre la voile au vent, s'assied au gouvernail et en dirige les mouvements. Bientôt, descendant le cours du fleuve, ils atteignent la mer soulevée par les vents orageux et que la barque merveilleuse apaise soudain : les nuages se dissipent, le ciel rit dans sa sérénité, et la nef glisse rapidement sur une plaine d'azur. Elle dépasse Ascalon et bientôt arrive en vue de Gaza, où de nombreux soldats couvrent le rivage.

« Les deux voyageurs aperçoivent un nombre infini de tentes ; ils voient des cavaliers, ils voient des fantassins qui vont et reviennent de la ville au rivage ; des chameaux chargés et des éléphants foulent et broient sous leurs pieds les sentiers sablonneux : dans les profondeurs du port, des vaisseaux reposent à l'ancre.

« D'autres déploient leurs voiles, d'autres font mouvoir leurs rames légères : sous leurs coups et au choc des proues l'onde écume de toutes parts. La femme qui les guide leur

dit alors : « Quoique le rivage et la mer soient couverts de ces infidèles, le puissant roi d'Egypte n'a pas encore réuni toutes ses forces.

« Il a rassemblé seulement celles de l'Egypte et des contrées environnantes : il attend les troupes des pays plus lointains, car son vaste empire se prolonge à l'orient et au midi. J'espère donc que nous serons de retour avant qu'il se soit mis en mouvement, lui, ou le capitaine qui doit, à sa place, commander l'armée. »

« Pendant qu'elle parle, comme l'aigle passe tranquille au milieu des autres oiseaux et monte en son vol si près du soleil, qu'aucune vue ne le distingue plus : ainsi la nef semble voler entre les vaisseaux. Elle n'a crainte, ni souci qu'on l'arrête ou qu'on la suive ; elle s'éloigne et disparaît.

Les voyageurs longent les rivages de l'Egypte, passent devant Damiette, les sept bouches du Nil, Alexandrie ; puis, gagnant la haute mer, ils évitent la Grande Syrte, funeste aux navigateurs.

« Ils découvrent Tunis au fond d'un golfe formé par deux montagnes, la riche Tunis, que la Libye compte au nombre de ses plus illustres cités. Sur le côté est la Sicile, où se dresse le promontoire de Lilybée. C'est alors que la conductrice montre du doigt aux deux guerriers la place où fut Carthage.

« L'altière Carthage n'est plus : à peine si le rivage conserve quelques vestiges de ses ruines. Les cités meurent, les royaumes meurent, le sable et l'herbe couvrent les fastueux monuments, et l'homme paraît s'indigner d'être mortel ! O folie de notre ambition et de notre orgueil (1) ! — De là ils passent devant Bizerte : plus loin, à leur droite, est l'île de Sardaigne.

(1) Dans ce passage admirable, le Tasse imite Sannazar (*De partu Virginis*, livre II), mais le surpasse de beaucoup. On peut rapprocher les vers de notre poète d'une lettre où Sulpicius, pour consoler Cicéron de la mort de sa fille Tullie, rappelle la chute des plus fameuses villes de la Grèce. En revenant d'Asie, il avait pu voir de loin, d'un même coup d'œil, les ruines d'Egine, de Mégare, du Pirée et de Corinthe. « Eh quoi ! s'était-il dit, si quelqu'un de nous meurt ou est tué, nous nous indignons, pauvres humains dont la vie doit être si courte, alors qu'en un même lieu gisent les cadavres de tant de villes ! » Ce dernier mot est à la hauteur des vers du Tasse.

« Puis ils côtoient les rivages où jadis les Numides menaient une vie errante et pastorale. Ils voient Bougie, Alger, infâmes nids de corsaires : plus loin ils trouvent Oran, et bientôt les rives de la Tingitane, nourrice des lions et des éléphants ; ce sont aujourd'hui les royaumes de Fez et de Maroc ; ils passent près du royaume de Grenade, qui lui est opposé.

« Déjà ils touchent à ce détroit que la fable met au nombre des travaux d'Alcide. Peut-être est-il vrai qu'autrefois ces rivages étaient continus, et qu'une grande catastrophe les sépara. L'Océan s'ouvrit de force un passage, et ses eaux jetèrent d'un côté Abyla et de l'autre Calpé, séparant ainsi l'Espagne et la Libye : tant les siècles peuvent opérer de changements ! »

Ils s'élancent enfin sur l'immense Océan. A la demande d'Ubalde, la conductrice révèle aux guerriers qu'il existe, au delà, des royaumes et des peuples nombreux :

« Un temps viendra où les colonnes d'Hercule seront une fable méprisée des habiles navigateurs : et ces mers lointaines, encore sans nom, et ces royaumes inconnus, seront célèbres parmi vous. Le plus hardi des vaisseaux parcourra l'espace occupé par la mer : vainqueur de tous les obstacles et rival du soleil, il mesurera la terre et son immense étendue.

« Un homme né en Ligurie (1) osera le premier s'exposer sur cette route inconnue. Ni les frémissements menaçants du vent, ni la mer inhospitalière, ni les climats incertains, aucun péril, aucune épouvante formidable ne pourront retenir son généreux courage dans les bornes étroites d'Abila.

« Tu déploieras, ô Colomb, tes voiles fortunées vers un nouveau pôle si lointain, que la Renommée, qui a mille yeux et mille ailes, pourra à peine suivre des yeux ton vol. Qu'elle chante Alcide et Bacchus ; il suffit pour ta gloire qu'elle arrête seulement ses regards sur toi : elle fournira ainsi une noble matière à la poésie et à l'histoire. »

(1) Christophe Colomb, né à Gênes, dans l'ancienne Ligurie. — En 1797, Napoléon avait établi à Gênes la République Ligurienne.

Enfin, les voyageurs aperçoivent dans le lointain une haute montagne, puis des îles aux sommets moins escarpés : ce sont les îles Fortunées, du nom que l'antiquité leur donna. La barque pénètre dans un port abrité par des rochers, au pied de la grande montagne; et la conductrice, indiquant un palais construit au sommet, dit aux deux guerriers :

« C'est là qu'au milieu des festins, des ris et de la volupté, languit le champion de la foi chrétienne. Guidés par le soleil naissant, vous gravirez cette hauteur. Que ce retard ne vous pèse point : toute autre heure que celle du matin vous serait funeste. »

Ils vont donc attendre, au pied de la redoutable montagne, le lever d'une nouvelle aurore, et le lendemain, seuls et sans guide, ils se mettent en marche. Un horrible serpent se jette soudain en travers de leur route : le bruit de la baguette d'or le met en fuite. Un lion rugissant cède devant le même pouvoir. Ni les monstres de toute espèce qui tentent de les assaillir, ni l'âpreté et les glaces du chemin n'arrêtent les deux guerriers. Parvenus au sommet, ils volent s'étendre devant eux, sous un ciel limpide et tiède, une riante prairie, et au milieu, assis sur un lac, le palais d'Armide.

LE PALAIS D'ARMIDE. — LA FONTAINE DU RIRE

« Les chevaliers se sentent épuisés par cette montée longue et pénible : aussi vont-ils lentement, et s'arrêtant parfois, le long de ces sentiers fleuris. Mais voici qu'une fontaine les invite à rafraîchir leurs lèvres desséchées. Elle tombe du haut d'un rocher par une large veine, et se divise en mille petits jets qui vont arroser l'herbe de leurs gouttes.

« L'onde se réunit ensuite dans un profond canal aux bords verdoyants : à l'ombre d'un perpétuel feuillage, elle coule, en murmurant, fraîche et obscure, mais si transpa-

rente, qu'elle ne dérobe aucun des charmes de son lit ; sur ses rives s'élève un gazon qui forme un siège frais et doux.

« Voilà, disent-ils, la fontaine du rire, voilà le ruisseau qui cache des périls mortels. C'est maintenant qu'il faut être sur nos gardes et mettre un frein à nos désirs. Fermons l oreille à la dangereuse douceur du chant de ces perfides Sirènes. » Ils disent, et s'avancent jusqu'à l'endroit où le charmant ruisseau se déploie dans un lit plus vaste et forme un lac.

« Là, sur la rive, est dressée une table couverte de mets rares et précieux : deux jeunes filles, vives et rieuses, folâtrent dans cette onde limpide : tantôt elles se jettent de l'eau au visage, tantôt elles luttent à qui atteindra la première un but désigné. L'une d'elles, apercevant les guerriers, se tourne vers eux, rieuse et rougissante.

« Elle rit et rougit tout ensemble : la rougeur embellit le rire, et le rire embellit la rougeur qui couvre en entier ses traits délicats. Elle parle alors d'une voix si douce et si touchante, que tout autre cœur eût été séduit : « O heureux étrangers, qui avez pu parvenir dans ce séjour de délices et de félicité !

« Ici est le port de la vie, ici le remède à ses maux : on y goûte les plaisirs que jadis, dans l'âge d'or, goûtait librement l'antique humanité. Déposez vos armes, désormais inutiles ; et qu'il vous plaise de vous baigner en ces eaux, et de manger cette table »

« Ainsi parle une des Nymphes ; l'autre, de ses gestes et de ses regards, accompagne l'invitation. Ainsi à la voix des instruments sonores, s'unissent des pas, ou rapides ou lents. Mais les chevaliers ont l'âme endurcie et sourde à ce langage séduisant et perfide. Cet aspect enchanteur et ces doux accents flattent leurs sens, mais ne pénètrent pas dans leur cœur.

« Et si l'influence de ces douceurs a fait germer en eux quelque désir, aussitôt la raison, toujours en garde, l'arrache et le détruit dans sa naissance. Les deux nymphes demeurent vaincues et trompées dans leur attente : les guerriers, sans même leur dire adieu, entrent dans le palais ; elles, piquées de leur refus, se plongent au fond des eaux.



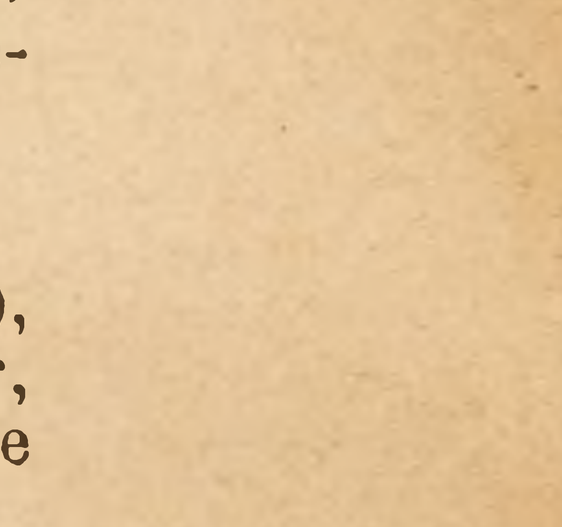
CHANT SEIZIÈME.

SCULPTURES SUR LES PORTES DU PALAIS D'ARMIDE

Le riche palais d'Armide est de forme ronde : au centre est un magnifique jardin. Tout autour règnent des galeries multipliées et formant un dédale trompeur. Cent portes, d'argent ciselé, y conduisent : les voyageurs entrent par la plus grande, et leur regard s'arrête sur les figures qui la décorent.

« On y voit Alcide parmi des esclaves de Méonie (1), jouant avec une quenouille. S il a triomphé de l'enfer, soutenu le ciel, il tourne maintenant le fuseau : l'Amour le

(1) Méonie, ancien nom de la Lydie, patrie d'Omphale, que les poètes désignent même parfois sous le nom de Mœonis. C'est aux pieds de cette reine, que le Tasse paraît avoir confondue avec Iole, qu'Hercule, suivant la tradition, aurait filé la quenouille, pendant qu'Omphale, vêtue de la dépouille du lion de Némée, soutenait d'une main la redoutable massue. Le sujet a été souvent traité par les sculpteurs et par les peintres.


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ

regarde, et sourit. On voit Iole (1), d'une main débile, soulever en jouant les armes homicides : sur ses épaules est la peau du lion, qui semble bien rude pour ses membres délicats.

« En face est une mer : on voit ses plaines azurées blanchies de flots écumants. Au milieu apparaît un double rang de vaisseaux, en ordre de bataille : des éclairs jaillissent des armes, l'onde étincelle comme l'or, et Leucate (2) semble tout embrasé des feux de la guerre. D'un côté, Auguste et les Romains; de l'autre, Antoine qui traîne à sa suite l'Orient, Egyptiens, Arabes et Indiens.

« On croirait voir les Cyclades nager sur les ondes, et des montagnes se heurter contre de hautes montagnes, tant est violent le choc de ces vaisseaux, qui s'élèvent comme des tours. Déjà volent les torches et les javelots, déjà la mer est jonchée de funestes débris. La victoire est encore indécise, mais voici que s'enfuit la reine étrangère.

« Et Antoine fuit ! et il peut renoncer à l'empire du monde auquel il aspire ! Non, il ne fuit pas, non, ce fier soldat ne connaît point la crainte ; mais il suit celle qui fuit et l'entraîne. On le voit, comme un homme qui frémit en même temps d'amour, de honte et de colère, regarder tour à tour et la bataille encore incertaine et les voiles en fuite (3). »

DESCRIPTION DES JARDINS

Les deux guerriers, détachant leurs regards de ces merveilles, entrent dans le labyrinthe : grâce à la carte que leur a remise le magicien, ils en débrouillent tous les détours et arrivent dans le jardin intérieur, jardin merveilleux, et où l'art, qui a tout fait, ne se montre pas.

(1) Iole était d'Œchalie, en Thessalie : en l'entourant d'esclaves lydiennes le Tasse l'a prise pour Omphale.

(2) Promontoire célèbre, non loin duquel se livra la bataille d'Actium.

(3) Les principaux traits de cette description sont empruntés à Virgile qui, au VIIIe livre de son Enéide, a gravé cette même bataille sur le bouclier d'Enée. Mais tandis qu'il a surtout en vue de célébrer le triomphe d'Auguste, le Tasse se propose de montrer, comme dans l'exemple d'Hercule désarmé, la puissance de l'amour. Quelles scènes pouvaient mieux convenir sur la porte d'un palais où Armide joue, en ce moment, auprès de Renaud, le rôle d'une Omphale ou d'une Cléopâtre ?

« On croirait, tant les beautés simples ou cherchées y sont confondues, que les ornements et le site sont naturels. L'art y égale la nature, et celle-ci semble vouloir, comme à plaisir, imiter l'art, son imitateur. L'air, comme le reste, obéit à la magicienne, l'air qui fait fleurir les arbres: les fleurs et les fruits y sont éternels, et pendant que les unes éclosent, les autres mûrissent.

« Sur le même tronc, entre les mêmes feuilles, la figue vieillit à côté de la figue naissante. Au même rameau pendent la pomme jeune et verte et la pomme mûre et dorée. Dans la partie du jardin la plus exposée au soleil, la vigne tortueuse s'élève en déployant le luxe de ses branches et de ses bourgeons : ici ses grappes sont encore en fleurs, et là, brillantes comme l'or et le rubis, elles sont déjà pleines de nectar.

« Des oiseaux charmants, sous le vert feuillage, modulent à l'envi leurs chants voluptueux. L'air murmure et fait bruire, en les frappant diversement, et l'onde et le feuillage. Quand les oiseaux se taisent, il prend plus de force ; les oiseaux chantent-ils, il souffle plus mollement. Soit art ou hasard, cette musique aérienne tantôt accompagne leurs chants, et tantôt alterne avec eux.

« Au milieu d'une mélodie si douce, et parmi tant d'attrayantes séductions, les deux guerriers s'avancent d'un pas ferme, et endurcissent leur cœur contre l'attrait du plaisir. Mais voici que leurs regards pénètrent à travers le feuillage, et voient, ou du moins croient voir, non, ils ne se trompent pas, Armide et Renaud, assis sur le gazon.

« Au flanc du héros, étrange armure, pend un miroir du plus pur cristal. Armide le prend et remet aux mains de Renaud ce confident des mystères d'amour. Elle de ses regards souriants, lui de ses yeux embrasés, ne voient dans ce miroir qu'un seul objet entre tous. Armide se fait du cristal un miroir : Renaud n'a pour miroir que les yeux brillants d'Armide. »

RENAUD EST TIRÉ DE SON ÉGAREMENT

Enfin, après avoir écouté, en souriant de plaisirs les flatteries, assez alambiquées, du chevalier, après avoir orné de fleurs ses cheveux et composé sa parure avec un art nouveau, la magicienne

s'éloigne, et se retire dans son palais. Aussitôt les deux guerriers, brillamment armés, se découvrent à Renaud.

« Tel un fier coursier, qu'on arrache vainqueur à la gloire périlleuse des combats, errant dans les pâturages, au milieu des cavales, s'abandonne à un vil repos ; mais si le son de la trompette ou l'acier étincelant le réveillent, il se retourne soudain en hennissant : il appelle le champ de bataille, et, portant un cavalier, il brûle d'être heurté dans sa course et de heurter à son tour :

« Tel devient Renaud, dès que l'éclair des armes a frappé ses regards. Le guerrier, si fier et si ardent, tressaille à cette vue, malgré la mollesse qui l'énerve et les plaisirs dont l'ivresse l'assoupit. Cependant Ubalde s'avance et lui présente le bouclier de diamant.

« Il jette les yeux sur ce brillant acier, et s'y voit tel qu'il est : sa chevelure et ses vêtements, ornés avec un art délicat, sont imprégnés de parfums voluptueux, et son épée, son épée elle-même est chargée d'un luxe si efféminé, qu'elle semble moins une arme guerrière qu'un inutile ornement.

« Tel qu'un homme accablé d'un lourd et profond sommeil revient à lui après un long rêve ; tel Renaud se retrouve en voyant son image. Mais bientôt il ne peut plus soutenir sa propre vue : son regard tombe, et timide, abattu, la honte le tient attaché au sol. Pour se cacher il s'enfermerait sous la mer, dans le feu, et même au centre de la terre. »

Ubalde, en quelques mots, lui reproche son inaction et l'invite à revenir sous les murs de Sion, où son bras doit frapper les derniers coups. Le noble jeune homme demeure un instant confus, immobile et sans voix. Puis, s'animant d'un courageux dépit, il déchire ses vains oripeaux, son indigne parure, la honteuse livrée de son esclavage. Il hâte son départ, et sort du labyrinthe.

DOULEUR ET PLAINTES D'ARMIDE

De son palais, Armide l'a aperçu : elle veut crier, mais la douleur arrête sa voix : elle essaie en vain de recourir à sa science magique : une puissance supérieure en empêche l'effet. Mais il lui reste sa beauté et ses larmes : elle se précipite sur les pas de Renaud, et le rejoint au moment où il touchait au rivage.

« De même qu'un habile musicien, avant de déployer toute l'étendue de sa voix, prépare les âmes à l'harmonie de ses accents par de doux préludes; de même Armide, qui dans son amère douleur n'oublie pas ses ruses et ses artifices, exhale d'abord quelques faibles soupirs, pour disposer l'âme qu'elle veut pénétrer de ses plaintes.

« Puis elle commence : « N'attends pas, cruel, que je t'implore comme une amante doit implorer un amant. Tels nous étions naguère : si tu refuses de l'être encore, et si le souvenir même t'en pèse, écoute-moi au moins comme une ennemie. On n'est pas toujours sourd aux prières d'un ennemi. Tu peux d'ailleurs m'accorder ce que je demande, et conserver tous tes dédains.

« Permets-moi seulement de te suivre, c'est une légère faveur, même entre ennemis. Le corsaire ne laisse pas derrière lui sa proie, le vainqueur emmène son prisonnier. Que le camp me voie parmi tes autres trophées; ajoute cette gloire à tes autres gloires ; que celle qui t'a méprisé, méprisée à son tour, soit montrée au doigt comme une vile esclave (1).

« Esclave dédaignée, pourquoi conserverais-je cette chevelure qui a, par toi, perdu tout son prix : je la couperai : je veux que mon habillement réponde à ma condition d'esclave. Je te suivrai au plus fort des combats, dans la foule de tes ennemis : j'ai assez de courage, assez de vigueur pour conduire tes chevaux et porter ta lance.

(1) C'est ainsi, dans Catulle, qu'Ariane, abandonnée dans l'île de Naxos, regrette que Thésée ne l'ait pas emmenée comme esclave.

« Je serai, selon ton gré, ton écuyer ou ton bouclier : je ne m'épargnerai pas pour te défendre. Les traits perceront ma poitrine, avant d'arriver jusqu'à toi. Peut-être n'y aura-t-il pas d'ennemi assez barbare pour te frapper, au risque de m'atteindre ; peut-être sacrifiera-t-il le plaisir de la vengeance à cette beauté que tu méprises.

« Malheureuse, pourquoi me prévaloir encore d'une beauté dédaignée, impuissante à rien obtenir ?... » Elle voulait en dire davantage, mais ses larmes, coulant comme une source d'un rocher, interrompent sa voix. Elle cherche alors, dans une attitude suppliante, à saisir la main ou le manteau de Renaud : mais il recule, il résiste, et triomphe : son cœur est fermé à l'amour, et ses yeux aux larmes. »

A défaut d'amour, le chevalier ressent de la pitié : il est touché de la douleur d'Armide, et voudrait la guérir de sa passion :

« Je n'ai pour toi, lui dit-il, ni haine, ni dédain. Je ne veux point de vengeance, j'oublie tes injures ; tu n'es ni mon esclave, ni mon ennemie.... Dans mes joies comme dans mes tristesses, ton souvenir sera pour moi cher et honoré (1). »

Tandis qu'il parle, Armide, la colère au front, le regarde d'un œil farouche ; enfin elle éclate en ces mots :

DÉSESPOIR ET MENACES D'ARMIDE

« Non, Sophie ne t'a pas donné le jour, non, tu n'es pas du sang des Est : la mer et le Caucase glacé t'ont vu naître, et tu as sucé le lait d'une tigresse d'Hyrcanie (2). Pourquoi feindrais-je encore ? cet homme cruel a-t-il donné un signe

(1) C'est le langage d'Enée à Didon. V. *Enéide*, livre IV, v. 335. La réponse d'Armide est plus directement encore empruntée au discours de Didon, v. 365 et suiv. Ce sont les mêmes sentiments, les mêmes mouvements et souvent les mêmes expressions.

(2) Contrée située le long de la mer Caspienne.

de sensibilité ? a-t-il changé de couleur ? ma souffrance lui a-t-elle arraché une larme, ou un soupir ?

« Que dois-je taire, et que dois-je rappeler ? Il s'offre pour mon chevalier, et il me fuit, il m'abandonne : comme un vainqueur généreux, il oublie les offenses d'une coupable ennemie, et lui pardonne ses fautes. Ecoutez ses conseils, écoutez ce chaste Xénocrate (1), comme il raisonne sur l'amour ! O ciel, ô Dieux, pourquoi souffrir ces impies, et faire tomber la foudre sur vos tours et sur vos temples ?

« Va-t'en donc, cruel, avec cette paix que tu me souhaites, va-t'en, homme inique. Bientôt, esprit dépouillé du corps, mon ombre opiniâtre s'attachera à tous tes pas. Nouvelle furie, armée de serpents et de torche, je te tourmenterai autant que je t'aimai. Et si ton destin est d'échapper à la mer et à ses écueils, et d'arriver sur le champ de bataille,

« Là, gisant au milieu du sang et des morts, tu me paieras mes souffrances, guerrier impie ! Dans tes derniers sanglots, tu prononceras souvent le nom d'Armide : j'espère l'entendre... » Mais, suffoquée par sa douleur, elle ne peut achever ces dernières paroles : elle tombe à demi-morte, une sueur glacée l'inonde, ses yeux se ferment.

« Tes yeux se ferment, Armide : le ciel jaloux refuse à tes tourments cette consolation. Malheureuse, ouvre les yeux, et tu verras ceux de ton ennemi remplis de larmes amères. Oh ! si tu pouvais l'entendre, quelle douceur t'apporterait le son de ses soupirs ! Il te donne tout ce qu'il peut, et ses derniers adieux, tu ne le croiras pas, sont des regards de pitié.

« Que fera-t-il ? doit-il laisser cette infortunée, à demi-morte, sur le sable désert ? La courtoisie le lui défend, la compassion le retient, mais une dure nécessité l'entraîne. Il part ; et de légers zéphyrs agitent la chevelure de leur conductrice. Déjà la barque vole en pleine mer ; Renaud regarde le rivage, mais bientôt le rivage a disparu.

« Quand Armide a repris ses sens, elle ne découvre autour d'elle, aussi loin que s'étendent ses regards, qu'une muette solitude. Il est donc parti, dit-elle, il a pu me laisser ici exposée à perdre la vie. Il n'a pas différé d'un instant, et dans cette cruelle extrémité, le traître ne m'a pas donné le moindre secours. Et pourtant je l'aime encore ! Et je pleure, assise sur ce rivage, sans m'être vengée !

« Que peuvent maintenant mes pleurs ? N'ai-je donc pas

(1) Philosophe grec, qui ne s'attendait pas à être cité par Armide.

d'autres armes, d'autres ressources? Oui, je poursuivrai l'impie : l'abîme ne sera pas pour lui une retraite, ni le ciel un asile assuré. Déjà je l'atteins, je le saisis, je lui arrache le cœur, je suspends ses membres déchirés, en exemple aux hommes sans pitié. Il est maître en cruauté : je veux le surpasser dans son art... Mais où suis-je et que parlé-je ?

« Malheureuse Armide, c'est quand tu le tenais prisonnier que tu devais, et avec justice, être cruelle pour ce barbare ; aujourd'hui un courroux tardif t'enflamme, et excite ta colère impuissante... Mais si ma beauté, si mon art ne peuvent rien, mes désirs, du moins, ne seront pas sans effet. O ma beauté méprisée ! c'est toi qu'on outrage ; c'est de toi que j'attends une éclatante vengeance.

« Oui, ma beauté sera le prix de celui qui tranchera cette tête odieuse. »

Après avoir exhalé son désespoir, Armide s'éloigne enfin du rivage, et, de retour dans son palais, elle invoque les divinités de l'Enfer. En un moment, le ciel se couvre d'épaisses ténèbres, le soleil pâlit, le vent déchaîné secoue la cime des montagnes, des monstres affreux sifflent, hurlent et aboient à travers la vaste enceinte : puis, quand l'ombre se dissipe et que le soleil perce de pâles rayons l'air encore troublé, le palais a disparu, il n'en reste aucun vestige, et on ne peut pas même dire : il était là.

Armide alors, montant sur son char ailé, s'éloigne à travers les airs, et se rend en Syrie. Elle s'arrête un instant dans son château ; puis, décidée à la vengeance, elle réunit en hâte ses écuyers, ses femmes et ses pages et, entourée de tout l'appareil de sa fortune royale, elle gagne les plaines de Gaza, où achève de se former l'armée égyptienne.

CHANT DIX-SEPTIÈME.

ARMIDE AU CAMP DES ÉGYPTIENS

C'est à Gaza, au bord de la mer, sur la frontière de la Judée, que le souverain de l'Egypte a transporté le siège de sa puissance. Inquiet des victoires et de l'empire naissant des chrétiens, il y a rassemblé les forces de toutes ses provinces et les contingents de ses alliés. Au moment de l'arrivée d'Armide, toute l'armée défile devant le vieux roi, majestueusement assis sur un trône élevé ; autour de lui, sont ses principaux officiers et sa garde circassienne.

Les Egyptiens paraissent les premiers, sous la conduite de quatre chefs ; puis vient le peuple de Barca, de Tripoli, les Arabes, les Ethiopiens. Des troupes ont été fournies par des îles du golfe Persique : l'Inde elle-même a son corps d'armée conduit par le féroce Adraste, qui a pour cuirasse la peau verte d'un serpent tacheté de noir, et s'avance monté sur un énorme éléphant. L'escadron suivant est l'élite des troupes du roi : il a pour chef un Arménien, qui, de chrétien, s'est fait musulman. Chrétien, on le nommait Clément ; aujourd'hui, son nom est Emiren. Il a toute la confiance du monarque, et la justifie par son courage, sa valeur et son grand sens.

« Tous étaient passés, quand soudain Armide apparaît avec sa troupe. Elle s'avance assise sur un char magnifique,

la robe retroussée, le carquois sur l'épaule. Le dépit qui s'est mêlé à la douceur naturelle de son beau visage, lui donne de l'énergie : fière et dédaigneuse, elle semble menacer, et charme encore en menaçant.

« Son char, étincelant de rubis et de topazes, ressemble à celui qui porte le dieu du jour. L'habile conducteur plie à son joug quatre licornes attelées deux à deux. Cent jeunes filles et cent pages, un carquois sur l'épaule, entourent le char et pressent de blancs coursiers, souples dans leurs mouvements et rapides à la course. »

Armide passe, suivie de sa troupe, et sa vue seule enchante tous ces hommes de nations si diverses. Le roi ordonne alors à Emiren d'approcher et lui confie, avec son sceptre, symbole du pouvoir suprême, le commandement de toute l'armée. Puis, de retour dans sa tente, il retient à dîner les principaux chefs. A la fin du repas, Armide, qui voit tous les regards fixés sur elle, et sent le pouvoir de ses charmes, se lève et s'adressant au roi, lui annonce qu'elle est venue combattre avec son armée pour se venger de Renaud, dont elle se réserve de faire connaître plus tard l'insulte. Sa joie suprême serait d'accomplir elle-même sa vengeance ; mais si quelque guerrier tranche cette tête odieuse et la lui apporte, elle lui promet en récompense sa personne et ses trésors. Aussitôt deux chefs, l'Indien Adraste et Tissapherne, sans rival à l'épée ou à la lance, se disputent l'honneur de venger Armide, et vont se provoquer, lorsque le roi, étendant la main, les arrête, et remet à Armide le soin de les diriger à son gré contre le chevalier chrétien.

Cependant la barque qui ramène Renaud, après une navigation de quatre jours, touche au rivage de la Palestine. La conductrice mystérieuse dépose les trois chevaliers sur la rive, et disparaît. La nuit est venue : ils ne savent où se diriger dans cette solitude de sable.

RETOUR DE RENAUD EN PALESTINE : IL REÇOIT DES ARMES NEUVES

« Après avoir hésité un instant, ils s'avancent en tournant le dos à la mer ; tout à coup, dans le lointain, apparaît à leurs yeux je ne sais quelle lumière, dont les rayons d'or et d'argent brillent dans la nuit et en éclaircissent les ombres. Ils marchent vers cette clarté, et déjà ils distinguent ce qui la produit.

« A un gros tronc d'arbre, ils voient suspendues des armes neuves, que frappent les rayons de la lune. Plus brillantes que les étoiles au ciel, des pierres précieuses étincellent sur un casque et une armure d'or. Ils découvrent à cette lumière des figures ciselées et disposées avec art sur un grand bouclier. Un vieillard, assis auprès, semble en être le gardien. A la vue des voyageurs, le vieillard s'avance à leur rencontre.

« Les deux guerriers reconnaissent la figure vénérable de leur sage ami : mais après qu'il a reçu leur salut et leur a fait un accueil flatteur, il s'adresse au jeune héros qui le regardait en silence : « Seigneur, dit-il, c'est toi seul que, dans cette solitude et à cette heure, je désire et j'attends.

« Je suis ton ami, et si tu l'ignores, demande à ces guerriers l'intérêt que je prends à toi : c'est par mes conseils qu'ils ont triomphé des enchantements où tu traînais ta misérable vie. Maintenant écoute ma voix, tout autre que celle des Sirènes, mais qu'elle ne te déplaise pas : conserve mes leçons dans ton cœur, jusqu'à ce qu'une bouche plus sage et plus sainte te fasse mieux connaître la vérité.

« Seigneur, ce n'est pas sous de frais ombrages, parmi les fontaines et les fleuves, au milieu des Nymphes et des Sirènes qu'on trouve le bonheur, mais sur la cime montueuse et escarpée de la vertu. Là n'atteindra jamais qui ne sait braver le froid et la chaleur, ni s'élever au-dessus de la volupté (1). Voudrais-tu donc, loin de ces sublimes hauteurs, ramper dans les vallons, aigle superbe ?

« La nature a élevé ton front vers le ciel, et t'a donné des sentiments nobles et généreux pour que, les yeux tournés vers lui, tu t'élèves toi-même, par de glorieux exploits, aux suprêmes grandeurs : elle t'a donné aussi un courroux impétueux, non pour l'employer dans des dissensions ci-

(1) Cette haute leçon ne s'adresse pas seulement à Renaud ; elle est, pour ainsi dire, la moralité du poème tout entier, résumée en quelques beaux vers.


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ ΩΔΑΤΑΤΤΣ

viles, non pour servir d'avides passions, que la raison réprouve ;

« Mais pour que ta valeur, ainsi armée, tombe plus terrible sur les ennemis étrangers, et pour que tu réprimes avec plus de force tes passions, ces cruels ennemis intérieurs. Souffre donc que le sage Godefroi les dirige et les emploie à l'usage pour lequel tu les as reçues ; qu'à son gré il les calme ou les excite, qu'il les précipite ou les retienne. »

« Ainsi parle le vieillard ; et Renaud, attentif et silencieux, les yeux modestement baissés, grave dans sa mémoire ces sages conseils. Le vieillard, lisant dans sa pensée, ajoute : Lève le front, ô mon fils, et fixe tes regards sur ce bouclier, tu y verras les exploits de tes aïeux. »

Le jeune homme en effet peut y contempler, dans un ordre continu, la longue suite de ses glorieux ancêtres, depuis Caius, descendant du Romain Accius et premier prince d'Est, jusqu'à Berthold et Accius six. En les admirant, Renaud sent s'éveilier en lui mille sentiments d'honneur.

C'est alors que Charles, qui lui avait déjà raconté la mort de Suénon, lui présente l'épée du jeune prince Danois : « Prends-la, dit-il, et qu'en tes mains, le sort en soit heureux. Juste autant que courageux, ne l'emploie qu'à la défense de la foi chrétienne. Venge son premier maître, qui avait pour toi tant d'admiration : cette vengeance t'est réservée. » — « Plaise au ciel, répond le guerrier, que la main qui reçoit cette épée venge celui qui la porta ! » — Mais aussitôt le sage vieillard les presse de partir : il a hâte de les conduire à travers la nuit jusqu'aux tentes des chrétiens. Chemin faisant, il révèle à Renaud que s'il compte d'illustres ancêtres, il aura des descendants dignes d'eux et dignes de lui. Cette glorieuse postérité lui apparaît bien confusément à travers les voiles de l'avenir : toutefois, parmi elle, il distingue Alphonse, le deuxième de ce nom, mais le premier

par ses mérites. Et le vieillard, ou plutôt le poète courtisan célèbre les vertus du duc de Ferrare, et paie en beaux vers l'hospitalité, alors généreuse, qu'il recevait à sa cour.

Cependant, aux premières lueurs de l'aube, les voyageurs aperçoivent de loin les bannières qui flottent sur les tentes. Ils disent adieu à leur guide, et continuant leur route, ils arrivent chez le pieux Godefroi.

CHANT DIX-HUITIÈME.

RENAUD SUR LE MONT DES OLIVIERS

« Quand Renaud est près de Godefroi : « Seigneur, lui dit-il, le soin de mon honneur jaloux a excité ma vengeance contre le guerrier qui n'est plus : si je t'ai offensé, j'en ai depuis ressenti bien des remords, bien du repentir. Me voici de retour à ton appel, et je suis prêt à tout entreprendre pour recouvrer tes bonnes grâces. »

« Il s'incline avec respect, mais Godefroi l'entoure de ses bras et lui répond : « Que tout triste souvenir soit à jamais effacé : mettons en oubli le passé. La seule réparation que j'attends de toi, c'est que tu accomplisses, avec ton habituelle valeur, de brillants exploits ; c'est qu'à la perte des ennemis et à notre gloire, tu triomphes des monstres de la forêt. »

Le chevalier accepte la périlleuse mission, et se rend dans sa tente, au milieu d'un cercle d'amis et à travers les cris de joie des soldats. L'ermite Pierre veut qu'avant de marcher à la forêt enchantée, il ait obtenu le pardon de ses égarements : lui-même en reçoit l'aveu et prescrit au chevalier repentant de se rendre, au lever de l'aurore prochaine, sur la montagne des Oliviers pour y prier l'Eternel. Et le lendemain, revêtu de sa plus belle armure, Renaud, seul et à pied, marche en silence vers la montagne.

« C'était l'heure où la nuit dispute encore son domaine au jour : l'orient commençait à rougir et quelques étoiles ornaient encore le ciel, quand il dirige ses pas vers le mont

des Oliviers. Les yeux levés, il contemple autour de lui ces beautés incorruptibles et divines de la nuit et du matin.

« Il pensait en lui-même : « O que d'éclatantes lumières rassemblées dans le temple céleste ! Le jour a son char resplendissant ; la nuit déploie les étoiles d'or et la lune argentée ; mais personne n'admire ces merveilles, et nous nous arrêtons à la lumière trouble et pâle que fait luire un instant une figure périssable, dans un coup d'œil, dans l'éclair d'un sourire. »

« Occupé de ces pensées, il atteint le sommet du mont : là, incliné avec respect, il élève sa pensée au plus haut des cieux, et fixe ses regards sur l'Orient : « O père et Seigneur, considère d'un œil de clémente pitié ma jeunesse et mes premières fautes : que ta grâce se répande sur moi, pour purifier et renouveler en moi le vieil homme. »

« Ainsi priait Renaud : et déjà l'aurore vermeille touche son front et illumine de ses rayons d'or son casque, son armure et, autour de lui, les vertes cimes de la montagne : il sent dans sa poitrine et à son front l'haleine d'un doux zéphyr qui, du sein de l'aurore, secoue sur sa tête un nuage de rosée.

« Cette rosée du ciel, tombant sur ses habits d'une couleur cendrée, leur enlève leur teinte pâle et les revêt d'une éclatante blancheur. Telle la fleur desséchée et flétrie redevient belle à la fraîcheur du matin ; tel le serpent, rajeuni, étale l'or d'une nouvelle peau (1).

RENAUD PÉNÈTRE DANS LA FORÊT ET ROMPT L'ENCHANTEMENT

Plein d'une confiance nouvelle, Renaud marche vers la redoutable forêt, et voici qu'au lieu des éclats du tonnerre, il entend un doux concert de nymphes et de sirènes, de zéphirs, d'ondes et d'oiseaux : au lieu d'apparitions effrayantes, il ne trouve qu'un bois aux délicieux ombrages. Il s'avance, et, dans son chemin, il ne rencontre d'autre obstacle qu'un fleuve transparent et paisible.

« Tandis que Renaud cherche un passage, voici qu'un

(1) Comparaison imitée de Virgile, *Enéide*, II, v. 471 et suiv.

pont merveilleux, un pont d'or massif s'offre à ses regards et sur ses arches solides, lui ouvre un large chemin. Le héros traverse ; mais à peine son pied a-t-il touché l'autre rive, que le pont s'écroule entraîné par le fleuve, dont le cours tranquille s'est changé soudain en torrent.

« Il se retourne, et voit ce fleuve débordé, comme par la fonte des neiges, rouler ses flots sur eux-mêmes et former de rapides circuits. Mais un désir curieux l'entraîne au milieu de ces arbres antiques et touffus ; et dans cette sauvage solitude, il est toujours attiré par de nouvelles merveilles.

« Partout où il porte ses pas, il croit voir des sources jaillir, ou des plantes éclore. Là s'ouvre le lis, ici la rose s'épanouit ; là sort une fontaine, ici coule un ruisseau : au-dessus et autour de lui la vieille forêt semble rajeunir son feuillage ; l'écorce des arbres s'amollit et toutes les plantes se parent d'une verdure plus vive.

« La manne est sur chaque feuille comme la rosée, et le miel distille de l'écorce des arbres. Une étrange et douce harmonie de chants et de plaintes se fait de nouveau entendre : mais où se cache ce chœur de voix humaines qui accompagnent les cygnes, le vent et l'onde ? Renaud l'ignore : il ne peut voir qui forme ces accents, ni où sont placés les instruments de ce concert.

« Tandis qu'il regarde, et que son esprit refuse d'ajouter foi à ce que ses sens lui présentent comme une réalité, il voit à l'écart un myrte, planté, au bout d'un sentier, sur une grande place. Ce myrte extraordinaire, plus élevé que le cyprès et le palmier, déploie ses vastes rameaux, et couvre de son feuillage tous les autres arbres : il semble le roi de la forêt.

« Le guerrier s'arrête sur cette grande place, où un nouveau prodige attire ses regards. Il aperçoit un chêne qui soudain entr'ouvre de lui-même son sein profond : il en sort, ô merveille, une Nymphe à la fleur de l'âge, vêtue d'étrange sorte. En même temps cent autres arbres enfantent cent autres Nymphes.

« Telles sur la scène (1) ou dans un tableau nous voyons les déesses des bois, les bras nus, la robe retroussée, de

(1) La comparaison avec une scène de théâtre est ici à sa place ; elle est même, pour ainsi dire, attendue : cette forêt enchantée n'est qu'un brillant décor d'opéra, et nous allons y voir un ballet, dansé autour de Renaud. Le Tasse se souvient trop des fêtes de la cour de Ferrare.

beaux cothurnes aux pieds et les cheveux dénoués ; telle apparaissent ces filles fantastiques de la forêt : seulement au lieu d'arc et de carquois, les unes tiennent des luths les autres des violes ou des lyres.

« Elles commencent leurs danses et se formant elles-mêmes en rond, elles entourent Renaud, comme un point est enfermé au centre d'un cercle. Elles entourent aussi le myrte, et disent dans leur doux chant : Tu es le bienvenu dans ces charmantes demeures, ô toi l'amour et l'espoir de notre souveraine !

« Malade et consumée d'amour, elle attend de toi son salut. Cette forêt, auparavant si noire, séjour conforme à sa douleur, tu la vois se réjouir à ta venue et revêtir des formes plus attrayantes. » Tel était leur chant : puis un son d'une extrême douceur sort du myrte, qui s'entrouvre.

« Jadis, quand s'ouvrait un rustique Silène (1), l'antiquité voyait des merveilles ; mais ce grand myrte, en ouvrant son sein, montre des figures plus rares et plus parfaites : il présente une femme qui, sous sa forme trompeuse, a toute la beauté d'un ange. Renaud regarde et croit voir les traits d'Armide et son doux visage.

« Elle le contemple, à la fois joyeuse et triste : mille sentiments apparaissent mêlés dans un regard. Puis elle lui dit : « Je te revois donc, et tu reviens enfin à celle que tu as fuie ? Pourquoi reviens-tu ? pour consoler mes nuits solitaires et mes tristes jours ? ou viens-tu m'apporter la guerre et me chasser d'ici ? Pourquoi me cacher ton beau visage et ne me montrer que tes armes ? »

« En poursuivant ce discours, elle tourne vers lui des regards attendrissants : ses joues se décolorent, elle feint les soupirs les plus doux, elle sanglote et pleure avec grâce. Un tel martyre, surprenant la pitié, pourrait attendrir un cœur de diamant ; mais le chevalier, prudent sans être cruel, ne se laisse plus toucher ; il tire son épée du fourreau.

« Il va droit au myrte : alors Armide en embrasse le tronc, s'interpose entre l'arbre et Renaud, et crie : « Non, tu ne pousseras pas l'outrage jusqu'à détruire mon asile. Dépose

(1) Le Tasse veut parler de ces boîtes auxquelles les sculpteurs athéniens donnaient l'apparence d'un Silène. Quand on ouvrait un de ces Silènes à l'aspect rustique, on trouvait à l'intérieur de charmantes statuettes. Alcibiade, dans le Banquet de Platon, compare Socrate, qui cachait une belle âme sous une enveloppe grossière, à l'une de ces boîtes. Dans la préface de Gargantua, Rabelais reprend cette même comparaison et demande au lecteur de l'appliquer à son livre.

ce fer, ô cruel, ou plonge-le d'abord dans les veines de la malheureuse Armide : ce n'est qu'à travers ce sein et ce cœur, que ton épée peut s'ouvrir un passage jusqu'à ce myrte si cher. »

« Renaud, insensible à cette prière, lève le bras ; mais, ô nouveau prodige, Armide se transforme. De même que, dans un songe, une figure se change soudain en une autre ; de même les membres d'Armide grossissent, son visage devient sombre, l'ivoire et les roses en disparaissent : c'est un énorme géant, un Briarée aux cent bras armés.

« Il tient cinquante épées et fait résonner cinquante boucliers : il frémit et menace. Toutes les autres Nymphes se couvrent d'armes et se changent en horribles Cyclopes. Mais Renaud est sans crainte, et redouble ses coups contre l'arbre, qui gémit, comme un être animé. Les plaines de l'air ressemblent aux plaines du Styx, tant y apparaissent de monstres et de prodiges.

« Le tonnerre gronde dans le ciel et sous la terre ; l'un foudroie, l'autre tremble : les vents et les orages se combattent ; une violente tempête lui souffle au visage ; mais le chevalier ne perd pas un coup, et, malgré la tourmente, ne s'arrête pas un instant : il coupe le tronc, et ce n'est plus que le tronc d'un myrte. Alors l'enchantement finit et les fantômes s'évanouissent.

« Le ciel redevient serein, et l'air tranquille : la forêt reprend son état naturel. Plus d'enchantements qui la rendent terrible ou séduisante ; elle est pleine d'horreur, mais d'une horreur produite par la nature. Le vainqueur essaie de nouveau si rien désormais n'empêchera d'abattre la forêt ; puis il sourit, et dit en lui-même : « O vains fantômes ! insensé qui vous redoute. »

Il retourne au camp, où on l'accueille par des cris d'allégresse : puis, sans tarder, on court à l'antique forêt, et on en rapporte des matériaux de choix, qui, sous la direction d'un habile charpentier, sont transformés en puissantes machines. Ce sont des catapultes, des balistes, des béliers, pour renverser les murailles ; puis une tour prodigieuse, doublée de sapin à l'intérieur, et couverte au dehors d'un cuir qui brave la flamme ennemie. Cette tour est munie, au bas, d'une poutre à tête

de bélier ; au milieu, d'un pont, qui peut s'abattre sur la muraille opposée ; au sommet enfin, une petite tour peut être dressée ou abaissée. Cette machine, portée par cent roues, est mise en mouvement sans de trop grands efforts ; deux autres tours sont en même temps construites sur ce modèle.

De leur côté, les Sarrasins fortifient leurs tours et leurs remparts. Le magicien Ismen, mélangeant le bitume et le soufre, invente des feux d'un effet terrible.

MESSAGE DE LA COLOMBE SURPRIS PAR GODEFROI

« Tandis que le camp se prépare à l'assaut, et la ville à la défense, on voit une colombe traverser les airs au-dessus de l'armée chrétienne : les ailes étendues, elle glisse rapidement sur la plaine limpide, et déjà la messagère lointaine s'abaisse du haut des nues vers la cité ;

« Quand soudain s'élance, on ne sait d'où, un faucon au bec recourbé, à la forte serre, qui lui barre le passage entre le camp et la ville. Elle n'attend pas l'attaque de son ennemi, et lorsque, précipitant de haut son vol, il la poursuit jusqu'à la tente du général, lorsque, près de l'atteindre, il étend sa griffe sur cette faible tête, la colombe se réfugie dans le sein du pieux Bouillon.

« Godefroi la reçoit et la sauve : puis, en l'examinant, il découvre une chose étrange : un billet fermé, qu'un fil suspend à son cou, est caché sous une de ses ailes. Il le détache, le déplie et y saisit le sens du peu de mots qu'il contient : Au roi de Judée le général d'Égypte, salut.

« Ne te décourage pas, Seigneur : résiste et tiens encore quatre ou cinq jours : je viens délivrer ces remparts, et tu verras bientôt ton ennemi vaincu. » Tel est le secret du billet écrit en langue barbare, et confié au messager ailé : ces courriers étaient alors en usage dans le Levant.

« Le prince remet la colombe en liberté : mais l'oiseau, qui a révélé le secret, n'ose plus, comme s'il eût trahi son maître, retourner auprès de lui. »

Godefroi convoque aussitôt les chefs, leur



montre le billet, et prend avec eux les dernières dispositions pour donner un assaut général et décisif. L'attaque, favorisée par les machines, aura lieu à la fois sur trois points différents : en même temps un espion adroit et audacieux, Vafrin, écuyer de Tancrède, est envoyé au camp égyptien, pour y étudier les forces et les desseins de l'ennemi. Grâce à un travail opiniâtre, prolongé même pendant la nuit, deux jours ont suffi à l'achèvement des préparatifs, et le troisième jour, dès l'aurore, les Francs commencent leur triple attaque. Ils poussent contre les murailles les machines que les assiégés, par tous les moyens, s'efforcent d'éloigner ou d'abattre.

Pendant que, du haut de chaque tour, les croisés tentent de jeter des ponts sur le rempart, l'impatient Renaud, dédaigneux des moyens vulgaires, arrive au pied du mur, dresse une immense échelle, et, couvert de son bouclier, commence l'escalade. Mille traits pleuvent sur lui, des pierres roulent sur son bouclier ; il monte toujours, déjà il touche aux créneaux. Les ennemis accourent en foule pour le renverser, mais il résiste, brise les lances et les piques, monte sur le mur, s'en empare, et en rend l'accès facile à ceux qui le suivent. Il tend la main au plus jeune frère de Bouillon, près de tomber, et qui, par son aide, monte le second sur le rempart.

Sur un autre point,

MORT D'ISMEN ET DE DEUX MAGICIENNES

« Godefroi, victorieux, avance, et déjà il se croit maître des murailles, quand tout à coup des flammes fétides et fumeuses sont lancées contre lui. Jamais le mont Gibel ne vomit tant de feux de ses cavernes sulfureuses; jamais, dans les ardeurs de l'été, le ciel de l'Inde ne versa tant de vapeurs brûlantes.

« Là sont des vases, des globes, des traits embrasés, qui resplendissent d'une flamme noire et sanglante. L'odeur en est infecte, et le bruit, assourdissant comme un tonnerre; la fumée aveugle, le feu dévore ce qu'il atteint. Les cuirs humides qui enveloppent la tour ne peuvent plus guère la préserver : déjà ils suent et se racornissent; si le secours du ciel tarde plus longtemps, elle va prendre feu.

« Le chef magnanime, en avant de tous, demeure, sans changer de visage; il encourage ceux qui versent de l'eau sur les cuirs desséchés pour empêcher l'action du feu. Ils en étaient réduits à cette extrémité, et déjà l'eau commençait à leur manquer, quand un vent s'élève soudain et tourne l'incendie contre ses auteurs.

« Le tourbillon vient à l'encontre du feu, et le rejette en arrière sur les toiles tendues par les Sarrasins : cette matière légère s'embrase aussitôt et la flamme se répand sur tout le rempart. O glorieux capitaine, ô mortel que le Tout-Puissant protège et chérit, le ciel combat pour toi et les vents obéissants accourent au son de tes trompettes.

« Mais l'impie Ismen, voyant que le vent retourne contre lui ses feux de soufre, veut recourir à ses maléfices pour forcer la nature et les vents contraires. Entre deux magiciennes, disciples de son art, il se présente sur le mur à tous les yeux : à son regard louche et sombre, à sa barbe épaisse et inculte, on dirait Caron ou Pluton entre deux Furies.

« Déjà l'on entend le murmure des paroles qui font trembler le Cocyte et le Phlégéton; déjà l'on voit l'air se troubler et le soleil ceindre son front d'obscurs nuages, quand soudain un vaste rocher, partie d'une montagne, est lancé de la plus haute tour. Il les frappe tous trois du même coup et disperse leur sang et leurs membres (1). »

Cependant la tour, dont l'ouragan avait détourné l'incendie, s'était rapprochée du rempart, et y avait jeté un pont. L'intrépide Soliman accourt et s'efforce de détruire cet étroit passage.

(1) Le Tasse a emprunté à Guillaume de Tyr, en le modifiant un peu, cet épisode du siège de Jérusalem. Nous avons cité, dans l'étude littéraire qui suit le poème, le passage même du chroniqueur.

ASSAUT VICTORIEUX ET PRISE DE JÉRUSALEM

« Alors l'ange Michel s'offre à la vue de Godefroi : invisible à tout autre, il est couvert d'une armure céleste, plus éclatante qu'un soleil sans nuages : « Godefroi, lui dit-il, voici l'heure où Sion va sortir de sa cruelle servitude. N'abaisse pas, n'abaisse pas tes yeux éblouis. Vois avec quelles forces le Ciel te secourt.

« Elève tes regards et contemple cette milice immense, immortelle, rassemblée dans les airs ; je vais dissiper le nuage épais qui enveloppe et offusque tes sens mortels (1), afin que tu puisses voir en face ces purs esprits, et soutenir un instant l'éclat de leur angélique beauté.

Considère ceux qui furent les champions du Christ. Leurs âmes, aujourd'hui habitantes du ciel, combattent avec toi, et veulent se trouver avec toi au terme glorieux d'une si noble conquête. Où tu vois ces tourbillons de poussière mêlée de fumée et ces monceaux de ruines, Hugues combat au milieu de cette épaisse nuée, et sape les fondements des tours.

« Puis, de ce côté, c'est Dudon, qui attaque la porte du nord avec le fer et la flamme ; il fournit des armes aux combattants, il les anime à l'assaut, il dresse et assure les échelles. Celui que tu vois sur la colline, en habits pontificaux, la couronne sacerdotale au front, c'est le pasteur Adhémar (2) : âme bienheureuse, il impose encore les mains sur vous, et vous bénit.

« Porte plus haut tes regards assurés, et vois réunie toute l'armée céleste. » Godefroi lève les yeux, et aperçoit une innombrable milice ailée. Elle forme trois escadrons, dont chacun se divise en trois cercles qui se développent et s'agrandissent en s'éloignant du centre ; les plus petits occupent le milieu.

« Il baisse un instant son regard ébloui, et quand il se relève, il ne voit plus l'auguste spectacle : mais, se tournant vers ses soldats, il s'aperçoit que de tous côtés la victoire leur sourit. Beaucoup d'illustres guerriers se sont élancés à la suite de Renaud, qui, sur le rempart, massacre les Sar-

(1) Imitation de Virgile. Dans la dernière nuit de Troie, Vénus montre de même à son fils Enée les divinités qui travaillent à la destruction de la ville. V. *Enéide*, livre II, v. 604 et suiv.

(2) Le Tasse l'a montré, au chant XI, tombant sous les flèches lancées par Clorinde du haut d'une des tours de la ville.

rasins. Godefroi, impatient d'un plus long retard, prend des mains du fidèle enseigne l'étendard sacré.

« Le premier il passe sur le pont ; Soliman l'arrête au milieu de sa course. Cet espace étroit devient le théâtre d'une valeur infinie qui se manifeste en quelques coups. Le fier Soudan s'écrie : « Je donne et je consacre ici ma vie pour les autres ; coupez, amis, le pont derrière moi : je ne serai pas encore une proie facile. »

« Mais il voit Renaud s'approcher, et tous s'enfuir à son terrible aspect. « Que ferai-je ? si je perds ici la vie, dit-il, je la perds et la sacrifie inutilement. » Et, méditant encore une nouvelle défense, il cède un libre passage au général, qui le suit en menaçant et plante sur les murs l'étendard de la sainte croix.

« L'enseigne victorieuse se déploie fièrement et ondule dans l'air : il semble que le zéphyr l'agite avec plus de respect, et que le jour la frappe d'un éclat plus brillant ; que tous les dards, tous les traits qu'on lui lance, ou l'évitent, ou retournent en arrière. Sion et la montagne opposée semblent l'adorer avec joie et incliner le front devant elle. »

Presque au même moment, Tancrède triomphait de son côté : seul, le comte de Toulouse, qui avait en face de lui Aladin, entouré de l'élite de ses soldats, n'avait pu briser encore la résistance de l'ennemi. Mais les cris de victoire parviennent jusqu'à eux : ils redoublent l'ardeur de Raimond, tandis que le roi, jugeant la défense désormais inutile, va se réfugier dans la forteresse, où il espère pouvoir résister encore.

« Tout le camp victorieux entre alors, et par les portes aussi bien que par les murailles. Tout ce qui résistait, clos ou fortifié, est ouvert, abattu, brûlé, détruit : le fer promène ses fureurs, et la mort marche avec ses compagnes, l'horreur et le carnage. Le sang déborde et coule en ruisseaux pleins de morts et de mourants.

CHANT DIX-NEUVIÈME

COMBAT D'ARGANT ET DE TANCRÈDE.— MORT D'ARGANT

Argant, resté seul sur les murs vaincus, environné d'ennemis, lutte encore, craignant moins de mourir que de céder. Tancrède survient, et le Circassien qui a reconnu son adversaire, lui reproche de n'être pas revenu le sixième jour pour recommencer le duel interrompu. Tancrède alors lui lance un défi, aussitôt accepté : il couvre Argant de son bouclier, et l'arrache, comme une proie qu'il se réserve, aux armes vengeresses des Francs.

« Tancrède et Argant sortent de la ville, et laissent derrière eux les tentes du camp chrétien. Par les secrets détours d'un chemin tortueux, ils se rendent dans une vallée étroite et ombreuse, entourée de collines : on dirait un théâtre, une enceinte destinée à des combats et à des chasses d'animaux.

« C'est là que s'arrêtent les deux guerriers : Argant tourne vers la ville désolée un regard inquiet. Tancrède s'aperçoit que le païen n'a pas de bouclier, et jette au loin le sien. « Quelle pensée t'a saisi, lui dit-il ensuite; songes-tu que ta dernière heure est venue ? Si cette prévision t'intimide, ta crainte est maintenant trop tardive.

« Je songe, répond Argant, à cette ville, reine antique du royaume de Judée, qui tombe aujourd'hui vaincue, et que j'ai cherché en vain à préserver d'une ruine fatale : ta tête, que le ciel me livre en ce jour, est un faible aliment pour ma vengeance. » Il se tait, et tous deux s'avancent l'un contre l'autre avec les précautions qu'inspire à chacun la valeur bien connue de son ennemi.

« Tancrède est agile et délié; son pied est prompt comme sa main. Argant le dépasse de toute la tête, et l'emporte sur lui par la grosseur de ses membres. On voit Tancrède tourner en se baissant et se ramasser sous ses armes, pour s'élancer et passer sous le fer de son ennemi : son épée rencontre celle d'Argant, et il met tout en usage pour la détourner.

« Mais le fier Argant, déployé et droit, montre un art égal dans une attitude différente : le bras allongé autant qu'il le peut, il cherche, non le fer, mais le corps de son rival. L'un tente sans cesse de nouveaux accès; l'autre a toujours son épée dirigée au visage; il menace, et reste attentif à parer les coups furtifs et les attaques soudaines.

« Ainsi, quand les vents du nord et du midi ne troublent pas la surface de la mer, on voit, dans un combat naval, deux vaisseaux de grandeur inégale lutter également : l'un l'emporte par sa masse, l'autre par ses mouvements rapides : l'un attaque, tourne et revient, et vire de la proue à la poupe; l'autre demeure immobile, et quand le plus léger s'approche, il menace de l'écraser par la hauteur de sa masse.

« Tandis que le Latin essaie de nouveau d'atteindre son adversaire en détournant le fer qu'il lui oppose, Argant allonge son épée et lui en porte la pointe aux yeux : Tancrède veut parer; mais l'attaque du païen est si rapide et si brusque, qu'elle le devance et le blesse au côté. A la vue de cette blessure, Argant s'écrie : « Le maître d'escrime est vaincu par l'escrime! »

« Dévoré de honte et de dépit, Tancrède abandonne sa prudence habituelle : la vengeance l'anime tellement qu'il regarde comme une défaite une victoire tardive. Il ne répond à l'insulte qu'avec le fer et dirige sa pointe à la visière du casque. Argant rabat le coup, mais Tancrède s'avance et croise l'épée de son rival.

« Alors il porte vivement le pied gauche en avant, saisit le bras droit de l'infidèle avec sa main gauche, et de la droite, lui fait dans le flanc de mortelles blessures : « Tiens, dit-il, voilà la réponse du maître d'armes vaincu à son vainqueur. » Le Circassien frémit, se tord et s'agite, mais il ne peut dégager son bras captif.

« Enfin il laisse son épée pendre à sa chaîne, et se précipite sur Tancrède. Lui, fait de même, et tous deux se poussent et se serrent de toute leur force. Lorsque Alcide souleva du sable brûlant le formidable Antée (1), il ne l'étreignit

(1) Géant africain tué par Hercule. Fils de la Terre, il recevait le

pas avec plus de vigueur ni d'un bras plus nerveux.

« Tels sont leurs enlacements et leurs secousses, qu'ils tombent tous deux ensemble sur le flanc : mais, soit adresse, soit hasard, Argant a son bras droit libre, et le gauche seul embarrassé, tandis que la meilleure main du guerrier franc est engagée sous le corps de son ennemi. Tancrède sent le désavantage et voit le péril : il se dégage et reprend pied.

« Le Sarrasin se relève moins promptement, et avant qu'il soit debout, un coup terrible le frappe. Mais comme un pin qui plie sous l'Eurus sa cime touffue et la relève au même instant, son courage se ranime et grandit quand il est près de succomber. Alors le combat recommence, avec moins d'art, et d'autant plus horrible.

« Le sang coule à Tancrède par plusieurs blessures, mais le païen en répand presque des torrents. La perte de ses forces ralentit sa fureur : telle une flamme languit faute d'aliment. Tancrède s'aperçoit que le bras épuisé de son ennemi porte des coups de plus en plus lents : la colère s'apaise dans son cœur magnanime. Il fait un pas en arrière et lui dit avec douceur :

« Rends-toi, vaillant guerrier ; consens à reconnaître pour ton vainqueur ou moi, ou la Fortune. Je ne veux ni triompher de toi, ni emporter tes dépouilles : je ne me réserve sur toi aucun droit. » Le païen, plus terrible que jamais, réveille et rassemble toutes ses fureurs : « Tu te vantes donc de l'emporter sur moi, répond-il, et tu oses proposer une bassesse à Argant ?

« Profite de ta fortune : je ne crains rien, et je ne laisserai pas ta jactance impunie. » Comme une torche ranime ses derniers feux et jette en mourant une plus vive clarté, ainsi, suppléant par la colère au sang qu'il a perdu, et ranimant ses forces défaillantes, il veut, par une fin glorieuse, illustrer l'heure, désormais prochaine, de sa mort.

« Il rapproche sa main gauche de l'autre, saisit son épée des deux mains, et en porte à Tancrède un coup de taille : ce héros lui oppose en vain la sienne, le fer passe outre, s'abat sur son épaule, et descendant le long des côtes, lui fait d'un coup plusieurs blessures. Si Tancrède ne craint rien, c'est que la nature l'a doué d'un cœur inaccessible à la crainte.

« L'infidèle redouble ce coup terrible ; mais ses efforts et sa colère inutiles se perdent dans les airs : car Tancrède,

secours de sa mère, tant qu'il était en contact avec elle : Hercule le souleva et l'étouffa dans ses bras.

attentif à l'attaque, s'y dérobe en se jetant de côté. Et toi, Argant, entraîné par ton propre poids, tu vas frapper la terre du front, sans pouvoir te retenir; du moins tu tombes de toi-même, heureux qu'un autre ne puisse se vanter de ta chute.

« Cette chute élargit ses plaies béantes, et son sang coule à gros bouillons. De la main gauche appuyé sur la terre, et relevé sur un genou, il se remet en défense : « Rends-toi, crie le généreux vainqueur », et il lui fait de nouvelles offres, sans lui porter aucun coup : mais le traître le frappe de son épée au talon, et ne cesse de le menacer.

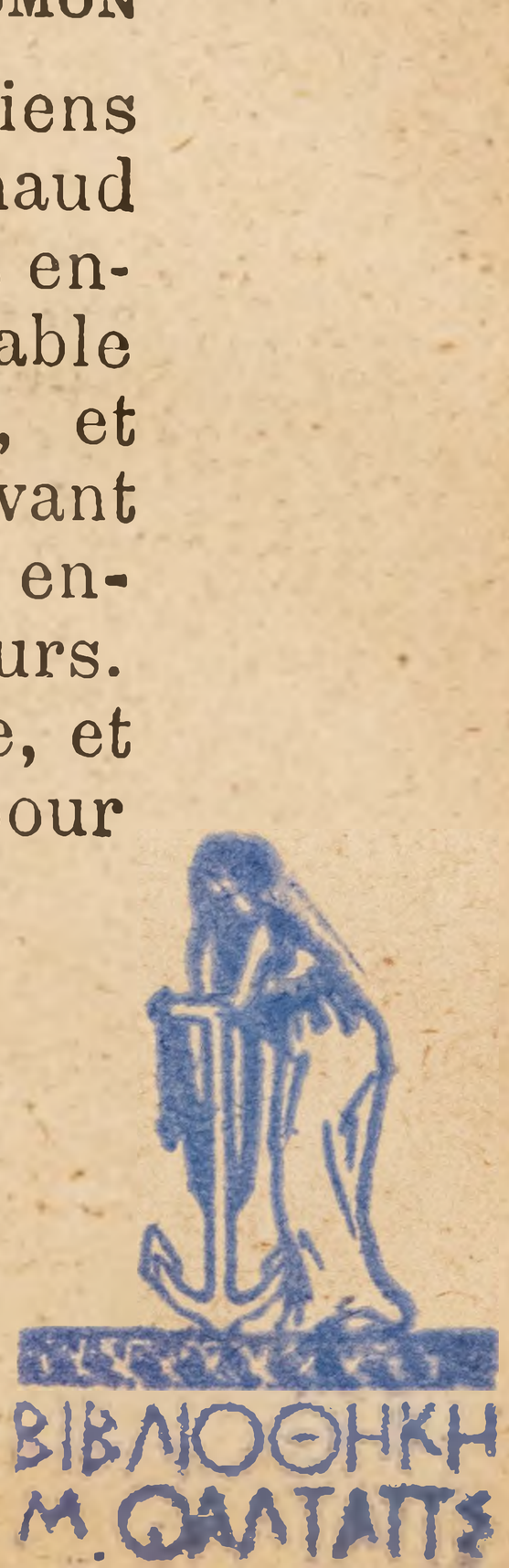
« Alors Tancrède cède à la fureur : « Est-ce ainsi, félon, lui dit-il, que tu abuses de ma pitié? » Puis il lui plonge et lui replonge son épée dans la visière. Argant meurt : il meurt comme il a vécu, sans faiblesse, et encore menaçant. L'orgueil, l'audace, la fureur ont animé ses derniers mouvements et ses dernières paroles.

« Tancrède remet le glaive au fourreau, et pieusement rend grâces à Dieu de son glorieux triomphe. Mais cette sanglante victoire a presque épuisé les forces du vainqueur. Il craint que sa vigueur expirante ne puisse supporter la fatigue du retour. Cependant il se met en marche, et pas à pas se traîne dans le chemin qu'il a déjà parcouru.

« Bientôt il ne peut plus soutenir son corps débile, et plus il fait d'efforts, plus il s'épuise : il s'assied à terre et appuie sa tête sur sa main, qui tremble comme un roseau. Tout ce qu'il voit lui paraît tourner, et le jour se couvrir de ténèbres. Enfin il s'évanouit, et, à les voir, on peut à peine distinguer le vainqueur du vaincu. »

RENAUD BRISE LES PORTES DU TEMPLE DE SALOMON

Pendant ce temps, la vengeance des chrétiens parcourt la ville et la jonche de cadavres. Renaud se précipite, chassant devant lui la foule des ennemis : le héros généreux ne lève sa formidable épée que sur les fronts couverts d'armures, et dédaigne de frapper les faibles. Il arrive devant le temple de Salomon, où les fuyards se sont enfermés, et dont ils ont garni le faîte de défenseurs. Deux fois il l'embrasse d'un regard terrible, et deux fois il en fait le tour d'un pas rapide, pour trouver un passage.


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ. ΦΑΛΤΑΙΤΣ

« Tel qu'un loup ravisseur rôde, au crépuscule, autour des bergeries closes; sa gorge altérée de sang et la faim irritent sa rage et sa férocité native; tel Renaud examine à l'entour, pour découvrir un passage, ou facile ou escarpé. Il s'arrête enfin sur la grande place, et du haut du temple, les malheureux Sarrasins attendent l'assaut.

« A l'écart gisait, on ne sait pour quel usage, une poutre énorme. Jamais vaisseau de Ligurie n'eut d'antennes aussi longues ni aussi fortes. D'une main qu'aucun poids n'accable, le chevalier la dirige contre la porte principale, et s'en servant comme d'une lance, il frappe à coups impétueux et redoublés.

« Ni le marbre, ni le métal ne peuvent résister à ces chocs de plus en plus forts : les gonds sonores sont arrachés de la pierre, les serrures brisées, les portes abattues. Moins puissants sont les effets du bélier, ou du canon, ce foudre de mort. Par cette voie ouverte, la foule des chrétiens se précipite comme un torrent, à la suite du vainqueur. »

Le superbe édifice, qui fut le sanctuaire de Dieu, n'est plus que le théâtre d'un affreux carnage.

SOLIMAN DÉFEND LA TOUR DE DAVID

Sur ces entrefaites, Soliman, ralliant les débris de ses troupes, marche à la tour de David, et en barricade tous les accès. Il y fait entrer le vieux roi Aladin, brisé de fatigue et découragé. Pour lui, triste, mais toujours vaillant,

« Il saisit à deux mains une massue de fer, et remet à son côté sa fidèle épée. Il se tient intrépide à l'entrée de la tour, et en défend le passage au peuple franc. Ses coups terribles sont mortels : ceux qui ne tuent pas, renversent tout au moins. Chacun fuit loin de la barricade, dès qu'il voit s'approcher la formidable massue.

« Voici que survient Raimond de Toulouse, suivi d'une troupe audacieuse. Le hardi vieillard court au périlleux passage, sans redouter le poids de ces grands coups. Il frappe le premier, mais il a frappé en vain. Ce n'est pas en

vain que frappe son adversaire : il atteint le comte au front, et le renverse à terre, palpitant, et les bras ouverts.

« Le courage, que la crainte avait banni, rentre enfin au cœur des vaincus : les Francs victorieux ou sont repoussés ou tombent morts sur le seuil. Mais le Soudan qui voit étendu parmi les cadavres le comte presque sans vie, commande à ses soldats de l'emporter dans l'enceinte et de le garder prisonnier.

« Ils s'avancent pour exécuter ses ordres, mais ils trouvent de durs et pénibles obstacles. Car Raimond n'est abandonné d'aucun des siens, et tous s'empressent pour sa défense : d'un côté, combat la fureur : de l'autre, une piété affectueuse : noble est d'ailleurs le prix de la lutte. Les uns veulent préserver la liberté et la vie d'un si grand homme, et les autres, les lui ravir.

« Obstiné dans sa vengeance, le Soudan eût fini par vaincre tous les efforts, car sa foudroyante massue brise les boucliers les plus épais et les casques les mieux trempés. Mais un secours puissant vient, en hâte, soutenir ses ennemis : de deux côtés opposés, Godefroi et Renaud accourent en même temps.

« Ainsi, quand autour de lui grondent le vent et les tonnerres, quand les éclairs brillent, et que le jour s'obscurcit de mille nuages, le pasteur ramène ses troupeaux des champs découverts, et cherche avec inquiétude un abri qui les défende de la colère du ciel : de la voix et de la houlette, il les dirige, les presse et marche derrière eux :

« Ainsi Soliman, qui voit venir le terrible ouragan et la tempête, et qui entend les clameurs poussées jusqu'au ciel par ces nouveaux combattants, fait rentrer dans la grande tour les soldats qu'il commande, et reste le dernier. Il se retire enfin ; mais, en cédant au péril, sa prudence ressemble encore à de l'audace. »

A peine s'est-il enfermé dans la tour, que Renaud se précipite, brisant barrières et retranchements. Dans son impatience de punir le meurtrier de Suénon, il allait attaquer les murs et forcer peut-être Soliman dans son dernier refuge, quand, le jour baissant, Godefroi fait sonner la retraite. Il campe dans la ville conquise et ordonne qu'on s'occupe des blessés et des malades.

« Ce rôle, dit-il, convient mieux aux soldats du Christ que la soif de la vengeance ou de la richesse. On n'a fait aujourd'hui que trop, oui, trop de carnages, et plusieurs n'ont montré que trop d'avidité pour l'or. J'interdis désormais toute rapine et toute cruauté : que les trompettes proclament à l'instant ma défense. »

Pendant qu'il se rend auprès du comte de Toulouse, revenu à lui, mais souffrant encore du coup qu'il a reçu, Soliman cherche à relever le courage de ses compagnons d'armes. Il leur annonce la destruction prochaine, et certaine à ses yeux, de leurs ennemis aujourd'hui triomphants. Enivrés de leur victoire et s'abandonnant à tous les excès, ils seront surpris et écrasés par l'armée d'Egypte.

C'est dans cette armée qu'a su pénétrer, sans être reconnu, Vafrin, l'écuyer de Tancrède, envoyé par Godefroi. Après avoir rôdé longtemps dans les rues du camp, autour des tentes, après avoir observé et interrogé avec prudence, il parvient enfin à la tente du général. Il s'aperçoit, en l'examinant, qu'une déchirure de la toile ouvre un passage à la voix et aux regards : il s'en approche, et tout en paraissant occupé à réparer la déchirure, il plonge ses yeux dans l'intérieur de la tente. Il voit Emiren debout, et devant lui, un homme gigantesque, à l'aspect farouche et cruel : « Tu es donc bien sûr, dit le général au guerrier, de donner la mort à Godefroi ? — Je le suis, répond-il, et je jure de ne plus revenir à la cour, si je n'y reviens vainqueur. Je saurai même prévenir les autres conjurés... — Va donc, lui dit Emiren, préparer tes armes feintes, car le jour de la bataille est proche. — Elles sont toutes prêtes », réplique Ormond. Après ces mots, ils se taisent tous deux. Vafrin, à cette importante découverte, demeure interdit et troublé. Il cher-

che en lui-même quel peut être ce complot, ces armes feintes : il y a là un mystère qu'il ne peut, et qu'il doit pourtant éclaircir.

Le lendemain, à la pointe du jour, l'armée égyptienne se met en marche : Vafrin marche avec elle, s'arrêtant dans les mêmes lieux, et allant d'une tente à l'autre, avec l'espoir de découvrir la vérité.

ARMIDE ET SES CHAMPIONS

Tout en cherchant, il trouve, sous un pavillon magnifique, Armide assise au milieu de ses chevaliers et de ses femmes. La tête appuyée sur sa main, les yeux fixés à terre, elle semble s'entretenir avec ses pensées. En face d'elle, sont assis Adraste et Tissapherne, ses deux champions, également épris, et se lançant des regards jaloux.

« Armide lève enfin les yeux, et son beau front reprend un peu de sérénité : soudain un doux sourire vient, comme l'éclair, percer le nuage de sa douleur. « Seigneur, dit-elle à Adraste, au souvenir de ta gloire, mon âme se sent soulagée du poids qui l'oppresse, car elle se flatte d'être bientôt vengée, et la colère est douce quand elle attend la vengeance.

« Ah ! de grâce, répond l'Indien, éclaircis ce front chargé d'ennui, et bannis la tristesse : avant peu, tu verras sanglante à tes pieds la tête impie de ce Renaud; ou, si tu le préfères, cette main vengeresse te l'amènera prisonnier. J'en ai fait le serment. » Tissapherne, qui l'entend, se tait, mais se ronge le cœur.

« Armide tourne vers Tissapherne un doux regard : « Et toi, Seigneur ? lui dit-elle. — « Moi qui suis timide, répond-il ironiquement, je suivrai de loin la valeur de ton terrible et redoutable champion. » Ces mots piquent cruellement l'Indien, qui riposte : « Tu as bien raison de me suivre de loin, et de redouter le parallèle. »

« Tissapherne, secouant sa tête altière : « Que ne suis-je, s'écrie-t-il, maître de ma volonté. Si je pouvais me servir librement de mon épée, on verrait qui de nous deux a le plus d'audace. Je ne crains ni toi, ni tes insolentes brava-

des ; mais je crains le ciel et l'amour, mon ennemi. » Il se tait, et Adraste se levait pour le défier, quand Armide le prévient et s'interpose.

« Chevaliers, dit-elle, pourquoi me retirer une parole que vous m'avez plusieurs fois donnée ? Vous êtes mes champions ; ce titre devrait suffire à établir la paix entre vous. Qui s'emporte, s'emporte contre moi, c'est moi qu'offensent vos outrages ; vous le savez » Elle leur parle ainsi, et parvient à courber sous son joug de fer ces farouches rivaux. »

Vafrin, qui a tout entendu, s'éloigne pour chercher ailleurs le secret de la conjuration ; mais toutes ses démarches, toutes ses questions, toutes ses ruses étant demeurées sans résultat, il revient dans la tente d'Armide, et recourant à un nouveau stratagème : « Moi aussi, dit il en jouant, je voudrais bien qu'une belle me choisît pour son champion : je voudrais trancher de mon épée la tête de Renaud ou de Bouillon. » L'une des beautés qui entourent Armide s'approche alors, et l'emmenant à l'écart : « Je t'ai reconnu, Vafrin, lui dit-elle, tu dois me reconnaître. » Et comme Vafrin nie, craignant un piège, elle lui révèle qu'elle est Herminie, naguère captive de Tancrède, disposée aujourd'hui à rentrer dans une prison qu'elle regrette. Tous deux, d'accord, quittent furtivement le camp, et lorsqu'ils sont, dans leur marche vers l'armée chrétienne, parvenus en lieu sûr, Herminie développe à Vafrin la trame de la conjuration : « Ils sont, dit-elle, huit guerriers, dont le plus fameux est l'intrépide Ormond.

« Mus par la haine ou par la vengeance, ils ont conspiré, et voici leur plan : le jour où les deux camps doivent, dans une grande bataille, se disputer l'empire de l'Asie, eux, armés à la française, porteront sur leurs armes le signe de la croix, et leur vêtement sera blanc et or, comme celui des gardes de Godefroi.

« Mais chacun d'eux aura sur son casque une marque distinctive qui le fera reconnaître des siens. Au plus fort de la mêlée et du combat, ils se mettront en marche, et attireront dans leur piège le valeureux Godefroi, en affectant le visage ami de ses gardes. Ils seront armés de fers empoisonnés, afin que tous leurs coups soient mortels. »

Puis elle raconte, ou plutôt rappelle à Vafrin comment, dans cette nuit funeste où les vainqueurs d'Antioche envahirent le palais de son père, elle courut se jeter aux genoux de Tancrède, et obtint de lui respect et protection. Les soins généreux du héros changèrent sa reconnaissance en amour, et, rendue par lui à la liberté, elle essaya deux fois de reprendre sa chaîne. Une première fois, traversée dans sa course par une troupe ennemie, elle dut s'enfuir, et se réfugier dans un lieu solitaire, où elle vécut quelque temps parmi les bergers (1). Une seconde tentative fut plus malheureuse encore. Herminie, tombée aux mains de pillards égyptiens, avait été emmenée à Gaza. Elle avait pu toutefois, en révélant qui elle était, demeurer en sûreté auprès d'Armide. Et maintenant, elle ne formait plus qu'un vœu, celui de n'être pas repoussée par le héros, maître de son âme.

TANCREDE BLESSÉ EST SOIGNE PAR HERMINIE

Cependant, poursuivant leur chemin nuit et jour, Herminie et Vafrin arrivent près de Jérusalem à l'heure où le soleil baisse et où l'Orient s'obscurcit.

« Ils trouvent le chemin noir de sang, et voient, étendu

(1) Voir la fin du chant VIe et le commencement du VIIe.

dans le sang, un guerrier mort, qui encombre tout le passage, et dont la face, tournée vers le ciel, est encore menaçante.

« Ses armes, son costume étranger indiquent un païen, et l'écuyer passe outre. Non loin de là, un autre guerrier gisant vient s'offrir aux yeux de Vafrin, qui dit en lui-même : celui-ci est un chrétien. Puis, la couleur brune du vêtement lui inspirant quelque doute, il descend de cheval, et lui découvre le visage : « Hélas! s'écrie-t-il, c'est Tancrède tué ! »

« La malheureuse Herminie s'était arrêtée pour regarder le guerrier sarrasin, quand ce cri douloureux vient percer son cœur. Au nom de Tancrède, elle accourt éperdue, hors d'elle-même : à la vue de ce beau visage décoloré, elle ne descend pas de son cheval, elle s'en précipite.

« Elle verse sur lui des pleurs intarissables, et ses paroles sont entrecoupées de sanglots : « En quel affreux moment m'amène ici la fortune ! quel spectacle amer et triste ! Après une longue séparation, je te retrouve enfin, Tancrède ; je te revois, et tu ne me vois pas ; non, tu ne me vois pas, bien que présente, et en te retrouvant je te perds pour jamais.....(1). »

Bientôt Tancrède pousse un faible gémissement, et l'espoir renaît dans le cœur d'Herminie. Elle supplie le héros d'ouvrir les yeux, et de la regarder un instant, avant qu'elle n'expire à ses côtés.

« Tancrède ouvre ses yeux troublés et appesantis, et les referme aussitôt : Herminie continue à gémir. « Il n'est pas mort, lui dit Vafrin ; soignons-le d'abord, les pleurs viendront après. » Il lui ôte son armure, et elle le seconde d'une main faible et tremblante. Elle examine, elle sonde les plaies, et, savante à juger des blessures, elle en espère la guérison.

« Elle voit que le mal naît de la fatigue et du sang trop abondamment perdu : mais dans ces lieux solitaires elle n'a que son voile pour bander les blessures du héros. L'amour suggère à sa pitié une ressource nouvelle : de ses

(1) Ici encore, le Tasse abuse de l'antithèse pour faire parler la douleur. Les plaintes d'Herminie ne sont pas plus naturelles que celles de Tancrède à la mort de Clorinde.



Herminie secourt Tancrède blessé.



cheveux, elle étanche les plaies, et les bande avec ces mêmes cheveux qu'elle sacrifie :

« Car son voile, court et léger, ne peut suffire à des blessures aussi nombreuses. Elle n'a ni dictame, ni safran ; mais elle sait, pour un tel usage, des paroles puissantes et magiques. Déjà Tancrède sort de son mortel assoupissement ; déjà il peut ouvrir et mouvoir ses yeux. Il voit son écuyer, il voit penchée sur lui une femme compatissante, aux vêtements étrangers.

« Il s'informe : « Vafrin, comment et depuis quand es-tu ici ? et toi, qui me donnes ces doux soins, qui es-tu ? » Mais elle, partagée entre la joie et la crainte, soupire, et l'incarnat de la rose colore son beau visage. « Tu sauras tout, répond-elle, mais à cette heure, en qualité de ton médecin, je t'ordonne le silence et le repos. Tu guériras, songe à la récompense. » Puis elle s'assied, et pose sur ses genoux la tête du blessé.

« Cependant Vafrin pense aux moyens de le transporter dans sa tente, avant que le soir devienne plus sombre. Dans cet instant, arrive une troupe de guerriers : Vafrin les reconnaît pour les soldats de son maître. Quand il affronta le Circassien, et le provoqua au combat, ils se trouvaient avec lui : mais Tancrède leur avait alors défendu de le suivre ; depuis, inquiets de son retard, ils s'étaient mis à sa recherche.

« Beaucoup d'autres les suivent, et parviennent aussi à le retrouver. De leurs bras entrelacés ils font une espèce de siège, où Tancrède se pose et s'assied. « Eh quoi ! leur dit-il alors, le valeureux Argant restera donc en pâture aux corbeaux ? de grâce, ne l'abandonnez pas, et ne le privez pas des honneurs de la sépulture.

« Je n'ai plus de haine contre un corps épuisé de sang et muet : il est mort en brave : on lui doit bien ces honneurs, les seuls qui restent aux morts sur la terre. Ainsi Tancrède, tout en recevant le secours des siens, fait porter derrière lui son ennemi.

GODEFROI DÉCIDE DE LIVRER BATAILLE EN PLAINE

Le prince veut ensuite être conduit, non pas dans sa tente, mais dans Jérusalem, afin, s'il doit succomber, de mourir au tombeau du Christ. Après l'y avoir déposé sur un lit, où il s'endort d'un sommeil paisible, après avoir trouvé, non loin

de là, un asile sûr pour Herminie, Vafrin se rend près de Godefroi. Entouré des plus vaillants et des plus sages de l'armée, le général était assis près de la couche où reposait Raimond blessé. Vafrin lui rend compte de sa mission : il lui apprend combien est nombreuse l'armée égyptienne, mais sans discipline et sans cohésion. Elle renferme pourtant quelques troupes d'élite, et parmi elles la garde royale. Emiren, qui commande en chef, a ordre de tout tenter pour amener les chrétiens à une bataille générale, et il sera là dans deux jours. Puis Vafrin fait connaître les dangers qui menacent en particulier Renaud, et la conjuration préparée contre les jours de Godefroi. On lui fait mille questions, il satisfait à toutes. Après un instant de silence, le général se tourne vers Raimond et lui demande son avis.

« Je pense, répond-il, que demain, à l'aube, au lieu de livrer l'assaut, comme on l'avait résolu, on doit investir la tour, pour empêcher ceux qu'elle renferme d'en sortir à leur gré. Il faut que nos troupes se reposent, et se préparent à ce grand combat. Examine ensuite toi-même s'il vaut mieux employer contre l'ennemi la force ouverte ou le tenir en échec.

« Mon avis par-dessus tout est que tu dois prendre soin de tes jours : c'est par toi que nous pouvons vaincre et régner. Sans toi, qui sera notre guide et notre appui? Pour que leur costume ne protège pas les traîtres, change l'habillement de tes gardes : ainsi la fraude sera découverte et les conjurés se livreront d'eux-mêmes. »

« Je retrouve en tes conseils, répond le général, ton amitié et ta sagesse habituelle ; mais je prononce sur ce que tu n'as osé décider : nous sortirons à la rencontre de l'ennemi. Les vainqueurs de l'Orient ne doivent pas se cacher derrière un mur ou des retranchements. C'est dans la plaine, à la clarté du jour, que les infidèles doivent éprouver notre valeur.

« Ils ne soutiendront pas l'éclat de nos victoires, ni le terrible aspect du vainqueur, ni ses armes ; et leurs forces abattues seront le fondement inébranlable de notre empire.

La tour se rendra bientôt, ou, privée de défenseurs, sera prise facilement. » A ces mots, le duc magnanime se tait et se retire, car les astres, sur leur déclin, invitent au sommeil (1). »

(1) Une grande partie de la nuit s'était écoulée à entendre Vafrin et à le questionner. C'est ainsi, dans le palais de Didon, que la nuit est près de finir, quand la reine demande à Enée le récit des malheurs de Troie. Le poète l'indique par l'expression même que le Tasse lui emprunte ici : les astres, sur leur déclin, invitent au sommeil, « *suadentque cadentia sidera somnos.* » Virgile, *Enéide,* livre II, v. 9.

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ ΩΔΑΤΑΠΤΣ

CHANT VINGTIÈME.

Le lendemain, vers la onzième heure du jour, les infidèles, placés sur la tour, découvrent au loin un nuage qui s'étend sur la terre comme l'ombre du soir. Bientôt ils reconnaissent l'armée alliée, qui obscurcit le ciel de poussière, et sous ses pas couvre les collines et les campagnes. Ils poussent de grands cris, qui éveillent l'attention des Francs : ceux-ci, regardant des hauteurs, voient à leur tour se déployer au loin l'innombrable armée (1). Soudain une généreuse audace les enflamme, et ils demandent le combat. Mais le sage Bouillon refuse de livrer bataille avant l'aube du jour suivant : il veut laisser un peu de repos à ses troupes et inspirer aux ennemis une folle confiance.

Dès les premières lueurs du matin, il conduit hors des murs son armée en ordre de bataille : mais il a chargé Raimond avec une troupe gasconne et des Syriens alliés de surveiller la tour. Arrivé en présence des ennemis, il fait occuper une colline qui s'élève à gauche, et déploie sur un large front son armée dans la plaine. Il place l'infanterie au centre, et jette la cavalerie sur les ailes.

(1) C'est pour redoubler l'intérêt et la grandeur de la lutte suprême que le Tasse, par une habile altération de l'histoire, fait arriver l'armée égyptienne avant la ruine complète de Jérusalem. Elle ne put, en réalité, ni secourir à temps la ville, ni même la venger, et fut détruite par les chrétiens dans les plaines d'Ascalon.

DISCOURS DE GODEFROI A SES SOLDATS

« Puis, sur un coursier, Bouillon paraît voler de rang en rang à travers cavaliers et fantassins. Sa visière levée découvre tout son visage : ses yeux, son front semblent foudroyants : il rassure ceux qui craignent, et affermit ceux qui espèrent ; il rappelle à l'audacieux ses prouesses et au brave ses exploits : aux uns il promet de grandes récompenses, aux autres des honneurs.

« Enfin il s'arrête devant les escadrons d'élite, et d'un lieu élevé, il leur adresse un discours qui entraîne tous ceux qui l'entendent. Ainsi que du haut des Alpes, les neiges fondues se précipitent en torrents, ainsi les paroles sonores s'élancent rapides et véhémentes de sa bouche :

« O mes guerriers, vainqueurs de l'Orient, fléau des ennemis du Christ, voici le jour suprême : voici enfin le jour si ardemment souhaité. Ce n'est pas sans un profond dessein que le ciel a réuni tous ces peuples rebelles. Il a rassemblé ici tous vos ennemis pour mettre d'un seul coup fin à tant de guerres.

« Nous remporterons plusieurs victoires en une seule, sans plus de péril ni de fatigue. N'ayez, n'ayez aucune crainte à l'aspect de cette immense armée ; sans union et sans discipline, elle s'embarrassera elle-même dans ses mouvements. Peu d'entre eux pourront combattre : les uns manqueront de cœur, les autres d'espace.

« Ceux qu'on nous opposera sont nus pour la plupart, sans vigueur, sans adresse. La violence seule les a enlevés à l'oisiveté ou à de serviles emplois. Déjà je vois, de ce côté, trembler leurs épées, leurs boucliers et leurs étendards. Leurs sons confus et leurs mouvements équivoques sont à mes yeux des signes certains de leur perte.

« Ce capitaine vêtu de pourpre et d'or, qui ordonne ses escadrons, et dont le regard paraît si fier, a peut-être vaincu jadis l'Arabe ou le Maure ; mais sa valeur ne pourra résister à la nôtre. Que fera-t-il, malgré son habileté, au milieu de leur désordre et de leur confusion ? Il est mal connu, je le crois, et connaît mal ses soldats : à peu d'entre eux il pourrait dire : tu étais là, j'y étais avec toi.

« Mais moi, je commande à des guerriers d'élite. Nous avons longtemps combattu et triomphé ensemble ; depuis longtemps je vous conduis à mon gré. Quel est celui d'entre vous dont je ne connaisse la patrie et la naissance ? quelle épée m'est inconnue ? de quelle flèche, encore suspendue

et frémissant dans l'air, ne pourrais-je dire si c'est le bras d'un Franc ou d'un Irlandais qui l'a lancée ?

« Je ne vous demande rien d'inaccoutumé : soyez tels que je vous ai vus jusqu'ici : montrez encore la même ardeur, et que chacun se rappelle sa gloire, la mienne et celle du Christ. Allez, renversez les impies, foulez aux pieds leurs membres sanglants, et affermissez la sainte conquête. Pourquoi vous retenir plus longtemps ? je le vois nettement dans vos yeux ; la victoire est à vous ! »

Comme il achevait ces mots, une lumière brillante et sereine parut descendre du ciel, pareille à l'étoile ou à l'éclair que, dans les chaleurs de l'été, la nuit secoue de son manteau. Mais sans doute le soleil lui-même avait lancé ce rayon de son foyer le plus pur : il vint entourer le front de Godefroi d'une auréole qui fut, aux yeux de plusieurs, le signe de sa royauté future.

« Peut-être, si ce n'était présomption de sonder d'un œil mortel les secrets des cieux, peut-être était-ce l'Ange tutélaire du héros, qui descendit des souveraines demeures pour le couvrir de ses ailes. »

De son côté, Emiren ne montre pas moins d'activité pour disposer ses troupes et les encourager à combattre. Il place, ainsi que le général chrétien, l'infanterie au centre et la cavalerie sur les flancs. Lui-même commande l'aile droite : il a confié la gauche à Altamor. Muléassem dirige l'infanterie : Armide est au centre. Enfin tout est prêt : les chefs se taisent, les deux armées ne sont plus séparées que par un petit espace.

TABLEAU DES DEUX ARMÉES EN PRÉSENCE

« Quel grand et admirable spectacle, de voir ces deux camps s'aborder ! Les bataillons, déployés en bon ordre, s'ébranlent pour l'attaque ; les drapeaux déroulés ondoient au vent, les plumes flottent sur les hauts cimiers. Les habits, les ornements, les devises, les armes, les couleurs, l'or et l'acier étincellent au soleil et lancent des éclairs.

« Les deux armées ressemblent à une immense forêt d'arbres touffus, tant on y voit de piques. Les arcs sont tendus, les lances en arrêt ; les dards s'agitent, les frondes

résonnent. Le cheval lui-même s'apprête au combat, et seconde la haine et la fureur de son maitre ; il gratte et frappe le sol, il hennit, il s'agite, et ses naseaux brûlants soufflent feu et fumée,

« L'horreur même de ce grand spectacle a sa beauté, et le charme naît du sein de l effroi. Le son retentissant et terrible des trompettes est encore doux à l'oreille qu'il épouvante. Cependant l'armée fidèle, quoique moins nombreuse, paraît plus imposante d'allure et d'aspect : le son de ses instruments est plus guerrier et plus sonore, et ses armes ont plus d'éclat.

« Les trompettes chrétiennes donnent le premier signal : l'ennemi répond et accepte le combat. Les Francs s'agenouillent, rendent leur hommage au ciel, puis baisent la terre. L'espace entre les deux armées décroit, il disparaît : on se presse, on se serre : déjà la mêlée est horrible dans les deux ailes, et l'infanterie s'élance au combat (1). »

ORMOND ET SES COMPLICES SONT MASSACRÉS

Du côté des chrétiens, c'est une femme, Gildippe, qui frappe les premiers coups, et porte parmi les Persans le désordre et la mort. Son fidèle époux, Odoard, qui tremble pour elle, s'élance à ses côtés, et tous deux se prêtent un mutuel appui. L'audacieuse guerrière pare les coups qui pleuvent terribles sur Odoard : lui, oppose son bouclier aux

(1) Chateaubriand, empruntant au Tasse ses couleurs, a résumé le début de ce vingtième chant de la *Jérusalem* dans un de ces brillants tableaux où il se complaît : « Le soleil vient de se lever ; les armées sont en présence ; les bannières se déroulent au vent, les plumes flottent sur les casques ; les habits, les franges, les harnois, les armes, les couleurs, l'or et le fer étincellent aux premiers feux du jour. Monté sur un coursier rapide, Godefroi parcourt les rangs de son armée ; il parle, et son discours est un modèle d'éloquence guerrière. Sa tête rayonne, son visage brille d'un éclat inconnu, l'ange de la victoire le couvre invisiblement de ses ailes. Bientôt il se fait un profond silence ; les légions se prosternent, en adorant celui qui fit tomber Goliath par la main d'un jeune berger. Soudain la trompette sonne, les soldats chrétiens se relèvent, et, pleins de la fureur du Dieu des armées, ils se précipitent sur les bataillons ennemis. »

(CHATEAUBRIAND, *Génie du christianisme*, 2e partie, livre II, chapitre XII.)

armes dirigées contre elle : il y opposerait, au besoin, sa tête désarmée.

Cependant le roi de Sarmacande, le féroce Altamore, fait un massacre affreux des chrétiens, et nul n'ose l'affronter, ni l'attaquer, même de loin.

« Gildippe seule se présente à lui, sans craindre ce dangereux rival. Jamais amazone, aux bords du Thermodon (1), ne porta le bouclier et ne mania la hache avec autant d'audace que la guerrière marchant au-devant de ce formidable ennemi.

« Elle frappe le diadème d'or et de pierreries qui brille sur son casque, et le brise : l'orgueilleux roi est contraint de baisser la tête. Le coup lui paraît venir d'une main redoutable, et il en a honte et dépit ; mais il ne tarde pas à punir l'injure, et la vengeance accompagne l'affront.

« Presque au même instant il frappe au front la guerrière d'un coup si terrible, qu'il la prive de sens et de force. Elle tombait, mais son fidèle époux la retient en selle. Soit fortune pour eux, soit générosité de sa part, Altamore satisfait ne cherche plus à la frapper : tel un lion magnanime dédaigne un ennemi à terre ; il regarde et passe.

« Cependant Ormond, dont les mains perfides devaient exécuter le criminel complot, s'était, sous son déguisement, mêlé aux chrétiens, et avec lui les complices de sa conjuration. Tels, la nuit, des loups, ressemblant aux chiens, s'approchent, par un obscur brouillard, des bergeries, et, serrant contre leur ventre leur queue qui les trahirait, épient le moment d'entrer.

« Les conjurés s'approchent, et déjà le fier païen n'est plus loin du pieux Godefroi. Mais dès que le général aperçoit la cotte d'armes or et blanc qui le décèle : « Voilà, s'écrie-t-il, le traître qui, sous un déguisement, cherche à paraître un chrétien : voilà ses complices prêts à m'attaquer. » Et à ces mots, il s'élance sur le perfide.

« Il le frappe d'un coup mortel, et le félon ne sait ni frapper, ni se défendre, ni reculer : mais lui, naguère si audacieux, semble glacé et pétrifié, comme s'il avait devant les yeux la tête de Méduse. Toutes les épées, toutes les piques se tournent contre les conjurés, et tous les carquois

(1) Petit fleuve d'Asie-Mineure, qui se jette dans le Pont-Euxin. C'est sur ses bords, dit-on, qu'habitaient les amazones.

se vident sur eux. Ormond et ses complices sont mis en pièces, et il ne reste que des lambeaux de leurs cadavres. »

Godefroi se porte ensuite contre Altamore, qui ouvre et disperse les plus épais escadrons. Pendant qu'il fond sur lui, la lutte se poursuit de toutes parts, avec des alternatives de craintes et d'espérances.

DESCRIPTION DE LA MÊLÉE

« La plaine est jonchée de lances rompues, de boucliers brisés, d'armures fracassées : des épées demeurent enfoncées dans les poitrines, dans les entrailles, ou gisent sur la terre : parmi les morts, les uns sont étendus sur le dos, les autres, le visage tourné vers le sol, semblent mordre la poussière.

« Le cheval gît près de son maître, le compagnon près de son compagnon, l'ennemi près de son ennemi, et souvent le vivant sur le mort, le vainqueur sur le vaincu. Ce n'est ni le silence ni des cris distincts : on entend je ne sais quel bruit rauque et confus, frémissements de fureur, murmures de colère, gémissements des blessés et des mourants.

« Les armes, dont l'éclat naguère réjouissait les yeux, n'offrent plus qu'un aspect effroyable et morne : l'acier n'a plus d'éclairs, l'or plus de rayons : les couleurs ont perdu leurs charmes. Les panaches et les ornements des casques sont foulés aux pieds ; la poussière ternit ce que le sang n'a pas souillé : tant est changé l'aspect des deux camps ! »

Alors les Arabes, les Ethiopiens et les Maures, placés à l'extrémité de l'aile gauche, se déploient et se portent en avant. Leurs archers et leurs frondeurs inquiètent déjà de loin l'armée chrétienne, quand Renaud, à la tête des siens, s'élance pareil à la foudre. Rien ne résiste à ses coups rapides. « Comme le serpent qui, par la vitesse dont il darde sa langue, paraît en avoir trois, il semble frapper les infidèles d'une triple épée. » Dès qu'il les a refoulés et mis en fuite, il dédai-

gne de les poursuivre, et se tourne contre l'infanterie ennemie. Il rompt leurs lances, force les obstacles, enfonce les bataillons, et pénètre jusqu'au char d'or, où se tient Armide, dans une attitude guerrière. Il veut se détourner, mais les défenseurs d'Armide, qui ont juré la perte du héros, s'élancent contre lui : Armide elle-même, partagée entre la haine et l'amour, lui lance une flèche, qu'elle voudrait retenir à peine lancée. Le trait va frapper la cuirasse, mais s'y émousse sans l'entamer. Elle tend de nouveau son arc, mais sans succès : la plupart de ses champions sont à terre, renversés et vaincus : elle commence à désespérer et à craindre pour elle-même, quand Altamore, se plaçant devant son char, lui ouvre un passage avec son épée et la conduit en lieu sûr.

TANCRÈDE SAUVE RAIMOND. — PRISE DE LA TOUR DE DAVID

Tandis que les deux armées s'étreignent avec acharnement, Soliman est monté au faîte de la tour, et, à la vue de la bataille engagée au loin, il n'a pu réprimer son ardeur. Il se couvre de son casque, et ouvrant la porte, fond inattendu sur les chrétiens, qu'il renverse. Raimond accourt et veut l'arrêter, mais il tombe, frappé d'un coup semblable à celui qui l'a naguère terrassé. Le Soudan passe outre, tue ceux qui s'opposent à son passage, et franchissant les murs écroulés de la ville, vole à la grande bataille.

Ses compagnons, qu'il a laissés aux prises avec les Gascons et les Syriens, s'efforcent de compléter la victoire, et ont refoulé l'ennemi jusqu'à la maison où l'on a transporté Tancrède.

« Le héros, s'arrachant péniblement de sa couche, monte

au faîte de sa demeure, et promène de tous côtés ses regards : il voit le comte étendu, et ses troupes en retraite ou en fuite.

« Le courage, qui ne manque jamais aux grands cœurs, et qui ne faiblit pas dans un corps languissant, ranime les membres épuisés de Tancrède et semble lui tenir lieu de chaleur et de sang. Il arme sa main gauche d'un lourd bouclier, dont son bras affaibli soutient facilement le poids ; il prend de l'autre main son épée nue : c'est assez pour l'homme courageux.

« Il descend, et s'écrie : « Où fuyez-vous, laissant votre chef en proie à l'ennemi ? Eh quoi ! ses armes s'étaleront en trophée dans une maison ou une mosquée barbare ? Retournez en Gascogne dire au fils du comte que son père est mort là, où vous avez fui. » Il dit, et de sa poitrine blessée et sans cuirasse, il fait un rempart à mille bras armés et vigoureux.

« Et de son pesant bouclier, formé de sept cuirs de taureaux (1), recouverts d'un acier de fine trempe, il tient Raimond à l'abri des épées, des flèches et de toutes les armes. De son fer il écarte autour de lui l'ennemi, et Raimond repose en sûreté et comme à l'ombre.

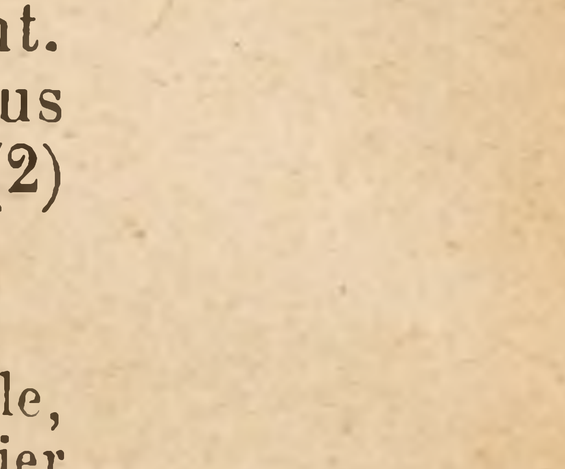
« Le vieillard commence à respirer à l'abri de ce rempart, puis se relève, et se sent embrasé d'un double feu : la colère au cœur et la honte au front, il tourne de tous côtés ses yeux étincelants pour revoir le barbare qui l'a frappé ; mais, ne le trouvant pas, il frémit, et s'apprête à tirer des troupes de Soliman une amère vengeance.

« Les Aquitains retournent au combat, et tous ensemble suivent leur chef, avide de représailles. Les infidèles, tout à l'heure si audacieux, tremblent maintenant : l'audace est passée du côté où était l'effroi. Ceux qui attaquaient reculent, ceux qui lâchaient pied poursuivent. Un instant a changé la face du combat. Raimond satisfait sa vengeance, et cent morts, tombés sous sa main, expient son affront.

« Tandis qu'il s'efforce d'épuiser son courroux sur les plus illustres têtes, il aperçoit l'usurpateur de la Terre sainte (2)

(1) Tel est, dans Homère, le bouclier d'Ajax, et, dans Virgile, celui de Turnus. « Ajax, dit Homère, s'approche, portant son bouclier énorme semblable à une tour : il était d'airain, et recouvert de sept peaux de bœuf. » (*Iliade*, ch. VII.) A la fin de l'*Enéide*, Enée perce d'une javeline le bouclier, formé de sept cuirs épais, de son rival Turnus.

(2) Aladin, qui était sorti de la tour à la suite de Soliman.


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ. ΦΑΛΤΑΙΤΣ

qui combat au premier rang : il s'élance sur lui, le frappe au front, et redouble au même endroit ses coups sans relâche. Enfin le roi tombe, pousse un horrible cri, et mord en expirant la terre où il régna.

« Privés de leurs chefs, dont l'un est loin et l'autre tué, les Sarrasins prennent des partis différents. Les uns, comme des animaux furieux, se jettent en désespérés sur le fer ennemi : les autres, pleins d'effroi, pensent à se sauver, et se retirent vers leur premier refuge. Mais le vainqueur y entre mêlé au vaincu, et achève cette glorieuse conquête.

« La forteresse est prise, et les fuyards sont tués sur les degrés ou sur le seuil. Raimond monte au sommet, élève dans sa main le saint étendard, et à la vue des deux armées déroule au vent le signe triomphal de la victoire. »

MORT DE GILDIPPE ET D'ODOARD

Soliman, en marche vers la bataille, ne l'a pas aperçu. Il se saisit d'un cheval sans maître, et s'élance dans la mêlée. Son bras fait de nombreuses victimes, et, parmi les plus illustres, sont Gildippe et Odoard. L'intrépide guerrière a attaqué et blessé Soliman, qui, furieux, l'insulte, et lui porte un coup désastreux qui rompt son armure et lui perce la poitrine.

« Elle abandonne soudain les rênes, languissante et la mort sur le visage. Le malheureux Odoard le remarque, et vole, mais en vain, pour la défendre.

« Que doit-il faire dans ce malheur extrême ? La colère et la tendresse l'excitent à la fois, l'une à soutenir son épouse qui tombe, l'autre à tirer vengeance du meurtrier. L'amour, sans choisir, lui persuade de satisfaire à la fois sa colère et sa tendresse : de la main gauche il soutient Gildippe, et fait de la droite l'instrument de son courroux.

« Mais sa volonté et sa force, ainsi partagées, ne peuvent résister à un adversaire si redoutable : il ne peut soutenir celle qu'il aime, ni punir de mort l'homicide. C'est au contraire le Soudan qui lui coupe le bras dont il enlace sa fidèle compagne ; il la laisse tomber, et, tombant avec elle, l'accable de son poids.

« Tel un ormeau qu'une vigne a enlacé de ses pampres, s'il est coupé par le fer ou arraché par la tempête, entraîne

dans sa chute la vigne sa compagne : lui-même il déchire le vert feuillage qui la couvrait, il écrase ses grappes délicieuses, et il semble déplorer, plus que son propre destin, le sort de celle qui meurt à son côté.

« Tel périt Odoard, et il ne plaint que sa compagne bien-aimée. Ils voudraient se parler, mais leurs bouches ne peuvent plus former de paroles, et il n'en sort que des soupirs. Tous deux ils se regardent, et se serrent l'un contre l'autre, tandis qu'ils le peuvent encore : au même instant, leurs yeux se ferment au jour, et leurs tendres âmes s'envolent réunies. »

RENAUD TUE SOLIMAN

Le bruit de cette mort parvient bientôt à Renaud, qui, pour la venger, s'élançait vers Soliman, quand Adraste lui barre le passage, le défie, et tout d'abord, le frappe de deux coups terribles à la tempe et au cou. Le casque résiste, mais Renaud est ébranlé sur sa selle d'une violente secousse. Le héros à son tour lui fait au flanc une blessure mortelle, et cet homme gigantesque, ce roi invincible tombe, renversé d'un seul coup.

« A cette vue, la stupeur, l'épouvante et l'effroi glacent le sang et les cœurs, et Soliman, témoin de ce coup extraordinaire, se trouble et pâlit. Prévoyant sa mort prochaine, il demeure irrésolu et inquiet, sentiment nouveau pour lui : mais qui n'est pas ici-bas soumis aux lois éternelles ?

« Ainsi, dans son sommeil agité, un insensé ou un malade aperçoit des fantômes confus : il lui semble qu'il s'élance et tend ses membres pour courir ; mais il se fatigue en vain : malgré tous ses efforts. ni son pied, ni sa main ne répondent à son appel. Il voudrait aussi parler, mais sa langue demeure sans voix et sans paroles.

« Ainsi le Soudan fait effort pour s'entraîner à l'attaque ; mais il ne retrouve plus son ardeur habituelle, et ne se reconnaît plus au peu de forces qui lui restent. Toutes les étincelles d'audace qui se ravivent en lui, une terreur secrète vient les éteindre. Divers sentiments s'agitent dans son cœur, mais il ne songe ni à fuir, ni à reculer.

« Le vainqueur le surprend dans cette irrésolution. Sa rapidité, sa fureur, sa taille même, paraissent au Soudan dépasser celles d'un mortel. Soliman résiste à peine ; mais, en mourant, il conserve sa noble fermeté. Il n'évite pas les coups, il ne pousse pas un gémissement : son attitude reste grande et fière.

« Ainsi ce nouvel Antée qui souvent, dans le cours d'une longue guerre, tomba et se releva toujours plus terrible, tombe enfin pour ne se relever jamais. »

Sa chute décide la victoire en faveur des chrétiens. La troupe royale, les fameux immortels, prennent eux-mêmes la fuite, et c'est à peine si Emiren peut en arrêter quelques-uns et les ramener au combat. Tissapherne, un des champions d'Armide, lutte toujours : il a reconnu Renaud, et brûle de l'immoler sous les yeux de celle qu'il aime. Il rassemble toutes ses forces, se resserre sous son armure, et lance en avant son coursier.

MORT DE TISSAPHERNE

« Le chevalier latin, le voyant prêt à attaquer, se précipite à sa rencontre. Ceux qui sont près d'eux lui ouvrent un large cercle et contemplent ce terrible spectacle. Le héros italien et le Sarrasin se portent des coups si puissants et si variés, que les autres combattants, étonnés, ont presque oublié leurs colères et le sentiment de leur propre situation.

« Mais le Sarrasin ne fait que frapper : Renaud, plus fort et mieux armé, frappe et blesse. Tissapherne inonde l'arène de son sang : son casque est ouvert, et son bouclier ne le défend plus. La belle Armide voit l'armure de son défenseur mise en pièces, et ses forces épuisées ; elle voit ses autres champions saisis d'une telle épouvante, qu'ils ne lui sont plus attachés que par un lien fragile.

« Entourée tout à l'heure et protégée par tant de guerriers, elle reste seule maintenant sur son char. Elle craint l'esclavage, elle abhorre la vie, elle désespère de la victoire et de la vengeance. Partagée entre la fureur et l'effroi, elle descend et s'élance sur un de ses coursiers Elle part et

fuit : mais le courroux et l'amour l'accompagnent, comme deux lévriers aux côtés de leur maître (1).

« Telle autrefois Cléopâtre s'enfuyait seule d'un combat acharné, laissant lutter contre l'heureux Auguste, au milieu des périls de la mer, son fidèle Antoine, qui, par amour, se trahissant lui-mmée, suivit bientôt ses voiles fugitives. Tissapherne aussi voudrait suivre Armide en sa fuite secrète, mais Renaud l'en empêche.

« Dès que le païen a vu disparaître l'appui de son courage, il lui semble que la clarté du jour l'abandonne. Désespéré, il se retourne contre celui qui le retient si malheureusement, et l'atteint au front. Le marteau de Brontès (2), qui forge la foudre, tombe avec moins de pesanteur que ce vigoureux coup de taille : Renaud est contraint de baisser la tête jusque sur sa poitrine.

« Mais aussitôt il se redresse, relève la tête, et d'un coup de son épée, il rompt l'épaisse cuirasse de son ennemi, ouvre son sein, et lui plonge la pointe du fer au milieu du cœur. siège de la vie. L'arme pénètre si avant, que, par une double blessure, le sang inonde la poitrine et le dos de l'Infidèle : l'âme de Tissapherne a pour s'échapper un large passage. »

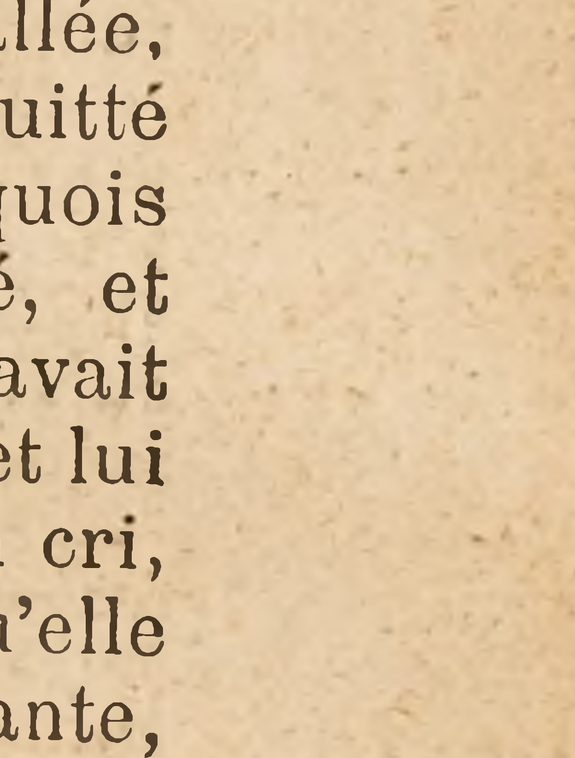
RENAUD APAISE LE COURROUX D'ARMIDE

Alors Renaud s'arrête, et regarde autour de lui. Il voit tous les rangs des païens enfoncés : sa fureur belliqueuse se calme, et il songe à Armide, dont il a promis de rester le chevalier. L'infortunée avait atteint, dans sa fuite, une étroite et sombre vallée, propice à une mort solitaire. Après avoir quitté son cheval, et déposé à terre son arc, son carquois et son armure, elle avait choisi un trait acéré, et allait s'en percer le sein, quand Renaud, qui avait retrouvé ses traces, survient à l'improviste, et lui arrête le bras. Armide se retourne, pousse un cri, détourne avec dédain les yeux d'un visage qu'elle adore, et s'évanouit. Ployant sa tête languissante,

(1) Image à rapprocher du vers célèbre de Boileau :

Le chagrin monte en croupe, et galope avec lui

(2) Un des Cyclopes qui forgeaient les foudres de Jupiter


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ

comme une fleur à demi coupée, elle s'affaisse ; mais Renaud la soutient, et des larmes de pitié tombent de ses yeux.

« Telle qu'une rose décolorée se ranime sous la pluie argentée du matin, telle Armide revient à elle et relève son front, arrosé d'autres pleurs que les siens. »

Elle essaie de repousser le bras de Renaud, et accuse le héros de ne vouloir la sauver que pour la faire servir à son triomphe.

« Il me serait doux, ajoute-t-elle, que la mort terminât mes peines ; mais ce n'est pas à toi que je le demande car il n'est pas de don qui, venant de toi, ne me soit odieux.

« Cruel, j'espère me soustraire moi-même par quelque moyen à ta férocité : et si, enchaînée, je ne puis recourir au poison, aux armes, aux précipices, au lacet funeste, je sais de sûrs moyens de mourir, sans que tu puisses m'en empêcher, et j'en loue le ciel. Cesse donc tes soins. Ah ! comme il feint encore, comme il joue ma crédule espérance ! »

« Ainsi elle se plaint, et aux larmes que l'amour et le dépit font couler de ses beaux yeux, Renaud mêle les pleurs d'une tendre pitié :

« Armide, lui répond-il d'une voix très douce, calme ton cœur troublé : ce ne sont point des outrages, c'est un trône que je te réserve. Non, je ne suis pas ton ennemi, mais ton chevalier et ton esclave.

« Si tu ne veux pas ajouter foi à mes paroles, lis dans mes yeux la sincérité de ma promesse : je jure de te replacer au trône où régnèrent tes aïeux. Ah ! s'il plaisait au ciel de dissiper dans ton âme, par un de ses rayons, les ombres du paganisme, que ne ferais-je pas pour toi ! aucune puissance royale n'égalerait la tienne en Orient. »

« Ainsi Renaud parle et supplie ; et ses prières sont arrosées de larmes ou étouffées par ses soupirs. Et comme la neige se fond à l'ardeur du soleil ou au souffle tiède du zéphir ; ainsi la colère d'Armide, qui semblait si brûlante : s'éteint dans son cœur, où survivent ses autres désirs.

« Voici ton esclave, lui dit-elle, dispose d'elle à ton gré : un signe de toi sera sa loi. »

Sur ces entrefaites, le général égyptien, voyant toutes ses troupes détruites ou dispersées, ne songe plus qu'à mourir, mais à mourir d'une main illustre. Il pousse son cheval contre Godefroi, et au même instant les deux chefs s'attaquent. Godefroi a son bouclier rompu, et il est blessé au bras gauche. Emiren reçoit au visage un si terrible coup qu'il s'affaisse tout étourdi sur sa selle, et pendant qu'il veut se redresser, il tombe percé au ventre.

GÉNÉROSITÉ ET TRIOMPHE DE GODEFROI

« Emiren mort, il ne reste que de faibles débris de cette grande armée éteinte.

« Godefroi poursuit les vaincus, mais bientôt s'arrête à la vue d'Altamore à pied, couvert de sang, n'ayant plus qu'une moitié de casque et un tronçon d'épée, entouré et frappé de cent lances : « Cessez, crie-t-il aux siens, et toi, prince, rends-toi prisonnier : je suis Godefroi. »

« Altamore, dont la grande âme ne s'était jamais pliée à un acte de soumission, en entendant ce nom, dont la gloire s'étend de l'Ethiopie aux deux Ourses : « Je ferai tout ce que tu demandes, répond-il, parce que tu en es digne (et il lui remet ses armes) ; mais ta victoire sur Altamore ne te vaudra pas moins de richesses que de gloire.

« L'or de mon royaume et les pierreries d'une épouse dévouée paieront ma rançon. » — « Le ciel, lui répond Godefroi, ne me fit pas un cœur avide de trésors. Garde ce qui te vient des rivages de l'Inde, et ce que la Perse recueille : je ne cherche pas à tirer un prix de la vie des autres : je suis venu en Asie faire la guerre, et non l'échange ou le commerce. »

« Il dit, et remet Altamore à ses gardes ; puis il se lance à la poursuite des fuyards, qui croient en vain trouver dans leurs retranchements un abri contre la mort. Les chrétiens s'en emparent soudain, et les inondent de carnage ; le sang coule en ruisseaux d'une tente à l'autre, et souille le butin et les somptueux ornements des Barbares.

« Ainsi triomphe Godefroi, et comme la lumière du jour luit encore, il conduit les vainqueurs à la cité délivrée et au saint tombeau du Christ. Couvert encore de son manteau sanglant, le chef suprême entre dans le temple avec ses soldats : il y suspend ses armes, adore humblement le grand sépulcre, et acquitte son vœu.

CONCLUSION

Tel est, en abrégé, ce poème de la *Jérusalem délivrée*, dont le sujet, a dit Voltaire (1), est « le plus grand qu'on ait jamais choisi. Le Tasse l'a traité dignement : il y a mis autant d'intérêt que de grandeur; son ouvrage est bien conduit; presque tout y est lié avec art, il amène adroitement les aventures, il distribue sagement les lumières et les ombres. Il fait passer le lecteur des alarmes de la guerre aux délices de l'amour, et de la peinture des voluptés il le ramène aux combats ; il excite la sensibilité par degrés, il s'élève au-dessus de lui-même de livre en livre : son style est presque partout clair et élégant ; et lorsque son sujet demande de l'élévation, on est étonné comment la mollesse de la langue italienne prend un nouveau caractère sous ses mains, et se change en majesté et en force. Tout ce qui regarde la religion y est exposé avec dignité, et, si j'ose le dire, dans l'esprit de la religion. »

Sur ce dernier point, Chateaubriand (2) a fait quelques réserves, et se contente moins facilement que Voltaire. Il reproche au Tasse de

(1) *Essai sur la poésie épique.*
(2) *Génie du Christianisme*, 2e partie, livre Ier, chap. II.

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ. ΘΑΛΤΑΤΤΣ

n'avoir pas osé « employer les grandes machines du christianisme. » « Cette timidité, ajoute-t-il, l'a forcé d'user des petits ressorts de la magie, tandis qu'il pouvait tirer un parti immense du tombeau de Jésus-Christ qu'il nomme à peine, et d'une terre consacrée par tant de prodiges. La même timidité l'a fait échouer dans son ciel. Son *Enfer* a plusieurs traits de mauvais goût... On s'étonne que sa muse ait oublié la harpe de David, en parcourant Israël. N'entend-on plus sur le sommet du Liban la voix des prophètes?... On est fâché que le Tasse n'ait pas donné quelque souvenir aux patriarches : le berceau du monde, dans un petit coin de la Jérusalem, ferait un assez bel effet. »

La critique a toujours été plus aisée que l'art, et il est difficile d'apprécier le parti que le Tasse eût pu tirer des grands souvenirs évoqués par Chateaubriand. On doit reconnaître cependant qu'il a fort peu emprunté aux livres saints, et que dans un sujet où il était si facile de rappeler les événements antiques, il semble les avoir oubliés, ou plutôt les avoir omis avec intention. Une preuve en est dans ce seul vers, consacré à Bethléem (1):

Betelem, che il gran parto accolse in grembo.

Pouvait-on, en nommant Bethléem, parler plus brièvement et plus sèchement de la naissance du Christ? Le Tasse a peint surtout, de la religion, le culte extérieur, la pompe des cérémonies, et ses plus brillants tableaux s'adressent aux yeux et à l'imagination plutôt qu'à l'âme. Il subit d'ailleurs l'influence de son éducation et cette autre influence, plus impérieuse encore, le goût de son

(1) Chant III, stance 57.

temps. N'oublions pas qu'il eut pour père l'auteur d'*Amadis*, et qu'il fut employé par lui à recopier et à revoir ce poème : à 17 ans lui-même composait *Rinaldo* et préludait ainsi à sa *Jérusalem*, conçue deux années plus tard. N'oublions pas non plus que l'Arioste remplissait alors de sa renommée toute l'Italie, et que les chants du Roland furieux étaient dans toutes les mémoires. On n'étudiait ni la Bible, ni l'Ecriture ; mais les imaginations étaient hantées des exploits de Roger et de Bradamante, des aventures d'Angélique et des enchantements d'Alcine. L'Arioste avait fait un roman de chevalerie, varié et plaisant, capricieux dans sa marche et fécond en inventions bouffonnes ou fantastiques. La magie, avec ses philtres, ses anneaux enchantés, ses métamorphoses, y joue un grand rôle. Le Tasse, comme tous ses contemporains, demeura sous le charme de ce chef-d'œuvre d'imagination et de poésie. En composant l'épopée de la chevalerie, dans un sujet noble et grand, il sut être plus sérieux sans doute que l'Arioste, et plus régulier dans l'ordonnance du poème ; mais il suivit son goût pour la fantaisie et les descriptions de lieux imaginaires ; il multiplie, à son exemple, les enchantements et les transformations magiques, les scènes d'amour langoureux, et Renaud dans les jardins d'Armide diffère peu de Roger dans le palais d'Alcine. Il a aussi, en peignant des Musulmanes qui se produisent en public, le visage découvert, encouru le reproche d'avoir méconnu les mœurs de l'Orient, où les femmes voilées demeurent enfermées dans les profondeurs du harem. On n'a pas assez fait attention à un curieux passage de Guillaume de Tyr (1), un des principaux chro-

(1) Voir *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*

niqueurs des Croisades, passage qui justifie jusqu'à un certain point les inventions du Tasse et qui a bien pu lui inspirer la première idée de ses héroïnes musulmanes.

« Parmi les machines que les Croisés faisaient jouer contre les assiégés, il y en avait une qui lançait contre les remparts des rochers d'un poids énorme. Voyant que tous les efforts qu'ils dirigeaient contre cette machine demeuraient infructueux, les assiégés firent venir *deux magiciennes*, et leur ordonnèrent de jeter un sort sur cet instrument, et de le rendre inutile en chantant des chansons magiques. Tandis que ces femmes étaient sur la muraille, opérant leurs prestiges et prononçant les paroles qui devaient favoriser leurs enchantements, une meule lancée de cette même machine vint les frapper inopinément, ainsi que *trois jeunes filles* qui les avaient accompagnées. »

N'y a-t-il pas là des germes que l'imagination du poète a fécondés ? Des deux magiciennes il a fait Armide, et les trois jeunes filles sarrasines lui ont inspiré l'idée de Clorinde et d'Herminie.

D'ailleurs, le Tasse n'eût-il pas eu l'autorité de Guillaume de Tyr et l'exemple si puissant de l'Arioste, qu'il eût encore cherché à créer des personnages de femmes, et à les animer pour ses héros d'un amour partagé, afin de donner à son poème la vie et l'intérêt. Boileau l'a compris, et a dit avec une profonde justesse :

> Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
> Si son sage héros, toujours en oraison,
> N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison,
> Et si Renaud, Argant, Tancrède et sa maîtresse
> N'eussent de son sujet égayé la tristesse.

tome XVI, page 445. — Le Tasse connaissait si bien ce passage, qu'il l'indique dans une lettre à Orazio Capponi. Voir lettre 82, vers la fin. Edition Guasti.

Lorsqu'ailleurs Boileau oppose le *clinquant* du Tasse à tout l'or de Virgile, il n'a pas en vue ses personnages, mais certains détails du style, quelques ornements affectés, quelques paillettes fausses qui scintillent çà et là. Ce clinquant, c'est l'orpello, signalé jadis par l'Infarinato de l'Académie de la Crusca. Tous les bons juges sont, au contraire, unanimes pour louer l'art avec lequel le Tasse a composé ses personnages, et Chateaubriand est, sur ce point, d'accord avec Voltaire. Après avoir montré avec quelle souplesse merveilleuse le poète passe d'une bataille à une scène d'amour, d'une procession à un palais magique, ou d'une cité assiégée à la cabane d'un pasteur, il ajoute : « Le dessin des caractères n'est pas moins savant ; la férocité d'Argant est opposée à la générosité de Tancrède, la grandeur de Soliman à l'éclat de Renaud, la sagesse de Godefroi à la ruse d'Aladin ; il n'y a pas jusqu'à l'ermite Pierre, comme l'a remarqué Voltaire, qui ne fasse un beau contraste avec l'enchanteur Ismen. Quant aux femmes, la coquetterie est peinte dans Armide, la sensibilité dans Herminie, l'indifférence dans Clorinde. Le Tasse eût parcouru le cercle entier des caractères de femmes, s'il eût représenté la *mère*. Il faut peut-être chercher la raison de cette omission dans la nature de son talent, qui avait plus d'enchantement que de vérité, et plus d'éclat que de tendresse. Homère semble avoir été particulièrement doué de génie, Virgile de sentiment, le Tasse d'imagination. »

Oui, l'imagination a été la faculté maîtresse du Tasse. Et il l'a exercée sur deux fonds principaux : le premier se compose de récits qu'il a tirés des chroniqueurs de la première croisade ; le second, de tout ce qu'en dehors des sources historiques, il a inventé ou emprunté.

La part de l'histoire est dans la *Jérusalem* plus considérable qu'on ne le croirait tout d'abord. Lorsqu'on rapproche le poème des ouvrages des chroniqueurs, on voit quel heureux parti le Tasse a tiré des faits les plus importants, et avec quel soin il a suivi les indications de l'histoire ou de la légende. Ainsi, la sécheresse qui désole le camp des chrétiens et dont le poète a fait un admirable tableau, se trouve décrite par le moine Robert, par Baldric, par Raymond d'Agiles, par d'autres encore; le récit de la mort de Suénon, ce jeune fils du roi de Danemark, surpris et tué dans son camp, se lit tout entier dans Guillaume de Tyr. Le Tasse y a toutefois ajouté un détail, afin de rattacher plus étroitement ce récit à l'action du poème : il imagine qu'avant de mourir, Suénon a confié son épée à un fidèle vieillard, chargé de la remettre au bras vengeur de Renaud. Enfin, le siège de la cité sainte, la construction des tours, la mise en œuvre des machines, les moyens d'attaque et de résistance, sont empruntés assez exactement au même chroniqueur.

Il est plus difficile de déterminer ce que le Tasse doit aux épopées romanesques et aux romans de chevalerie. Sans parler de l'Arioste, son inspirateur le plus direct, il avait lu les poèmes du Bojardo et de l'Alamanni, il avait étudié de près l'Amadigi de son père, Bernardo Tasso. On devine ce que son imagination poétique a dû tirer de ce riche fonds, et l'on sent à quel point il a subi l'influence de ses devanciers dans la conception souvent romanesque des personnages, dans les descriptions de scènes imaginaires et d'aventures merveilleuses. Il est même regrettable que le Tasse n'ait pas mieux résisté à l'entraînement de tels exemples : la *Jérusalem* y a perdu une partie du sérieux et de la grandeur que comportait le sujet.

Moins dangereuse fut l'imitation des poètes anciens, que le Tasse, doué d'une prodigieuse mémoire, savait presque tout entiers. Tantôt il emprunte à Lucrèce une comparaison célèbre, tantôt il prend à Ovide une pensée ou un trait brillant; souvent il se souvient de Virgile et, deux fois même, entre directement en lutte avec lui. Mais alors même qu'il l'imite de tout près, comme dans la description de la bataille d'Actium (1), ou dans cette rivalité d'audace entre Argant et Clorinde (2), il sait transformer son modèle et par quelque côté demeurer original. « Ainsi, comme l'observe M. de Tréverret dans 'élégante étude qu'il a mise en tête d'une édition italienne de la *Jérusalem*, Clorinde et Argant se disputent l'honneur d'aller incendier la tour, comme Nisus et Euryale se disputaient celui de porter un message à Enée ; mais les deux jeunes héros de Virgile mouraient sans avoir atteint leur but ; Clorinde et Argant, au contraire, achèvent leur entreprise, et si la guerrière périt, c'est avec des circonstances complexes et touchantes que le Tasse a eu seul la gloire d'inventer. Virgile avait sculpté la fuite de Marc-Antoine sur le bouclier d'Enée ; le Tasse la sculpte à son tour sur les portes du palais d'Armide. Mais le poète latin avait montré dans ce fait le triomphe de Rome sur l'Orient ; l'Italien y montre le triomphe de l'amour sur l'ambition. »

Nous venons d'indiquer les principales sources de l'inspiration du poète: il nous reste à marquer le caractère général de l'œuvre et sa valeur esthétique. La *Jérusalem délivrée* est-elle un poème épique, dans la rigoureuse et haute acception du mot, et peut-elle entrer en comparaison avec les

(1) Le Tasse, *Jérusalem*, c' ant XVI.
(2) *Id.* chant XII.


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ ΘΑΛΑΤΤΗΣ

poèmes homériques et l'*Enéide* de Virgile ?

Si la poésie y déborde, si le dessin même des personnages a plus de netteté et de relief que dans l'*Enéide*, on n'y trouve ni la simplicité, si pleine de grandeur, des poèmes d'Homère, ni le sentiment contenu et la mélancolie profonde de Virgile. On y sent trop le désir constant d'intéresser et de plaire, de remuer délicieusement le cœur et de faire couler de douces larmes, au lieu de frapper l'âme fortement. « La tristesse évangélique », pour employer un mot de La Bruyère, manque à ce sujet chrétien : au contraire, les séductions du palais d'Armide, les sirènes, la forêt enchantée, en font un poème romanesque, un drame lyrique, ou, comme on l'a dit, « un opéra aux splendides décors » plutôt qu'un véritable poème épique. Un critique distingué, Emile Montégut (1), a poussé plaisamment la démonstration jusqu'au bout :

« Quel superbe tableau d'opéra, s'écrie-t-il, que la forêt enchantée, et combien propre aux feux de Bengale ! Quel admirable motif de ballet que le séjour de Renaud dans les jardins d'Armide ou son entrée dans cette même forêt enchantée ! Quel merveilleux décor qne le décor de la chambre souterraine des pierres précieuses ! Et les scènes de chant et de déclamation, les motifs de duos, de trios, de mélodies, comme ils abondent dans ce modèle du libretto ! Duo d'Olinde et de Sophronie, plaintes de Tancrède sur le corps de Clorinde, chansons rustiques du pâtre hospitalier qui recueille Herminie, grand air d'Armide à la fuite de Renaud, concerts de la forêt enchantée et des jardins d'Armide, duo d'Argant et de Tancrède, chœurs de démons, chœurs de guerriers ; ajoutez des groupes composés de nymphes, de pages, d'er-

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1864.

mites, et dites s'il est un spectacle plus complet. »

L'idée est juste, malgré sa forme un peu paradoxale et outrée : mais si la *Jérusalem* ne peut être mise au même rang que l'*Iliade*, l' *Odyssée* et l'*Enéide*, elle n'en reste pas moins un chef-d'œuvre plein de charme et de poésie, digne encore, après quatre siècles, de notre étude et de notre admiration.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

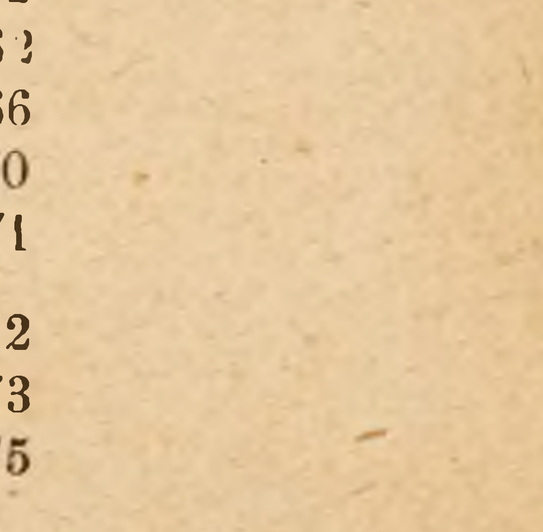
Vie du Tasse.

		Pages
CHAPITRE Ier. —	La légende.	7
CHAPITRE II. —	L'histoire.	19

DEUXIÈME PARTIE.

La Jérusalem délivrée.

CHANT Ier. —	Début et dédicace du poème.	57
	Discours de Godefroi aux chefs de son armée.	58
CHANT II. —	Portrait de l'enchanteur Ismen.	62
	Episode de Sophronie et Olinde.	62
	Arrivée et intervention de Clorinde. . . .	66
	Portraits d'Alète et d'Argant.	70
	Argant déclare la guerre aux Croisés. . .	71
CHANT III. —	Les Croisés arrivent devant Jérusalem. .	72
	Combat de Clorinde et de Tancrède. . . .	73
	Funérailles de Dudon.	75
CHANT IV. —	Conseil des démons.	76
	Discours du roi des enfers.	78
	Armide au camp des chrétiens.	80
	Intervention d'Eustache en faveur d'Armide	81
CHANT V. —	Renaud tue Gernand qui l'a insulté. . . .	84
	Attitude de Renaud quand il apprend qu'on veut l'arrêter	85


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ

		Pages
CHANT VI. —	Combat de Tancrède et d'Argant.	89
	Herminie s'approche du camp chrétien. . .	93
CHANT VII. —	Herminie chez les bergers.	95
	Tancrède, poursuivant Raimbaud, devient prisonnier d'Armide.	100
	Combat d'Argant et de Raimond.	104
	Un orage, déchaîné par les démons, arrête la victoire des chrétiens.	105
CHANT VIII. --	Récit de la mort de Suénon.	107
	Alecto excite Argillan à la révolte. . .	114
	Godefroi réprime la sédition.	115
CHANT IX. —	Soliman attaque de nuit le camp chrétien. .	117
	Mort de Latin et de ses cinq fils.	119
	Dieu envoie l'archange Michel qui chasse les démons.	122
	Exploits et mort d'Argillan.	124
	Soliman, vaincu et épuisé, se retire du combat.	126
CHANT X. —	Ismen fait entrer Soliman inaperçu dans Jérusalem	127
	Soliman intervient dans le conseil tenu par Aladin.	130
CHANT XI. —	Les Croisés vont prier au mont des Oliviers.	133
	Premier assaut donné à la ville.	134
	Défi d'Argant à Soliman : ils fondent sur les chrétiens.	137
	La grande tour échappe à la destruction. .	138
CHANT XII —	Clorinde et Argant sortent pour brûler la grande tour.	140
	Combat de Clorinde et de Tancrède. . . .	143
	Mort de Clorinde	147
	Songe de Tancrède.	149
CHANT XIII. —	Tancrède dans la forêt enchantée.	152
	Description d'une sécheresse dans le camp chrétien	155
	Fin du fléau : allégresse des Croisés. . .	157
CHANT XIV. —	Songe de Godefroi.	159
	Renaud tombe au pouvoir d'Armide. . . .	162
	Il est transporté dans une des îles Fortunées.	164
CHANT XV. —	Voyage de deux chevaliers chargés de ramener Renaud.	166
	Ils arrivent près du palais d'Armide : la fontaine du rire	169

		Pages
CHANT XVI. —	Sculptures sur les portes du palais d'Armide.	171
	Description des jardins.	172
	Renaud est tiré de son égarement. . . .	173
	Douleur et plaintes d'Armide.	174
	Son désespoir et ses menaces de vengeance.	176
CHANT XVII. —	Armide au camp des Egyptiens.	179
	Renaud, de retour en Palestine, reçoit des armes neuves.	181
CHANT XVIII. —	Renaud sur le mont des Oliviers.	184
	Il pénètre dans la forêt et en rompt l'enchantement.	185
	Un message, porté par une colombe, tombe aux mains de Godefroi.	189
	Mort d'Ismen et de deux magiciennes. . .	190
	Assaut victorieux et prise de Jérusalem. . .	192
CHANT XIX. —	Combat d'Argant et de Tancrède : mort d'Argant.	194
	Renaud brise les portes du temple de Salomon.	197
	Soliman défend la tour de David.	198
	Armide arrête la fureur jalouse d'Adraste et de Tissapherne.	201
	Tancrède, blessé, est soigné par Herminie.	203
	Godefroi décide de livrer, en plaine, bataille aux Egyptiens	207
CHANT XX. —	Discours de Godefroi à ses soldats. . . .	211
	Tableau des deux armées en présence. . .	212
	Ormond et ses complices sont reconnus et massacrés	213
	Description de la mêlée.	215
	Tancrède sauve Raimond. Prise de la tour de David.	216
	Mort de Gildippe et d'Odoard.	218
	Soliman est vaincu et tué par Renaud. . .	219
	Mort de Tissapherne.	220
	Renaud arrête le désespoir et apaise le courroux d'Armide.	221
	Générosité et triomphe de Godefroi. . . .	223
CONCLUSION. —	. . . . .	224


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ ΘΑΛΑΤΤΗΣ

TABLE DES GRAVURES

	Pages
Portrait du Tasse.	4
Clorinde (médaillon).	62
Tancrède (médaillon).	88
Herminie arrive chez les bergers.	97
Soliman (médaillon).	117
Aladin (médaillon).	127
Mort de Clorinde.	145
Armide (médaillon).	171
Herminie secourt Tancrède blessé.	205

POITIERS. — IMPRIMERIE OUDIN ET Cie.



100



ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ. ΦΙΛΙΠΠΑ